La Médecine médiévale à travers les manuscrits de la Bibliothèque nationale : [exposition] Bibliothèque nationale, [...]



Bibliothèque Nationale
Paris 1982



La médecine médiévale à travers les manuscrits

othèque
nale

RENOV'LIVRES S.A.S.
2006

Couverture :
N° 1
Portrait d'Hippocrate
(Hippocrate, vie et œuvres -
Grec 2144, f. 10 v)

Bibliothèque Nationale
Paris 1982

La médecine médiévale à travers les manuscrits de la Bibliothèque Nationale



Les notices de ce catalogue ont été rédigées par :
– Mme Marie-José Imbault-Huart, docteur ès lettres, maître assistant d'histoire de la médecine à Paris V, Secrétaire général de l'Institut d'Histoire de la Médecine et de la Pharmacie de l'Université René Descartes.
– M. l'abbé Bernard Merlette.
– Mme Lise Dubief, conservateur honoraire au département des Manuscrits ; avec la collaboration de Monique Cohen, conservateur de la division orientale au département des Manuscrits, des conservateurs des divisions occidentales et orientales et de M. Dominique Coq, conservateur à la Réserve du Département des livres imprimés.
Le Service des expositions, le Service des publications, le Service de presse et les Ateliers de la Bibliothèque Nationale ont contribué à la réalisation de cette exposition.

Cette exposition est organisée à l'occasion du 28ᵉ Congrès de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine.
Le catalogue a pu être réalisé grâce au généreux concours des Laboratoires Spécia.

Salle Mortreuil
31 août - 5 octobre 1982

ISBN 2-7177-1645-9



Préface

C'est la première fois que la Bibliothèque Nationale organise une exposition qui illustre la médecine. En effet, cet établissement, qui est depuis longtemps un des plus importants conservatoires de documents médicaux, garde des témoignages impressionnants sur l'histoire de sa pratique : manuscrits orientaux ou occidentaux, juifs, chrétiens ou chinois. C'est à ces sources immenses que les organisateurs de l'exposition ont puisé pour mettre en valeur les méthodes scientifiques ou empiriques, que nos ancêtres ont mis en œuvre pour le plus grand bien de la santé humaine.

Pharmacopées, remèdes de « bonnes femmes », ordonnances plus ou moins efficaces, sont là pour nous montrer ce que nos prédécesseurs ont utilisé pour guérir les maux les plus cruels et les maladies les plus bénignes.

Livres de chirurgie, images de saints guérisseurs, miniatures représentant des scènes d'opérations ou des séances de consultation, permettront aux visiteurs de se faire une idée de ce qu'était la médecine médiévale. Puisse ce vaste panorama mériter le succès qui s'impose et faire apprécier la recherche qui a été exécutée en liaison étroite avec la Société Internationale d'Histoire de la Médecine, par la Bibliothèque Nationale.

M. Pallez, directeur général de l'Assistance Publique, et M. Jean Favier, directeur général des Archives de France, ont bien voulu apporter leur collaboration à cette exposition. Qu'ils en soient ici sincèrement remerciés. C'est grâce à la collaboration du département des Manuscrits et de son directeur, M. Roger Pierrot, que cette exposition a pu être réalisée.

Enfin notre gratitude s'adresse tout particulièrement à Mme Marie-José Imbault-Huart, auteur de la préface et des introductions des chapitres, à M. l'abbé Bernard Merlette, rédacteur de la totalité des notices grecques et latines et enfin à Mme Lise Dubief, commissaire de l'exposition, qui s'est consacrée aux manuscrits français et en langues modernes et au docteur François Vial pour sa précieuse collaboration.

Alain GOURDON
Administrateur général
de la Bibliothèque Nationale

Jean-Charles SOURNIA
Président du 28[e] Congrès
de la Société Internationale
d'Histoire de la Médecine

La médecine au Moyen Age

Donner à voir et évoquer la médecine médiévale, c'est parcourir un millénaire de notre science et de notre culture occidentales. C'est dire combien ce dessein pourrait être ambitieux et réquérir le savoir de nombreux spécialistes. Par la force des choses, notre propos a des limites plus modestes, que nous voudrions préciser clairement.

La Bibliothèque Nationale possède la plus riche collection mondiale de manuscrits médicaux. Près de trois cents manuscrits grecs, plus d'un millier de manuscrits latins, auxquels s'ajoutent le fonds français, les fonds européens modernes et les fonds orientaux, c'est dire que le visiteur de cette exposition n'en verra même pas le trentième et que le choix a été difficile. Ceci d'autant plus, que nous avons du faire aussi une part assez large aux manuscrits non médicaux car ce sont eux qui donnent à voir, superbement, du reste, le vécu médical. Le traité de médecine savant du Moyen Age n'est, en effet, sauf dans de très rares cas, jamais illustré. Il ne cherche pas à faire voir mais à transmettre un savoir dont les médecins doivent ensuite trouver l'illustration dans la réalité. Il se prête donc plus à une consultation qu'à une exposition. Nous avons également voulu terminer cette exposition par quelques incunables remarquables et rares et des vélins qui permettront au visiteur de saisir la continuité du savoir médical entre le Moyen Age et la Renaissance. La rupture pour la science médicale se fera en effet un siècle plus tard. Cette prestigieuse collection est restée jusqu'à maintenant inconnue du public et c'est la première fois qu'une exposition des manuscrits médicaux de la Bibliothèque Nationale est organisée. Nous sommes heureux que les historiens de la médecine étrangers et français en aient la primeur. Si les notices rédigées par les spécialistes et commentant chaque manuscrit présenté essayent de donner sur ceux-ci un maximum de précisions, et de redresser bien des erreurs couramment admises, il nous a paru également important de présenter brièvement dans son ensemble, la médecine médiévale sous le triple aspect de la constitution de son savoir et de ce savoir lui-même, de son cadre institutionnel, de la pathologie que cette médecine avait à affronter et de sa thérapeutique. Aux médiévistes confirmés qu'ils soient médecins ou historiens, nous n'aurons pas la prétention d'apprendre quoique ce soit mais par ce bref rappel nous voudrions permettre au visiteur non spécialiste de mieux saisir ce que ces manuscrits donnent à voir ou à comprendre. Nous souhaitons qu'au-delà du savoir d'une époque et d'un vécu qui n'est plus le nôtre mais dont

nous sommes cependant dans nos mentalités et dans nos comportements les héritiers trop souvent inconscients, dans ce combat toujours recommencé contre la maladie et la mort, le visiteur moderne se sent très proche de cette humanité du Moyen Age qui a cherché la réponse aux mêmes questions et aux mêmes angoisses.

Comme l'homme du Moyen Age en effet, nous restons aussi désarmés et aussi anxieux et nous appelons au secours de la même façon en espérant toujours que demain nous délivrera de la souffrance et de la mort.

Cette période de mille ans (V[e]-XV[e] siècle) que nous appelons le Moyen Age, commence pour l'historien de la médecine, à la mort d'Oribase (325-403), « le dernier médecin païen qui ait pensé et parlé en grec ». A partir de là, s'instaure une période complexe où la *Romania* est scindée en deux empires dont l'un continue sans interruption la tradition médicale hellénique et dont l'autre, au contraire, bientôt envahi, submergé, démembré par les « Barbares » doit se recréer une médecine à partir des bribes qui lui restent de son ancien héritage grec et latin. C'est donc une période très contrastée où les renaissances, les périodes de régression et les moments d'activité créatrice se succèdent en même temps que s'affrontent et se pénètrent les trois grandes civilisations de l'Eurasie occidentale : la byzantine, l'arabe et la latine.

Très schématiquement, en suivant la chronologie de Guy Beaujouan, on peut distinguer dans ce millénaire quatre phases culturelles successives :

1°) Du V[e] au X[e] siècle le haut Moyen Age où dans une période de ténèbres et de troubles apparaît au IX[e] siècle la renaissance carolingienne. Reims, Laon, Chartres, Fleury sont des foyers d'intense activité culturelle où les textes antiques sont étudiés et commentés avec un esprit critique toujours en éveil. C'est ce qu'ont bien montré pour le savoir médical, F. Vial et B. Merlette dans leurs excellents travaux concernant la pharmacopée de cette époque et qui éclairent d'un jour nouveau cette période. Durant celle-ci, c'est à partir des grands monastères et des écoles épiscopales, centres de regroupement et de conservation des manuscrits anciens que rayonne la vie culturelle et scientifique et que naissent à leur ombre les premiers hôpitaux chrétiens. C'est la naissance aussi de l'Ecole de Salerne, dont les origines exactes nous échappent.

2°) A partir du XI[e] siècle et durant tout le XII[e] siècle, naît une seconde période qui coïncide avec une poussée démographique importante qui fera passer la population de l'Europe de 40 millions en l'an mille à 70 millions en 1250, tandis que la France atteindra 15 millions d'habitants. C'est le réveil de l'Europe grâce à l'apport du savoir arabe qui avait recueilli et enrichi la science grecque et que de nombreux traducteurs rendront accessible à l'Occident médiéval.

3°) Au XIIIe siècle et au début du XIVe siècle, se situe l'essor des universités en France et en Italie et la décadence de Salerne qui restera à l'écart du mouvement universitaire, l'épanouissement de la scolastique et la redécouverte d'Aristote dont l'œuvre renouvelle la physique, l'astronomie et la physiologie mais qui pose de graves problèmes à la foi d'où les luttes violentes et les condamnations sans appel qui s'ensuivent.

4°) Une dernière période s'étend de 1350 à 1450. Sur le plan médical, elle se caractérise par une décadence relative des universités, par un certain affaiblissement de la scolastique et une interdépendance des sciences et des techniques. Un homme nouveau, apparu au XIIIe siècle, prend une importance de plus en plus grande et contribuera à mettre la technologie pratique à l'ordre du jour pendant deux ou trois siècles, c'est le mécanicien, c'est l'ingénieur dont le plus bel exemple sera Léonard de Vinci et dont certains médecins en seront également les illustrateurs.

I - Le savoir médical

Nous l'évoquerons brièvement sous deux aspects :

– d'une part sa constitution et d'autre part son contenu. Mais avant d'aller plus avant, nous voudrions préciser que la médecine médiévale n'est pas comme la nôtre une discipline autonome, relativement indépendante d'un contexte culturel donné et ayant sur le plan de la pensée un cheminement spécifique. La médecine, au Moyen Age est une partie de la *Physica* qui est la science du monde. Visant à une explication globale de l'homme, la médecine est étroitement dépendante de la philosophie et de la religion. Aussi, beaucoup de questions que nous considérons aujourd'hui comme non médicales, comme la cosmologie, les mathématiques, les sciences naturelles, l'alchimie et l'astrologie intéressent-elles les médecins. Ceci est renforcé par le fait que, pour la médecine médiévale, l'homme est un microcosme au sein d'un macrocosme, idée héritée d'Hippocrate et de Galien et que, ce qui importe donc, c'est beaucoup plus de découvrir les lois de ce macrocosme et les concordances qui existent entre l'homme et lui pour progresser dans le savoir. Ceci restera vrai aussi durant tout le XVIe siècle où la pensée médicale reste un peu à l'écart du cheminement général et n'accomplit pas le bond en avant qui s'opère dans d'autres domaines. Il n'y a pas au XVIe siècle de renaissance médicale. La médecine du XVe siècle et du XVIe siècle continue la médecine médiévale. C'est pourquoi cette exposition se termine par des incunables et des vélins du XVIe siècle qui mieux qu'un long discours, illustrent superbement cette continuité. C'est au XVIIe siècle que se produira la rupture et que s'effectuera la révolution scientifique médicale.

1) La constitution du savoir médical

Le savoir médical se constitue à partir de trois données essentielles étroitement intriquées : une explication religieuse du monde et une théologie rigoureuse, un savoir scientifique hérité du monde antique, retransmis par la civilisation arabe qui le complète et l'enrichit et un ensemble de prescriptions pratiques que la vie quotidienne oblige à sauvegarder, après l'écroulement de l'édifice doctrinal de la science antique et où superstitions et folklore voisinent indistinctement avec de réelles connaissances empiriques.

a) *La rencontre de la foi et de la science :*

Il faut nous garder ici de conclusions trop hâtives et ne pas dénier au Moyen Age le progrès scientifique et l'esprit de recherche au nom de positions dogmatiques et religieuses trop rigides. Il est vrai que, pour la première fois, dans l'histoire de l'humanité, le savoir scientifique, par essence changeant et en perpétuel devenir, rencontre une vérité révélée par essence éternelle et immuable et que les penseurs de cette époque n'ont pas brisé « cette union d'une métaphysique finaliste avec l'expérience du sens commun ». (A. Koyré cité par G. Beaujouan). Cependant ils n'ont pas esquivé le problème, ni nié l'importance du réel et de l'observation de la nature. « Si la volonté du Créateur est que les herbes naissent de la terre, cette volonté n'est pas sans raison » écrit Adélard de Bath dans ses *Questiones Naturales* en 1116. Mais cette curiosité scientifique rencontre un courant mystique, lui aussi très vigoureux, et de cette double vision de la réalité naît au XIe et XIIe siècle la scolastique, moule de pensée très rigide qui pèsera lourdement sur l'enseignement médical, pratiquement jusqu'au XVIIIe siècle. C'est ainsi qu'à l'école de Chartres, fondée au XIe siècle par l'évêque Fulbert (c. 960-1028) disciple de Gerbert (c. 938-1003) (devenu pape en 999 sous le nom de Sylvestre II et premier grand savant à avoir introduit en Europe les chiffres dits arabes et l'astrolabe) et qui croit au progrès scientifique, s'opposent les adeptes du « réalisme platonicien » pour qui les idées reflétées dans les genres et les espèces sont le modèle éternel des choses naturelles, incarnées par des objets singuliers beaucoup trop instables pour être observés. Avec ces penseurs se systématise toute une recherche de concordances numériques construisant une nouvelle vision du réel (correspondance des 4 éléments, des 4 humeurs, des 4 points cardinaux, des 7 planètes, des 7 métaux, des 7 intervalles musicaux...) qui marque profondément la médecine du Moyen Age. S'il existe sept enveloppes de l'œil dit Roger Bacon (c. 1214 - c. 1294) c'est parce que Dieu a voulu imprimer en nous les sept dons du Saint Esprit. A partir de ce courant de pensée, l'astrologie, l'alchimie, la magie mais aussi les mathématiques ont droit de cité dans le savoir scientifique et médical de l'époque.

A ces deux courants de pensée s'ajoute au XIIIe siècle, la redécouverte de l'œuvre d'Aristote qui renouvelle la physique, l'astronomie et la physiologie mais celle-ci est en parfaite contradiction avec la vérité révélée. Aussi le dilemme raison-foi atteignit-il au XIIIe siècle son point culminant. Entre Albert le Grand (1193 ?-1280), aristotélicien convaincu qui juxtapose la science profane à la théologie sans l'y intégrer et Thomas d'Aquin (1225-1274) pour qui la vérité ne peut être contradictoire, ce qui implique que la foi et la raison doivent nécessairement marcher de pair, il devint difficile pour la philosophie de rester « la servante de la théologie ». C'est ce que tente la scolastique. Système de pensée dialectique, la scolastique n'a pas nié la valeur de l'expérience et de la connaissance du réel accessible à nos sens : « celui qui ne sent pas, ne connaît pas et ne comprend rien » mais elle accentue la place donnée au raisonnement déductif à partir d'une base expérimentale donnée. Si cette base est trop petite ou si elle reste la même, sans être contrôlée périodiquement par l'expérience, si le raisonnement est considéré comme supérieur à la vérification, on glisse dans l'erreur. La scolastique fut utilisée dans l'enseignement médical dès la fin du XIIIe siècle et connut sa forme la plus rigide dans l'averroïsme padouan dont nous reparlerons.

b) *La transmission du savoir scientifique de l'Antiquité*

Requis tout entier par le construction d'une théologie où la nature n'est que le reflet du monde invisible, seul digne de connaissance, le Moyen Age est avant tout l'héritier des connaissances scientifiques accumulées avant lui. Dès 476, date de la fin du règne du dernier empereur d'Occident, des hommes comme Boèce (c. 480-524), Cassiodore (468 ?-583), Isidore de Séville (c. 570-636), Bède le Vénérable (674-735), tentent de sauver et de transmettre l'héritage scientifique de l'Antiquité. Jean Scot Erigène qui vécut à la cour de Charles le Chauve entre 845 et 870, traduisit en latin des œuvres grecques mais c'est surtout par l'intermédiaire de l'Islam que la transmission de la science antique au monde latin s'est faite autour de Gerbert (c. 938-1003) et de l'Ecole de Salerne, lieu privilégié de convergences entre l'Islam et la Chrétienté. C'est, en effet, là, que la culture latine s'allie aux vestiges de l'occupation byzantine tandis que les incursions des musulmans venant de Sicile créent des liens avec l'Islam. C'est ainsi que se dresse la grande figure de Constantin l'Africain (1015-1087) qui traduisit de nombreuses œuvres arabes ainsi que celle d'Hippocrate et de Galien. Rappelons également l'œuvre capitale dans ce domaine de Gérard de Crémone (1114-1187) qui traduisit *l'Ars Parva* de Galien, sorte d'introduction à l'étude de la médecine et qui eut une influence considérable. Gérard de Crémone le traduisit d'arabe en latin, après que ce traité ait été traduit du syriaque en arabe. Cette œuvre sera imprimée en latin à

Leipzig en 1497. A travers ce lent cheminement, on peut mesurer l'opiniâtreté que représente la transmission du savoir scientifique antique.

Les traductions résultent le plus souvent de la collaboration de deux traducteurs, l'un souvent juif, traduisant l'arabe en langue vulgaire et l'autre, généralement chrétien, traduisant en latin, les éléments ainsi recueillis. L'Espagne est, depuis Gerbert, dans ce domaine une plaque tournante. Les arabes ont traduit tous les grands auteurs grecs et latins comme Euclide, Ptolémée, Galien. Nous connaissons par eux des textes dont l'original grec est perdu. Mais ces traductions, loin d'être faites passivement, s'accompagnent de la création d'une langue scientifique arabe qui est la langue savante du Moyen Age, comme le sera le latin plus tard. C'est pourquoi lorsqu'on parle de médecine arabe, il faut l'entendre au sens de médecine en langue arabe dépassant ainsi largement les limites géographiques de l'empire arabe. C'est ainsi que le premier traducteur arabe de la *Materia Medica* de Dioscoride laissa en grec les mots qui n'avaient pas d'équivalent en arabe mais son travail fut plus tard repris et complété par un autre traducteur qui l'enrichit par l'ajout de plantes de la Perse, de l'Inde et de l'Espagne qui ne figuraient pas dans l'œuvre de Dioscoride.

C'est par les arabes, également, que la pensée d'Aristote « le maître de ceux qui savent » d'après Dante, révolutionna le monde scientifique médiéval. Elle fut connue à partir de deux courants : le premier est inspiré par Avicenne (980-1037) philosophe et médecin arabe né à Boukhara, mort à Hamadhan, auteur du *Canon de la médecine* qui fut enseigné dans les facultés de médecine jusqu'au XVIIe siècle. Avicenne met l'accent sur le réalisme d'Aristote et comme lui, affirme l'éternité et le caractère incréé de la matière, causes de la pluralité des choses. Le second courant fut incarné par Averroès de Cordoue, médecin et philosophe arabe qui naquit à Cordoue en 1126 et mourut à Marrakech en 1198. Du système d'Aristote, Averroès développa essentiellement les éléments matérialistes et rationalistes plus encore que ne l'avait fait Avicenne, Averroès est, en outre, l'auteur de la théorie rationaliste de la « double vérité », c'est-à-dire de l'existence d'opinions rationnelles qui peuvent s'opposer aux dogmes religieux. Bien que condamnée par les religions musulmane et chrétienne, sa doctrine eut une profonde influence. Le principal travail médical d'Averroès, connu sous le nom de *Colliget* n'est, par contre, qu'une synthèse des connaissances médicales de l'époque avec quelques ajouts de l'auteur. Quoi qu'il en soit, à travers ces deux courants de vulgarisation, la pensée d'Aristote façonna celle d'Albert le Grand (c. 1193 - c. 1270), de Thomas de Cantimpré (c. 1200-1280), de Vincent de Beauvais (c. 1190 - c. 1260), etc...

c) *Le savoir populaire*

Elément constitutif non négligeable de la science médicale médiévale, le savoir populaire mêle une pensée magique à de solides connaissances empiriques qui se transmettent à travers les siècles. En effet, l'homme médiéval use pour se soigner de drogues et de simples qui reposent sur des connaissances botaniques non négligeables mais s'en remet également aux saints guérisseurs, nouvelles réincarnations des dieux païens et des divinités gauloises. Le Moyen Age est tout entier imprégné de légendes que colportent les « Bestiaires », les « Lapidaires » et autres ouvrages qui recopient sans discrimination le vrai et le faux.

C'est ainsi que la licorne ne sera considérée comme un animal fabuleux qu'à la Renaissance, comme les hydres et les phénix. Les « Bestiaires » acceptent sans contrôle toutes sortes de superstitions touchant les astres, les animaux et les plantes. La thérapeutique est fortement influencée par la magie, la numéromancie, l'efficacité des reliques. De Clovis à Charles X, en France, le « toucher du Roi », exécuté aussitôt après ce septième sacrement qu'était le sacre, fut la médication peu discutée de la scrofule dite « morbus regius ».

2) Le savoir médical

Constitué, donc, à partir des apports que nous venons rapidement d'évoquer le savoir médical médiéval se structure autour de Galien (129 - c. 200) dont les théories furent « l'évangile médical » du Moyen Age, *Princeps medicorum*, Galien, disciple d'Hippocrate, fit autorité dans le monde médical jusqu'au XVIII[e] siècle. Son succès est du au fait qu'il tenta d'établir un système médical complet, comprenant toutes les parties de la médecine, qu'il explique la création par l'intervention d'un créateur tout puissant et qu'il défend l'existence de l'âme qu'il définit comme un principe qui a la vie en puissance. Jugées compatibles avec le dogme, ses théories médicales furent adoptées par l'Eglise qui les imposa ensuite de tout son poids durant des siècles.

La maladie est essentiellement liée, pour lui, au déséquilibre humoral. Rappelons brièvement qu'à la suite d'Hippocrate et jusqu'au XVIII[e] siècle on croira la création composée de quatre éléments : l'eau, l'air, la terre, le feu, qui sont présents dans tout être ou toute chose créés. A ces quatre éléments, correspondent quatre qualités : le chaud, le froid, le sec et l'humide. A ces quatre qualités, correspondent quatre humeurs dans le corps de l'homme : le sang, la bile, le flegme et l'atrabile. A ces quatre humeurs, correspondent quatre tempéraments : le sanguin, le bilieux, le flegmatique et l'atrabilaire. Toute pathologie provenant du déséquilibre des humeurs, il s'agit de rétablir l'équilibre rompu, de favoriser l'élimi-



N° 58
Paysan pilant
des plantes
(Nicandre, thériaque -
Suppl. Gr. 247, f. 5)



N° 79
Médecin au chevet
d'un malade
(Barthélemy l'Anglais -
Fr. 9140, f. 120 v)

nation des humeurs « morbifiques ». Galien reprend la conception hippocratique suivant laquelle la maladie est due à un trouble de la composition humorale du corps, défini par les symptômes. La maladie a ses propres lois, fait partie de la nature et tend d'elle-même à la guérison, d'où l'importance de la notion de « crise » qui règle l'intervention du médecin. Mais Galien, moins abstentionniste qu'Hippocrate, introduit la notion de lutte active contre la souffrance et la maladie. Ceci donnera à la médecine du Moyen Age, contrairement à ce que l'on croit trop souvent, un aspect thérapeutique très actif. Si la maladie est signe de Dieu, elle n'en est pas moins un mal et comme le péché, maladie de l'âme, elle doit être activement combattue.

La médecine médiévale a également été influencée par la médecine byzantine. La sémiologie antique, essentiellement fondée sur la prise du pouls et l'examen de la langue fut éclipsée par une technique nouvelle : l'uroscopie ou examen des urines mise au point par le byzantin Protospatharios (600-650) et repris par les Salernitains et Gilles de Corbeil (1165-1213). Cette méthode nécessitait un récipient en verre *(matula)* devenu l'insigne corporatif des médecins médiévaux dont beaucoup finirent par réduire la sémiologie à l'uroscopie (cf. n°s 24, 74 et pl. 3).

Dans le domaine de la chirurgie, le Moyen Age se montre également très actif. Les trois auteurs les plus importants à partir desquels le Moyen Age édifia son savoir chirurgical furent : le premier, Aulus Cornelius Celsus (25 av. J.C. - 50 après J.C.) dont l'œuvre est capitale, non pour l'originalité de sa pensée mais par le fait que c'est un résumé de tout ce qui a été fait en médecine et en chirurgie depuis Hippocrate (460-375 av. J.C.) jusqu'au Ier siècle avant J.C. Le second auteur fut Paul d'Egine (625-690) médecin et chirurgien byzantin qui fut jugé suffisamment important pour que la Faculté de Médecine de Paris l'inclut dans son enseignement jusqu'en 1607. L'œuvre de Paul d'Egine fut avec celle d'Oribase à la base du plus ancien traité connu de chirurgie occidentale la *Rogérine* due au maître salernitain Roger de Parme (vers 1180). Il ne faut pas le confondre avec Roger de Barone, chancelier de l'université de Montpellier, dont les traités et ouvrages de médecine sont couramment appelés, grande ou petite *Rogérines*. Le troisième auteur fut Abulcasis de Cordoue (936-1013) qui dans son ouvrage *Kitab al Tasrif* entreprit de dresser le bilan complet de la chirurgie de son époque en la confrontant à sa propre expérience. C'est Gérard de Crémone qui, en traduisant l'œuvre chirurgicale d'Abulcasis (cf. n° 50), le fit connaître à l'Occident.

A partir de ces trois auteurs, le Moyen Age construisit, cependant, une œuvre chirurgicale où les innovations sont nombreuses : réparation, réduction des fractures, opération de la fistule anale, ligature des hémorroïdes, hémostase par cautérisation, extraction des corps étrangers métalliques à l'aide d'un aimant, création d'instruments chirurgicaux nouveaux, sutures

des plaies pénétrantes de poitrine. Le Moyen Age a pratiqué dans tous les domaines une chirurgie active qui cherchait à être efficace.

On retrouve la même attitude dans le domaine de la thérapeutique. Si Dioscoride (fl. 54-68 après J.C.), Oribase (325-403), Alexandre de Tralles (525-605) forment la base du savoir médiéval, ils sont cependant, et l'école de Laon en est un bon exemple depuis le Xe siècle, l'objet d'un patient travail critique et d'un réexamen minutieux. Le grand herbier du Moyen Age est le *Circas Instans* du médecin salernitain Matthaeus Platearius (+ 1161). Puisant dans les trois règnes (animal, végétal, minéral) enrichi grâce aux Arabes de plantes exotiques et de produits minéraux, la pharmacopée du Moyen Age s'enrichit sans cesse de possibilités nouvelles dont l'alcool et le mercure ne sont pas les moindres acquisitions.

Ainsi s'instaure un savoir dont le traité du byzantin Nicolas Myrepsos écrit vers 1270-1280 et contenant plus de 2 500 formules, illustre la continuité puisqu'il sera un des classiques de la Faculté de Médecine de Paris jusqu'en 1751.

II - Les structures médico-chirurgicales :

Nous évoquerons rapidement la médecine conventuelle, les universités, l'enseignement chirurgical et les professions de santé.

1) La médecine conventuelle :

L'ordre gallo-romain disparaît mais lentement, laissant de lui une image prestigieuse dont les nouveaux maîtres de l'Occident seront assez conscients pour en conserver quelques aspects.

Thierry Ier d'Austrasie, fils de Clovis, qui régna de 511 à 534, accueille comme ambassadeur à Metz Anthimus, médecin exilé de Byzance, auteur d'un livre d'hygiène alimentaire *Epistola de observatione ciborum*. Childebert crée le *Xenodochium* de Lyon (542) et Brunehaut celui d'Autun (595).

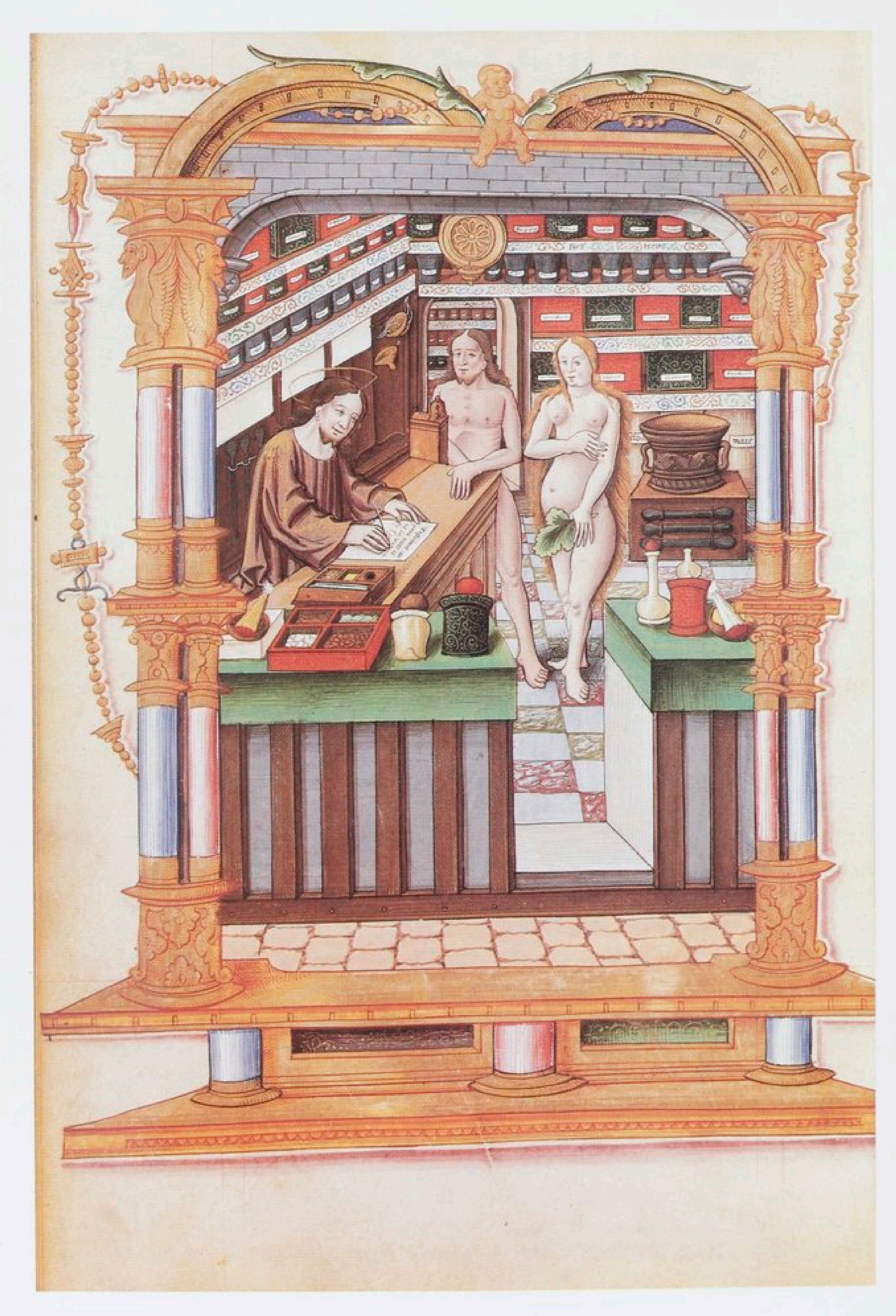
Bientôt la médecine théorique et laïque, beaucoup plus évoluée qu'on ne l'aurait cru, quitte les cours mérovingienne et carolingienne pour se réfugier dans le dernier asile de la vie intellectuelle, les couvents, où se concentre l'activité culturelle.

C'est vraisemblablement aussi, à cette époque que l'on commence à planter des simples dans les jardins des monastères, ainsi que nous pouvons en juger d'après le seul document connu : le plan du monastère de Saint Gall.

La médecine est entre les mains des religieux ; les soins dispensés aux malades représentent pour eux une œuvre de miséricorde. C'est ainsi qu'au Ve siècle, saint Patrick (377-450) répand le christianisme en Irlande et fonde des couvents où sont étudiés les classiques grecs et latins. Un siècle plus



N° 3
Médecins conversant
(Manfred
de Monte Imperiali -
Lat. 6823, f. 1 v)



N° 73
Le Christ apothicaire
(Chants royaux
du Puy de Rouen -
Fr. 1537, f. 82 v)

tard, un autre moine irlandais, saint Colomban, fonde une abbaye à Luxeuil vers 590 et à Bobbio près de Pavie en 612.

Comme le souligne E. Wickersheimer, un texte de Cassiodore récèle « en germe toute la médecine monastique ». C'est au monastère de Vivario, où, après avoir été le ministre de Théodoric, Cassiodore s'était retiré, qu'il composa pour les moines, en 544, des *Institutiones* des sciences divines et profanes. « Tout en mettant leur suprême espoir en Dieu », les moines de Vivarium apprenaient à connaître les vertus des plantes et le mélange des substances médicinales.

Les couvents de femmes furent aussi d'importants foyers de culture malgré parfois la résistance des hautes autorités ecclésiastiques. L'obligation de visiter les malades était un devoir pour la plupart des religieuses et cette visite les amenèrent à prodiguer des soins et même à fonder des hôpitaux.

Charlemagne rénove l'enseignement médical ainsi que celui des arts libéraux. Avant la constitution des écoles, la médecine se transmettait en colloque singulier de maître à élève, soit dans les monastères pour les clercs, soit dans la ville pour les « libéraux ». Ainsi naquit une médecine conventuelle dont l'âge d'or s'étendra du IXe au XIIe siècle.

Chaque monastère eut son école pour les moines et les clercs et auprès de chaque église devait être fondée une école gratuite dirigée par les prêtres et ouverte à tous. Papes et conciles ayant renouvelé ces prescriptions, au XIe siècle, l'enseignement était devenu une réalité, mais il ne s'agissait pas encore d'un véritable enseignement médical.

A l'intérieur du monastère, des moines médecins et infirmiers s'occupaient de l'infirmerie (80 lits à Citeaux en 1194) que devait obligatoirement posséder tout couvent, de la préparation des remèdes et du jardin aux herbes médicinales. C'est sous ces influences conventuelles, que naît l'Ecole de Salerne, dont le rayonnement sera capital pour l'évolution de la science et de la médecine. Fondée suivant la tradition par quatre maîtres, professant chacun dans sa propre langue, Salernus en latin, Pontos en grec, Adela en arabe et Helinus en hébreu, l'Ecole de Salerne est le foyer d'importants progrès en médecine : dissection méthodique du porc, animal considéré comme étant « intérieurement le plus semblable à l'homme », renaissance de la chirurgie avec Roger de Parme vers 1170, distillation du vin et condensation des vapeurs d'alcool, inconnues des Alexandrins et des Arabes et prescriptions thérapeutiques, à travers l'« Antidotaire » et le célèbre « Régime » de Salerne qui furent la « bible » du Moyen Age. Mais, Salerne, restée à l'écart du monde universitaire, sera à partir du XIVe siècle supplantée par Paris et surtout Montpellier qui, de même, sera un point de rencontre entre les cultures latine, hébraïque et arabe. Le clergé séculier s'intéressa aussi à la médecine. A l'ombre des cathédrales, des chanoines-médecins furent à la fois professeurs à l'école épiscopale et médecins de

l'Hôtel-Dieu épiscopal. Mais moines et chanoines réguliers, attirés par leur clientèle, oublièrent leurs vœux et ne se montrèrent insensibles ni aux femmes, ni à l'or, ni à l'ambition.

Cette alliance du sacré et du profane fut prohibée au cours des conciles de Montpellier en 1162, Tours en 1163, Paris en 1212. Au concile de Latran, en 1215, les opérations chirurgicales furent à nouveau interdites aux membres du clergé.

C'est à partir du concile de Tours (1163) que la chirurgie fut définitivement séparée de la médecine. Cette situation durera jusqu'en 1794, où la création des Ecoles de Santé réunira enfin dans un même enseignement la médecine et la chirurgie.

2) Les universités :

Les écoles conventuelles et les écoles épiscopales (comme Chartres et Reims) sont relayées vers le début du XIIIe siècle par des universités et des facultés.

A la fin du XIIe siècle se formèrent des associations : *Universitates magistrorum et scolarium* qui groupèrent maîtres et étudiants pour la défense de leurs intérêts ; de ces associations naquirent les universités. Elles se composaient de quatre facultés : théologie, droit canon ou droit ecclésiastique, médecine et arts libéraux.

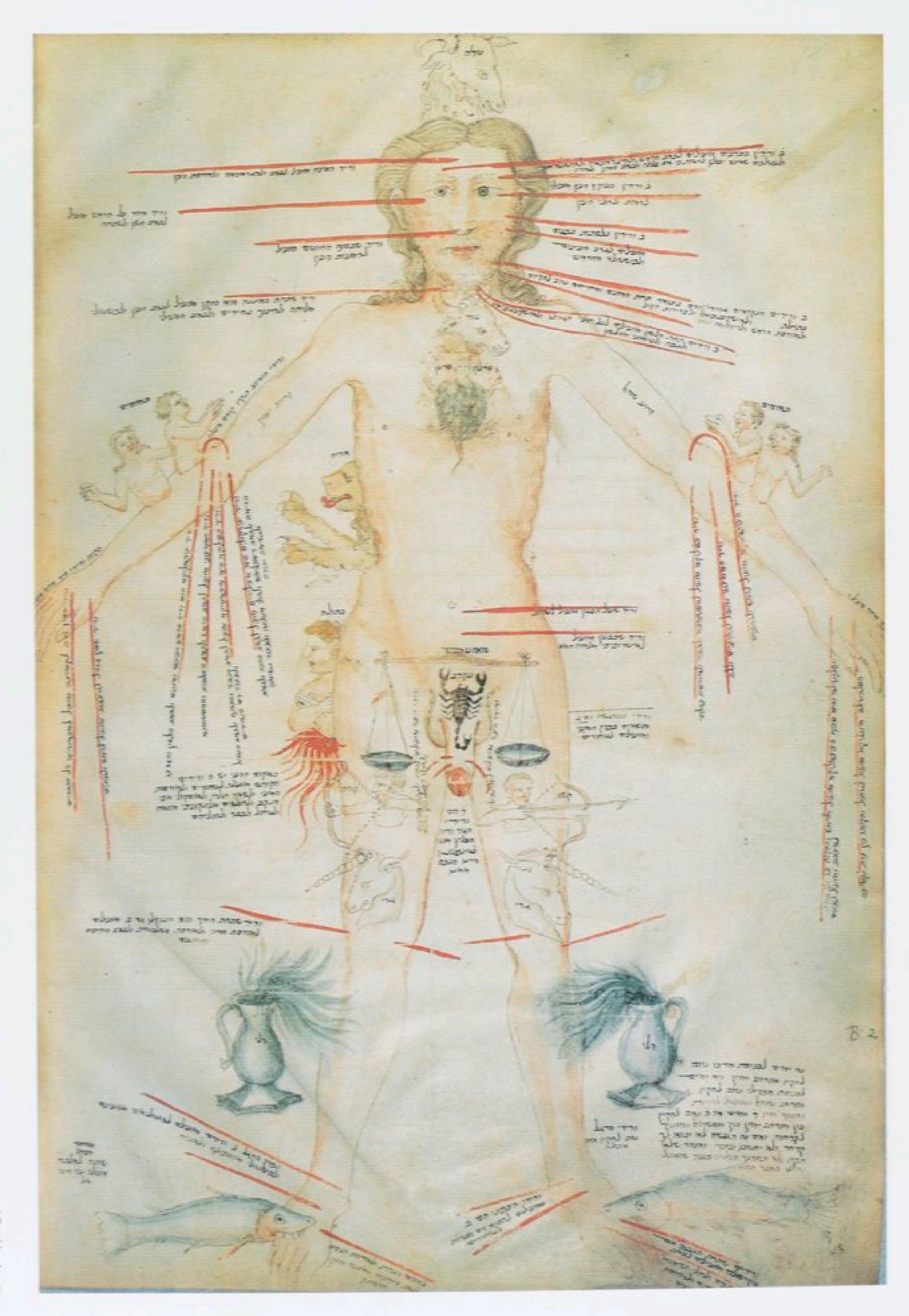
Les universités naissent à cette époque, à peu près partout en Europe. Il faut préciser que l'université comme la faculté sont des organismes d'obédience ecclésiastique situés en dehors du pouvoir politique, de la hiérarchie locale et ne relevant que du pape. De plus, ces institutions possèdent leur propre patrimoine. Pour la médecine, Bologne, Padoue, Montpellier et Paris deviennent vite des centres importants. On ne peut avec certitude dater les origines de la Faculté de Médecine de Paris. On sait seulement que dôtée d'une personnalité juridique distincte depuis 1281, elle s'installe rue du Fouarre où elle restera plusieurs siècles.

Les universités françaises conféraient successivement, en quatre ou cinq ans, des grades de bachelier, de licencié et de maître. Les Facultés de droit transformèrent les grades de maître en docteur et les Facultés de Médecine les imitèrent vers 1457. Composées au départ exclusivement d'ecclésiastiques, les Facultés de Médecine s'ouvrirent aux laïcs mais à condition qu'ils soient célibataires. Ce n'est qu'en 1452 que le cardinal d'Estouteville abolit l'obligation du célibat. Notons que le médecin du Moyen Age n'a pas d'existence propre en dehors de sa faculté et qu'il n'a de vie que collégiale. Le doctorat étant à la fois un examen portant sur le savoir et une cooptation par ses pairs.

L'enseignement est avant tout un enseignement de la parole. On commente les grands auteurs (Hippocrate, Galien, Avicenne, Averroès ou



N° 68
Récolte de la rue
(Tacuinum sanitaris -
Nouv. acq. lat. 1673,



N° 16
Homme-zodiaque
(Textes médicaux -
Heb. 1181, f. 265)

Rhazès) mais on ne remet pas en question leur contenu scientifique. Ce qui compte, c'est la logique des arguments, la souplesse de la dialectique, la beauté de l'argumentation, l'agileté intellectuelle. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les thèses de médecine devront adopter la forme du syllogisme d'Aristote. Tout l'enseignement n'est cependant pas purement livresque et quelques dissections faites par un barbier sous l'autorité du professeur accompagnent les cours d'anatomie et les leçons d'ostéologie.

Les premières dissections apparaissent dans l'enseignement médical dans le premier quart du XIIIe siècle à Bologne, vers 1340 à Montpellier et en 1407 à Paris où elles ne deviennent régulières qu'à partir de 1477.

3) L'enseignement chirurgical :

A la suite de la séparation dans leur enseignement et leur exercice de la médecine et de la chirurgie, la chirurgie se trouve progressivement ravalée au rang des métiers manuels et le chirurgien considéré comme un technicien, intellectuellement et socialement inférieur aux médecins. Exclu de l'Université et par voie de conséquence coupé des langues savantes (latin et grec), le savoir chirurgical sera dispensé jusqu'à la fin du XVIIIe siècle dans des écoles ou des collèges que les Facultés de Médecine n'auront de cesse de rabaisser ou de tenir en tutelle.

Les chirurgiens se constituèrent en confrérie dès 1268 et n'accordèrent au début que des titres de maîtres mais ils ne tardèrent pas à donner des diplômes de bacheliers et de licenciés en confondant volontairement les dénominations de maître et de docteur. Il s'ensuivit jusqu'au XVIIIe siècle des luttes sans merci avec les médecins, luttes qui remplissent de leurs bruits et de leurs fureurs les annales médicales. Quoi qu'il en soit, les chirurgiens en n'intégrant pas, malgré leurs efforts, l'Université ont échappé à ses contraintes intellectuelles et à son moule de pensée. Ils ont ainsi pu mettre sur pied un enseignement beaucoup plus rigoureux et scientifique, bien avant les médecins, et être, dans bien des cas, l'aile marchande de la science médicale.

4) Les professions de santé :

Médecins, chirurgiens et pharmaciens ont exercé leur activité sans qu'on les différencie jusqu'aux XIe et XIIe siècles (et même plus tard), puisque les chirurgiens latinisants comme Guy de Chauliac, maître en médecine de Montpellier, s'intéressaient à la patologie interne et incluaient dans leurs traités des éléments très importants de matière médicale. Les médecins diplômés et lettrés se déchargeaient du soin des malades et de la préparation des remèdes sur les phlébotomistes, les barbiers et les apothicaires. Ils n'exerçaient que dans les villes et abandonnèrent la pratique suburbaine et rurale à des mires, des miresses, ou des mièges et autres guérisseurs. Ces mots tirés plus ou moins du latin *medicus* désignent aussi bien les

médecins que les chirurgiens ou les apothicaires. Au moins trente mires et huit miresses étaient inscrits sur les rôles de la taille en 1292, alors que les membres du clergé, de la noblesse et de l'université étaient dispensés de cet impôt. D'importantes différences s'observaient aussi dans les situations médicales ; à côté de médecins aux costumes et équipages somptueux, d'autres devaient faire la chasse aux clients, se plaignant, et la Faculté avec eux, de la concurrence des barbiers et des apothicaires. La fortune touchait surtout les médecins qui avaient le privilège d'appartenir à la maison royale. On attribue à Charles VI (1368-1422) au moins vingt-deux médecins auxquels il convient d'ajouter les chirurgiens et les apothicaires. En 1397, on avait appelé de Guyenne deux moines augustins qui firent prendre au roi des perles pulvérisées. Faute de succès thérapeutique, ils furent décapités en place de Grève. Quelques années plus tard, deux sorciers, venus de Dijon, seront, en guise d'honoraires, invités « à monter sur un bûcher ».

Jusqu'au Xe siècle, les médecins français n'ont pas d'audience internationale. Charles le Simple (904) fait appel à un médecin salernitain et Albabéron, évêque de Verdun, va consulter à Salerne. La situation change complètement lorsque Montpellier remplace Salerne et que le médecin français laisse les basses besognes de la profession à des auxiliaires. Il devient, dès le XIIIe siècle, un personnage de haut rang social et de grande culture, frotté à toutes les disciplines scientifiques de l'époque, souvent introduit dans l'intimité des grands et des souverains français et étrangers.

Il n'est pas rare que les médecins aient des activités extra-médicales. On connaît des médecins astronomes et astrologues, des médecins ingénieurs, cosmographes, horlogers-mécaniciens comme le chanoine Jean Fusoris (c. 1365-1436), né dans les Ardennes, reçu maître en médecine à Paris en 1396 et qui construisit un astrolabe pour le roi d'Aragon.

Le mot chirurgien recouvre des statuts très différents. Il y a les chirurgiens-clercs, possesseurs d'un titre universitaire comme Henri de Mondeville ou Guy de Chauliac. Très peu nombreux, ils disparaissent vers le milieu du XVe siècle.

Les chirurgiens laïcs dits « de robe longue », groupés dans des communautés, telle celle de Saint-Côme et Saint-Damien à Paris, étaient assez peu nombreux. Les chirurgiens barbiers dits « de robe courte », étaient plus nombreux, enfin les barbiers, renoueurs, rhabilleurs, bailleuls, etc., formaient l'effectif le plus important. Sous ces noms divers, il faut imaginer des empiriques qui faisaient métiers de réduire les fractures, d'abaisser les cataractes ou de soigner les hernies, le plus souvent sans connaissances médicales approfondies. Les chirurgiens barbiers non universitaires constituaient une communauté dont les premiers statuts datent de 1361. Le droit à l'exercice était subordonné à un examen passé devant quatre

experts jurés (1311). Exceptionnellement, un simple barbier, Olivier le Daim, deviendra ministre de Louis XI.

Guy de Chauliac signala les maladies des dents et parla pour la première fois de dentistes.

Les accouchements étaient généralement laissés aux matrones qu'il ne faut pas confondre avec les femmes-médecins ou chirurgiens.

En principe, médecins et chirurgiens devaient être bons catholiques. Mais dès le bas Moyen Age, on trouve des médecins juifs à la cour de Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, Hugues Capet, René d'Anjou. Plus tard, ils bénéficieront d'une certaine tolérance dans le midi où il existe dès le VIII[e] siècle des écoles médicales rabbiniques à Béziers, Arles, Lunel, Nîmes, Toulouse et Carcassonne. Leur installation dans le nord de la France est plus rare à cause des persécutions.

III - La pathologie et la thérapeutique médiévales :

1) La pathologie :

La pathologie est dominée par les grandes épidémies et les grandes endémies :

— Les épidémies de variole et de rougeole (confondue avec la fièvre scarlatine) coïncident avec les grandes invasions arabes du VIII[e] siècle.

— La peste fit deux fois son apparition. D'abord sous la forme de la peste « justinienne » qui dévasta le monde connu de 541 à 580. Partie, croit-on, de Péluze, elle gagna Alexandrie, le nord de l'Afrique, la Palestine, la Syrie, Constantinople en 542, la Gaule en 545, la Germanie en 546. On ignore le nombre total des victimes mais il est certain que la dépopulation des villes fut si importante que certaines devinrent désertes. A Constantinople, il mourut jusqu'à mille malades par jour. Plus tard, la terrible peste noire ravagea l'Occident de 1346 à 1353, faisant plus de vingt-cinq millions de victimes. En cinq ans, arrivée par les plateaux de l'Iran, la Mésopotamie, Constantinople, la peste noire se répandit en Asie Mineure et se propagea dans toute l'Europe y compris l'Angleterre et la Norvège. Elle reparut en 1357, 1359, 1360, 1362 et 1364. Guy de Chauliac a donné une très bonne description de l'épidémie avignonnaise de 1348 qui fit soixante mille victimes en Avignon seulement. Cette catastrophe laissa des séquelles durables dans la mentalité collective. La mort apparaît à ce moment-là de manière obsessionnelle, dans l'iconographie. Danses macabres, images de la mort symbolisée par des squelettes armés de leurs faux, allégories diverses, montrant le triomphe de la mort, se retrouvèrent partout.

– La lèpre, souvent confondue avec d'autres maladies, était tellement fréquente qu'il existait deux mille maladreries en 1226 en France. A partir du XIVᵉ siècle la maladie décrut rapidement. Cette maladie suscita également une terreur folle. L'exclusion du lépreux et sa séquestration dans la maladrerie était la règle. Par la cérémonie de la mort civile, le lépreux devenait un mort vivant, dépouillé de ses biens et confié à la charité religieuse. Son conjoint était considéré comme veuf et pouvait contracter une nouvelle union. Le lépreux devait signaler son passage à l'aide d'une « cliquette », pour permettre aux passants de s'éloigner de lui.

– Les grandes famines, la consommation d'aliments avariés ou inadéquats expliquent le « Mal des Ardents » ou « feu de Saint-Antoine », dû à l'ingestion de graines infectées de l'ergot de seigle, suivie de gangrène progressive et d'accidents convulsifs. C'est ce que l'on désigne sous le nom d'ergotisme.

– Le scorbut (peste de la mer) fut observé au cours de la troisième croisade. Joinville (c. 1224-1317) a bien décrit cette maladie dont il guérit grâce à une potion sarrazine, probablement à base de jus de citron et d'orange. D'autres avitaminoses ont probablement existé mais n'ont pas été isolées et ne furent pas décrites par les contemporains.

A cela s'ajoutait toute une pathologie inhérente à une population mal nourrie, mal vêtue, mal soignée ; « fièvres » dites essentielles et non identifiées regroupant pêle-mêle : paludisme, typhoïde ou pneumopathies, dermatoses diverses, supppurations interminables, traumatismes innombrables, troubles psychiatriques. Les maladies nerveuses gardent leur secret et terrifient.

2) La thérapeutique :

Elle fait appel à trois domaines qui, bien souvent, se recoupent et se chevauchent.

Tout d'abord la foi et la pensée magique. Prières, pèlerinages, processions, invocations aux saints guérisseurs, amulettes, sources miraculeuses, pratiques magiques, sont courantes, soit pour apaiser la colère divine et obtenir le pardon des pêchés, soit pour se protéger du démon ou d'un monde maléfique, aux contre-pouvoirs inquiétants.

Ensuite, la thérapeutique médiévale fait une large place à la diététique, à l'hygiène et à la balnéothérapie. D'où l'immense succès et les innombrables manuscrits du *Régime* de Salerne et du *Tacuinum Sanitatis*. Puisque la maladie est un déséquilibre des humeurs, c'est en restaurant l'harmonie primitive à l'aide de pratiques douces, d'aliments appropriés, que l'on retrouvera la santé.

Enfin, la pharmacopée, dont la majeure partie provient du règne végétal, mêle, dans un même savoir, empirisme populaire et discours savant. Si beaucoup de prescriptions font appel à une pensée symbolique ou magique, d'autres, au contraire, sont parfaitement cohérentes et efficaces.

En conclusion, on peut dire que la médecine du Moyen Age ne mérite pas les critiques qu'on lui dispense généralement. Dans un monde impitoyable où les dangers sont partout, où la peur règne, où la souffrance et la mort sont omniprésentes, la médecine médiévale témoigne de la vitalité et du dynamisme de l'homme.

Unissant l'élan de la foi et l'appétit de savoir, le Moyen Age témoigne d'une universalité qui lui a permis de réaliser la synthèse des trois grands courants de savoir parvenus jusqu'à lui : la pensée antique, la doctrine chrétienne, la culture et la science orientales.

Marie-José Imbault-Huart
Maître-Assistant d'histoire de la médecine à Paris-V
Secrétaire général de l'Institut d'histoire de la médecine et de la pharmacie de l'Université René Descartes

La médecine

Les manuscrits présentés dans cette rubrique donnent à voir la médecine médiévale telle que nous l'avons rapidement évoquée dans l'introduction de ce catalogue. Ainsi peut-on voir successivement les grands maîtres grecs, latins et arabes, les auteurs et traducteurs importants, la conception globale de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie humaine illustrées par l'homme-zodiaque, clé de voûte du savoir médical médiéval. Enfin, différentes représentations de la consultation ou de la visite du médecin, avec les moyens, diagnostiques et pronostiques qui étaient les siens.

Nous voudrions souligner deux points :

— Tout d'abord le schématisme, voire la pauvreté des représentations anatomiques. On incrimine un peu vite l'opposition de l'Eglise à la dissection qui aurait détourné les maîtres religieux de la manipulation des cadavres. Celle-ci a certainement agi comme un frein mais elle ne suffit pas à expliquer que la curiosité anatomique ne soit pas essentielle pour le savoir médical médiéval. Nous pensons d'une part que si ce regard anatomique existait, même larvé, les médecins du Moyen Age n'éprouvaient pas la nécessité de traduire leurs observations par des illustrations, ni de diffuser ces connaissances. On peut expliquer aussi d'autre part cette lacune par le fait que ce qui est important pour le savoir médical quelle que soit l'époque, c'est qu'il n'y ait pas de discordance entre l'anatomie et la physiologie. L'une et l'autre doivent s'éclairer mutuellement. Or, dans la mesure où la physiologie de Galien est une construction parfaitement cohérente et logique aux yeux du médecin médiéval, il n'a nul besoin d'en chercher plus. Les découvertes anatomiques du XVI[e] siècle illustrent bien ce propos.
Même lorsqu'elles se trouveront en contradiction avec la physiologie de Galien, elles ne l'ébranleront pas, dans un premier temps. C'est ainsi que les grands livres d'anatomie du XVI[e] siècle comme ceux de Vésale et de Charles Estienne donneront encore à voir, par de nombreux points, une vision galénique de l'homme. Il faudra les découvertes physiologiques du XVII[e] siècle pour que la physiologie puisse coïncider avec l'anatomie.

— De cette vision globale de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie humaines, découle également un examen du malade rapide et très stéréotypé. Le pouls que l'on définit qualitativement mais que l'on ne compte pas, l'état de chaleur, de sécheresse ou d'humidité de la peau, l'examen de la langue et des urines, que l'on va jusqu'à goûter, suffisent à établir le diagnostic. Alors qu'on exige du chirurgien une obligation de résultat, on admet que le médecin ne puisse pas grand'chose contre ces maladies dites «internes» qui se déroulent dans la profondeur du corps humain. Paradoxalement, cette inefficacité ne nuit pas à son prestige car elle en fait un homme de savoir théorique et de discours que l'on écoute religieusement. Le rire vengeur de Molière vis-à-vis du cérémonial dérisoire que deviendra la visite médicale n'est pas encore de circonstance.

M.J.I.H.

1
Hippocrate, *Vie et œuvres*

Constantinople, 1340-1345.
410 ff., 430 × 300 mm.
B.N., Mss., Gr.2144 (ff.10v-11).
Couverture

Pour le monde européen, l'histoire de la médecine commence avec Hippocrate.

Ce manuscrit byzantin est relativement tardif. Après la vie du maître, il rassemble une cinquantaine d'ouvrages ou d'opuscules et une vingtaine de lettres, qui en font l'un des principaux recueils hippocratiques.

Quoique l'un des deux scribes y ait inscrit son nom, Alexis Pyropoulos, il n'est pas formellement daté ; mais le filigrane de ce papier italien est bien attesté dans les années 1335-1345.

Quant au double feuillet de parchemin, qui est inséré entre la vie et les œuvres du maître de Cos, il y a tout lieu de penser qu'il y a été inséré dès l'origine, pour le destinataire ou le premier propriétaire du volume, le Grand-Duc Alexis Apocaucos.

Parvenu sans scrupule, ambitieux et talentueux, ce personnage fut grand chambellan d'Andronic II en 1321, administrateur général du trésor impérial sous Andronic III (1328-1341), nommé préfet de Byzance par la régente Anne de Savoie en septembre 1341, puis Grand-Duc au lendemain du couronnement de Jean V Paléologue (9 novembre 1341). Il mourut assassiné le 11 juin 1345.

A gauche (f.10v), on voit un portrait imaginaire d'Hippocrate, calame à la main, présentant le livre ouvert des *Aphorismes* ou *Apophtegmes*, dont on peut lire le début ; au-dessus de son fauteuil rond, une draperie avec un curieux motif central d'arabesques.

A droite (f.11), on voit le portrait du Grand-Duc, dans toute sa splendeur, siégeant sur une large cathèdre et montrant le même livre des Aphorismes, que lui ouvre, sur un pupitre, une jeune femme pouvant symboliser la Médecine. Sa riche tunique de brocart et sa coiffure évoquent le costume byzantinisant des Doges de Venise contemporains.

Alentour de ces deux tableaux, en une centaine de vers, les deux personnages échangent l'expression de leur mutuelle admiration. S'il s'agit évidemment là d'une œuvre de cour, il n'en est pas moins certain qu'Apocaucos avait des connaissances et des préoccupations médicales, comme en témoigne la dédicace que lui fit Jean Actuarios de sa *Méthode médicale*.

Après la mort de son destinataire, le manuscrit paraît avoir été confisqué pour la bibliothèque impériale, probablement par son ennemi Cantacuzène. C'est en effet dans la bibliothèque du Sérail qu'il fut choisi, en 1688, par les envoyés de Louis XIV.

1

2
Guy de Chauliac, *Chirurgie*

France, 1461.
175 ff., 350 × 250 mm.
B.N., Mss., Lat.6966 (f.4).

« Chirurgien et maître en médecine de l'illustre école de Montpellier », ce praticien audacieux et habile connut une brillante carrière. En Avignon, où il avait réchappé



2

à la peste de 1348, il fut le médecin des papes Clément VI, Innocent VI et Urbain V. Son *Collectorium in parte cyrurgicali medicinae* fut achevé en 1373, d'après divers manuscrits.

Exemplaire exceptionnel, ce beau manuscrit daté vient de la bibliothèque de Blois. Il pourrait avoir été vraisemblablement écrit et peint pour le duc Charles d'Orléans, quoiqu'il ne porte pas sa signature. On sait que celui-ci échangea plusieurs volumes, notamment de médecine, avec son chapelain, médecin et ami Jean Cailleau : l'un d'eux (Lat.6868) fut même l'enjeu d'une partie d'échecs !

Ce très intéressant frontispice montre le maître enseignant, siégeant en sa chaire. A ses pieds, à gauche, tête nue, six auditeurs assis sur des bancs. En face, debout, bonnet doctoral en tête et livre à la main, trois personnages qui résument l'histoire de la médecine : Galien, Avicenne, Hippocrate *(Ypocras)*. Au milieu, sur un double pupitre tournant, et le long des murs latéraux sur des pupitres fixes, d'autres livres.

Dans la préface de son texte, l'auteur justifie modestement son propos en reprenant le thème chartrain, déjà utilisé en médecine par Gilles de Corbeil, des nains ou

des enfants juchés sur les épaules d'un géant, ce qui leur permet de voir tout ce que voit le géant et même un peu plus.

A la fin, une autre main a transcrit dix vers salernitains, qui invitent le médecin à être « ferme sur ses gages » tant que le malade, encore dolent, a besoin de ses soins !

3
Manfredo de Monte Imperiali, *Liber de herbis, etc.*

Italie, XIVe siècle (1re moitié).
249 ff., 350 × 250 mm.
B.N., Mss., Lat.6823 (f.1v).
Planche 1.

On a voulu faire de Manfred un allemand, originaire de quelque Kaisersberg non autrement identifié. Or, le nom de Manfred, entre le XIe et le XVe siècle, n'est guère attesté qu'en Italie, où il est fréquent. On a d'autre part signalé un *Monte Imperiale* ou *Poggio Imperiale* près de Sienne ; mais on pourrait aussi penser au *Castel del Monte* de Frédéric II.

En outre, son principal ouvrage, dont on connaît seulement deux exemplaires, s'inscrit dans la tradition de Dioscoride et de Platearius. Et, après l'*Antidotaire* du salernitain Nicolas, notre manuscrit s'achève par les *Synonimes* de Simon de Gênes abrégés par Mondino et complétés par Manfred.

Les origines de cet important manuscrit ont suscité bien des controverses parmi les historiens de l'art. En tous cas, on le trouve dès 1426 à Pavie, dans la bibliothèque des Visconti puis des Sforza, d'où Louis XII l'emporta pour sa bibliothèque de Blois.

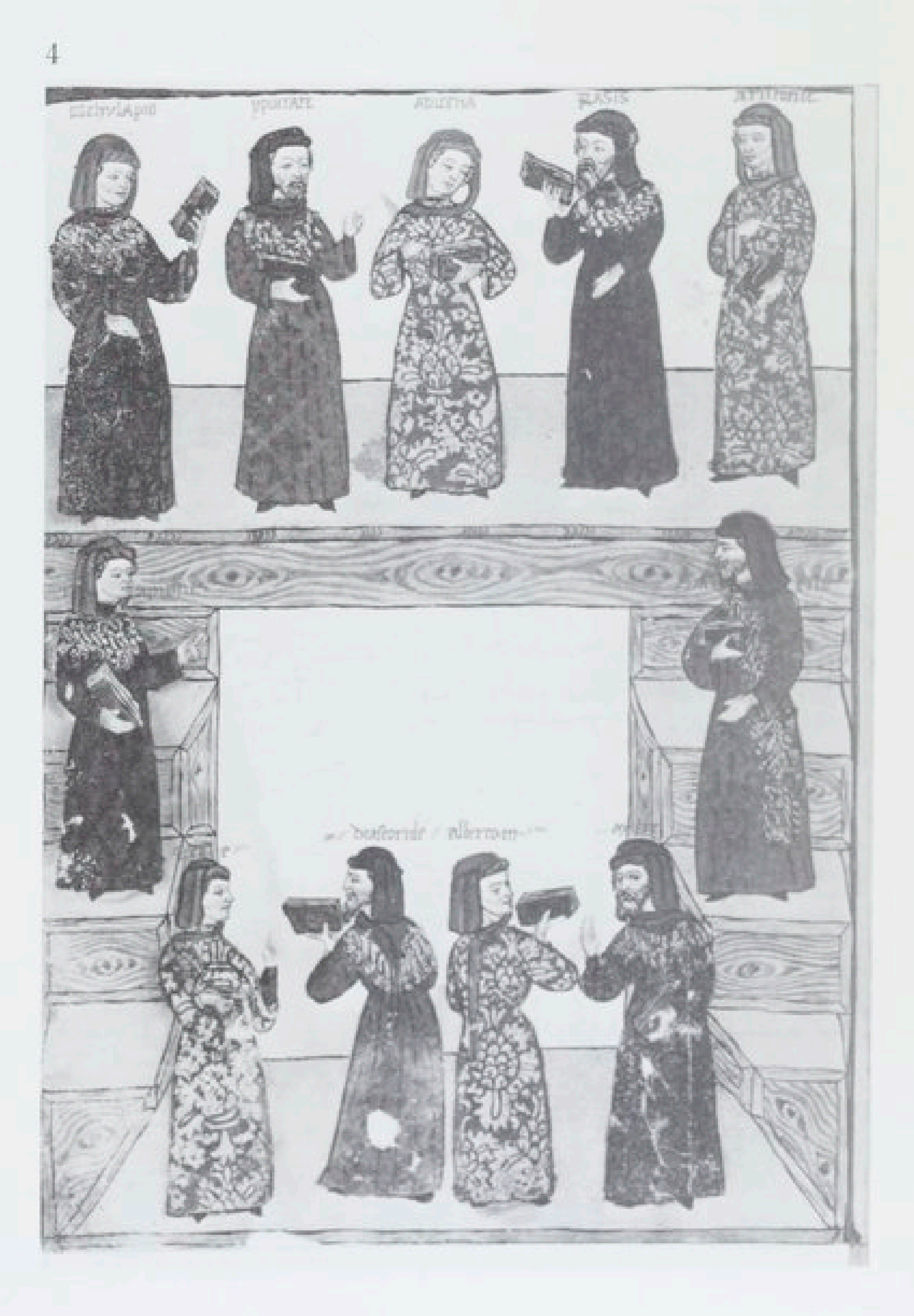
En préliminaire, le maître avec ses disciples, sous la bénédiction de la main divine sortant de la nuée (f.1), puis quatre paires de médecins assis et conversant. Contrairement à ce que l'on a parfois écrit, les sentences qu'ils échangent ne sont pas inscrites dans des « phylactères », comme on le voit couramment dans les représentations des sibylles, des prophètes ou des apôtres ; mais, par divers artifices de leur disposition, leur appartenance apparaît très clairement.

Au registre supérieur du f.1v, les personnages, anonymes, sont identifiés par leurs sentences, qui sont les premiers mots d'œuvres très connues : à gauche, les *Pronostiques* d'Hippocrate avec le commentaire de Galien, traduits par Constantin l'Africain ; à droite, Johannicius, *Introductio in artem paruam Galeni*, probablement traduite aussi par Constantin.

Au registre inférieur, à gauche, Hippocrate *(Ypocras)* tenant le livre ouvert des *Aphorismes*, dont on peut lire le début, dans la traduction de Constantin ; à droite, Galien, présentant un rouleau, un *uolumen* antique, dont on peut lire la première phrase, tandis qu'il proclame : *« Intendo enim manducare ut uiuam, alii intendunt uiuere ut manducent — J'entends manger pour vivre, les autres entendent vivre pour manger »*. On sait le sort que Molière a réservé à cette célèbre sentence, que, sous diverses formes, Plutarque, Aulu-Gelle et d'autres attribuent à Socrate, mais que l'on trouve également chez Cicéron.

Au f.2, la sentence du premier personnage est altérée ; on reconnaît ensuite Barthélemy de Salerne, puis, au registre inférieur, Averroès et Porphyre.

4



4
Giodanne Cademosto, Livre de la composition des herbes et des fruits

De la cité de Lodi, XVᵉ siècle.
64 ff., 385 × 275 mm.
B.N., Mss., Italien 1108 (f.7v).

Ce bel herbier est illustré par de nombreuses peintures, plusieurs par pages, de style assez tardif. Les plantes, arbustes ou minéraux sont placées au-dessus du texte qui en décrit les propriétés et usages médicinaux. Au début du volume une grande peinture en pleine page représente 11 médecins célèbres de l'antiquité gréco-romaine et du monde médiéval occidental ou oriental. En haut de gauche à droite : Esculape, Hippocrate, Avicenne, Aristote, au milieu : Sérapion et Galien, en bas, toujours de gauche à droite : Mesué, Dioscoride, Albert le Grand et Macer. Sur la page de droite, en regard de ces praticiens, deux plantes : la scolopendre, sorte de fougère, utilisée pour ses propriétés astringentes et résolutives dans les affections du foie, de la rate, de l'intestin, elle a aussi une action diurétique. A côté d'elle l'ellebore blanche dont on utilisait autrefois la racine comme purgatif et aussi pour ses propriétés émétiques.

5
Avicenne, *Canon*, traduit par Gérard de Crémone

Italie méridionale, fin XIIIᵉ siècle.
371 ff., 395 × 270 mm.
B.N., Mss., Lat.6916 (f.1).

Philosophe, mathématicien et médecin, mais également vizir et poète, la carrière active d'Avicenne (980-1037) couvre le premier tiers du XIᵉ siècle, vers les confins orientaux du monde musulman : Boukhara, Hamadan, Ispahan.

Le *Canon* est son principal ouvrage de médecine, et le plus répandu de très loin, mais il contribuera pour une large part au dogmatisme de la scolastique tardive, qui lui consacrera de nombreux et volumineux commentaires, tel celui de Jacques Despars, vers le milieu du XVᵉ siècle, dont la Bibliothèque de la Faculté de Médecine conserve encore un volume original. Son titre même voulait pareille servilité : un mot grec naturalisé en arabe aussi bien qu'en latin, et qui le présente comme la *règle* de la médecine.

Un peu plus d'un siècle après sa mort, l'ouvrage était traduit en latin, à Tolède, par l'italien Gérard de Crémone (1114-1187). Durant son séjour en Espagne, ce traducteur infatigable devait procurer à la science latine quelque 70 ouvrages de la science antique ou arabe. Le manuscrit Vat. Lat. 2392 de la Bibliothèque Vaticane conserve une liste presque exhaustive de ces travaux. Le manuscrit 413 de la Bibliothèque municipale de Laon en présente une autre.

Les initiales de ce volumineux manuscrit doivent être comparées à celles du manuscrit Lat.6912 (N° 25 ci-après), dont les peintres nous sont connus. Le grand I du début, occupant toute la hauteur de la colonne, est principalement constitué de quatre arcades superposées où siègent autant de maîtres anonymes.



6

6
Avicenne, *Canon*, traduit par Gérard de Crémone

Paris, vers 1320.–
842 ff., 195 × 135 mm.
B.N., Mss., Lat.14023 (f.769v).

Par sa décoration et son format, cet exemplaire est assez représentatif du livre parisien destiné à un riche particulier, vers le début d'un siècle qui fut particulièrement fastueux.

Sur deux registres, le frontispice présentait le créateur et les médecins « ministres de Dieu ».

Ici, au début de la cinquième et dernière partie, on voit le maître et le disciple en conversation, chacun avec son livre sur un pupitre, tandis qu'un préparateur pile des drogues. Le maître déclare : *« Je vous définirai dans ce cinquième livre les utilisations des antidotes médicinaux et la manière de les confectionner »*.

6 bis
Hippocrate, *Le livre des Aphorismes*
traduction française de maître Jean Tourtier, 1429.

192 ff., 325 × 250 mm.
B.N., Mss., Fr 24 246 (f.76).

L'importance de cet exemplaire des *Aphorismes* vient de son traducteur et de son possesseur plus que de l'importance du manuscrit au point de vue de l'illustration.

La traduction d'Hippocrate, suivie du commentaire de Galien fut exécutée, à Rouen pour le duc de Bedford, alors régent du royaume de France par son chirurgien maître Jean Tourtier.

Le volume porte à plusieurs endroits, dans les marges, les emblèmes de ce prince : troncs d'arbres racinés, animaux cornus, aigles, avec une couronne en sautoir. On y lit également ces devises « O vous entier » et « J'en suis content ». Tous ces ornements se détachent sur des bordures de fleurettes et de palmettes d'or.

Il n'y a pas d'illustration dans le corps du texte. Simplement, en tête de chaque chapitre, une lettre historiée représente Sainte-Anne apprenant à lire à la Vierge Marie.

7
Oribase, *Synopsis* ; etc.

Espagne, fin VII[e] siècle.
280 ff., 325 × 250 mm.
B.N., Mss., Lat.10233 (ff.44v-45).

Médecin de l'empereur Julien, qui le chargea de récapituler la science antique, Oribase (v. 325-403) est assez justement classé comme le dernier médecin de l'Antiquité. Sa *Collection médicale* (dont nous conservons seulement 25 livres sur 70) nous a transmis de précieux morceaux, judicieusement choisis, d'œuvres maintenant perdues pour la plupart. Sa *Synopsis* en résume le contenu, en 9 livres, à l'usage de son fils Eusthate, qui étudiait alors la médecine ; tandis que ses *Euporistes*, en 4 livres, présentaient à son ami Eunape les médicaments faciles à se procurer, avec des indications élémentaires.

Ces deux derniers ouvrages nous sont conservés par deux versions latines, l'une qui les distingue, l'autre qui intègre les *Euporistes* à la *Synopse*. Diverses particularités donnent à penser que la première (conservée par le manuscrit 424 de Laon) est italienne et la seconde espagnole.

Le présent manuscrit est le plus ancien des trois exemplaires que possède à elle seule notre Bibliothèque Nationale, et ses particularités en font un monument exceptionnel de l'histoire de la médecine.

Il est lui-même originaire d'Espagne, où il fut écrit en belle onciale vers la fin du VII[e] siècle. C'est en Espagne également qu'y furent ajoutés plusieurs petits traités médicaux en semi-onciale et qu'il reçut, sans doute avant la fin du VIII[e] siècle, une foule de manchettes marginales, quelques notes plus développées et une importante addition en très petite écriture minuscule wisigothique, parmi lesquelles on peut distinguer une quinzaine de très courtes notes en arabe qui sont indubitablement de la même plume. Au début du XI[e] siècle, on ne sait par quelle voie, il était arrivé dans la bibliothèque du Chapitre cathédral de Chartres, où il reçut un assez grand nombre de notes fulbertiennes et où il resta ensuite jusqu'à ce que, en 1793, Dom Poirier l'y prélève, ainsi que plusieurs autres, pour la Bibliothèque Nationale ; ce qui lui permit d'échapper au désastreux incendie de juin 1944.

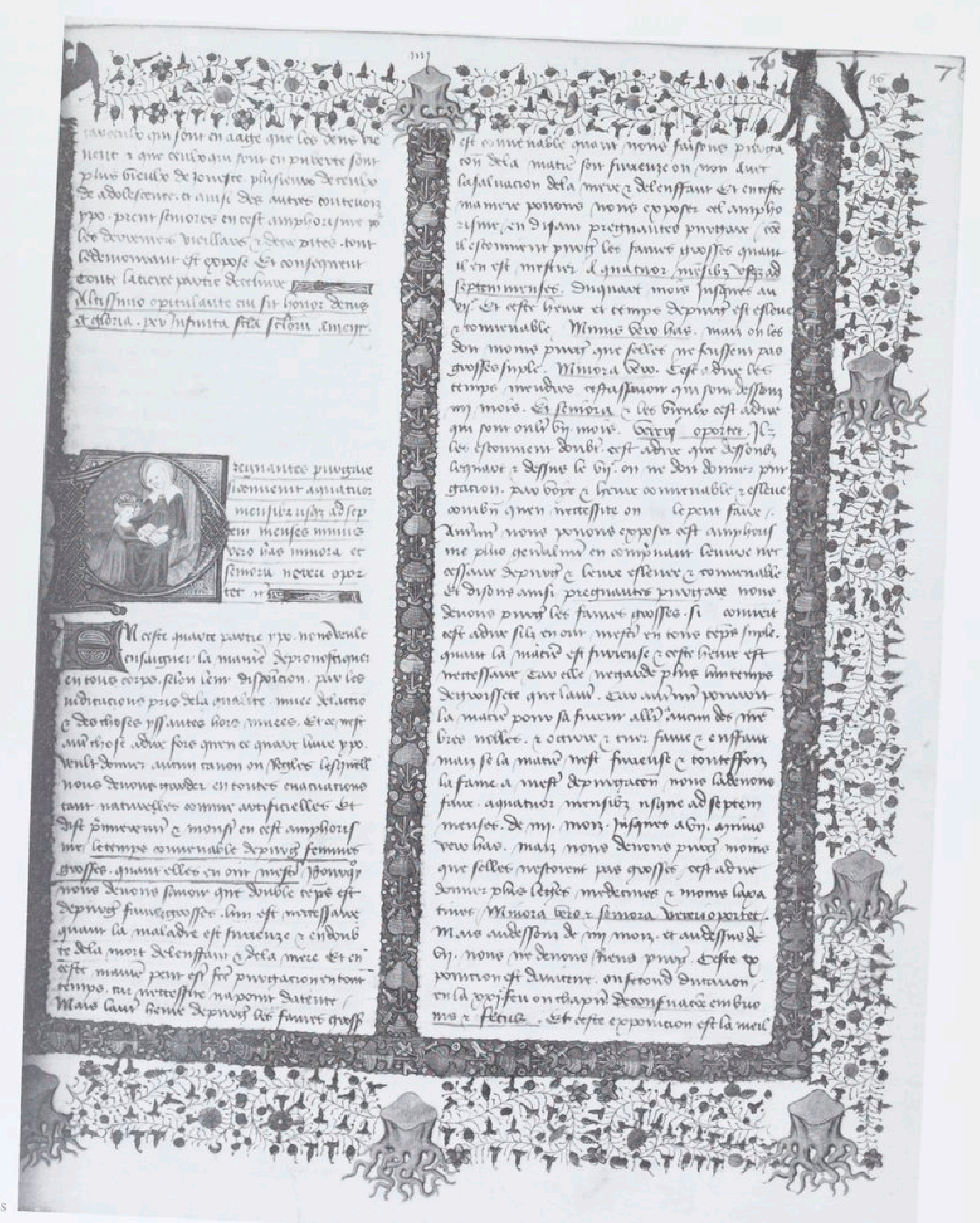
Vers le haut du f.44v, on peut distinguer une courte note arabe, et vers le milieu du f.45 un *Nota* fulbertien. Le caractère microscopique des notes arabes et wisigothiques ne permettait pas de les reproduire utilement ici.

8
Oribase, Alexandre de Tralles, Dioscoride

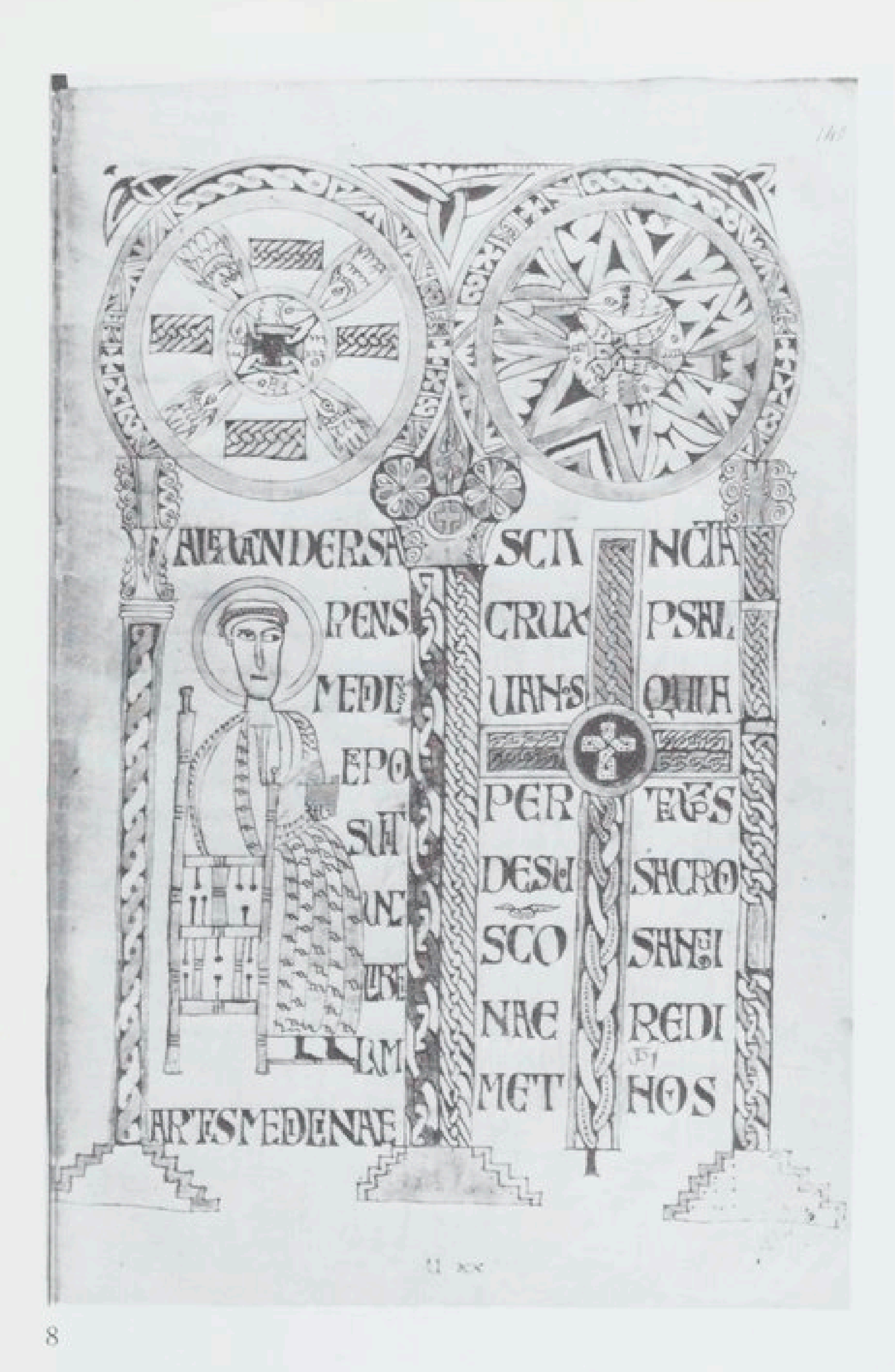
France, fin VIII[e] ou début IX[e] siècle.
321 ff., 390 × 270 mm.
B.N., Mss., Lat.9332 (f.140).

On a déjà présenté Oribase (N° 7) ; on présentera ultérieurement Dioscoride (N° 55).

Entre Aétios d'Amida et Paul d'Egine, Alexandre de Tralles est contemporain de Justinien et de la basilique Sainte-Sophie. Sa *Practica* est à bon droit considérée comme l'un des grands ouvrages de la science médicale byzantine et fut traduite en latin presque aussi anciennement que les ouvrages d'Oribase ou de Dioscoride.



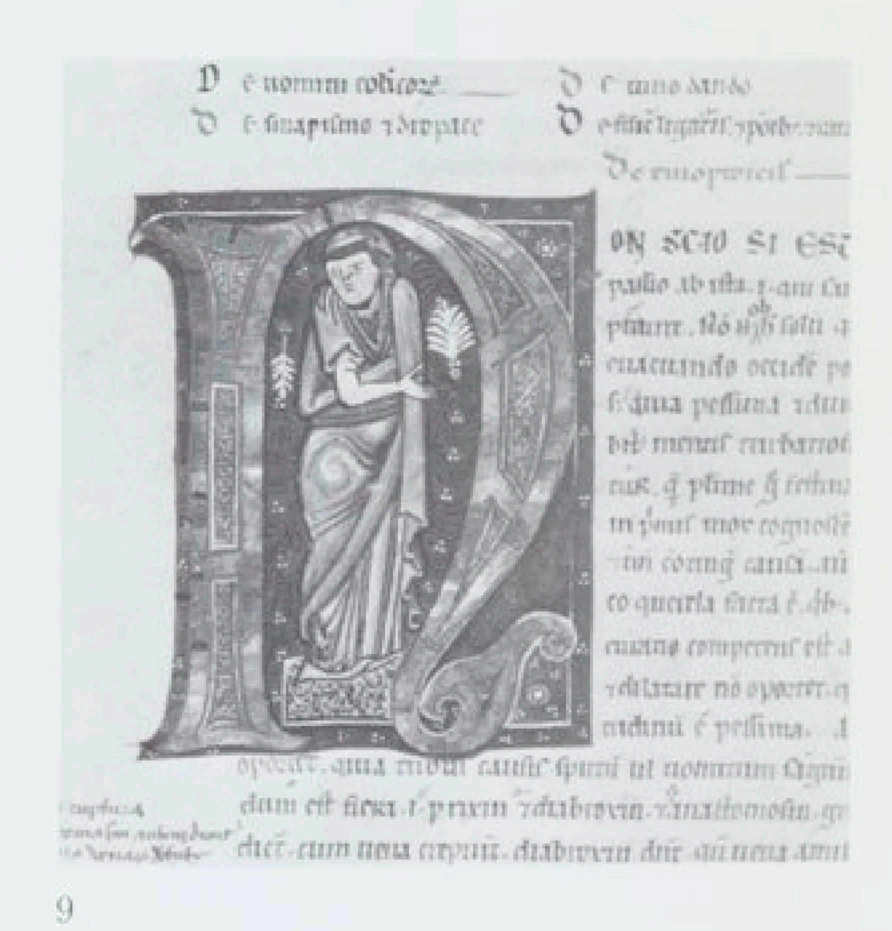
6 bis



8

importants ouvrages médicaux, copiés simultanément mais séparément, qui constituent l'ensemble de ce que l'on possédait alors chez nous de la médecine grecque et byzantine, hors Hippocrate et Galien.

Dans ce qu'il en subsiste, la décoration ne présente aucun intérêt médical. Sauf les tableaux de pronostiques et les herbiers, du reste, nos manuscrits médicaux carolingiens ne présentent que très exceptionnellement une illustration technique. Des trois pages de titres, seule nous est restée celle d'Alexandre, présentant sous un portique à deux arcades l'auteur avec son « livret d'art médical » et une invocation à la croix salvatrice du Christ. Quant aux lettres initiales, très nombreuses et variées, elles se composent essentiellement d'entrelacs, de poissons et d'oiseaux dont ce gros volume renferme un vaste répertoire.



9

Avant de venir à la Bibliothèque Nationale, avec une dizaine d'autres, en 1793, par les soins de Dom Poirier, cette importante collection carolingienne appartenait au Chapitre cathédral de Chartres, au moins depuis le début du XI[e] siècle, comme l'attestent quelques notes marginales fulbertiennes. Il ne serait pas même impossible qu'il soit tout simplement originaire de Chartres ; mais rien ne permet de l'affirmer. L'écriture et la décoration, de plusieurs mains homogènes, évoquent plutôt un important scriptorium du centre ou du nord de la France, mais également en relations avec l'Espagne, assez probablement celui de Fleury (Saint-Benoit-sur-Loire), vers la fin du VIII[e] siècle ou dans la première décennie du IX[e].

Depuis la seconde moitié du IX[e] siècle, apparemment, cet énorme volume réunit en une seule collection les trois

9
Alexandre de Tralles, *Practica*

Italie centrale, milieu XII[e] siècle.
114 ff., 280 × 190 mm.
B.N., Mss., Lat.6882 (f.74v).

Comparativement à d'autres ouvrages médicaux similaires, la *Practica* d'Alexandre a connu un assez notable succès. Wickersheimer en avait relevé quatre exemplaires du « haut Moyen Age » dans les bibliothèques publiques de France. Notre Bibliothèque Nationale en possède encore deux autres du XII[e] siècle, qu'il a négligés, les manuscrits Lat.6881 et 6882.

Ce dernier présente un état exceptionnel du texte, dont il répartit la matière en douze livres, comme l'original grec, tandis que les autres témoins latins la regroupent en trois livres. Malgré d'assez nombreuses variantes, il ne s'agit pas de deux traductions, comme pour l'œuvre d'Oribase, mais seulement de deux états, deux présentations de la même traduction. Assez curieusement, le plus récent exemplaire présente l'état primitif, qui avait survécu en Italie, son pays d'origine; tandis que l'état modifié se répand en France dès la fin du VIIIe siècle, au moins.

Comme l'attestent ses notes marginales, cet exemplaire italien était arrivé lui-même en France dès le XIIIe siècle, en Normandie ou dans la région de Chartres. Avant de parvenir à la Bibliothèque du Roi, il appartint d'ailleurs à un évêque de Chartres, Philippe Hurault de Chiverny.

Comme il est habituel à cette époque, la décoration est uniquement constituée par les initiales des divers livres, dont une seule est historiée : une malade qui présente son bras dénudé.

10
Constantin l'Africain, *Liber Pantegni*

Italie, première moitié du XIIIe siècle.
225 ff., 370 × 240 mm.
B.N., Mss., Lat.6886 (f.175).

Dès le Xe siècle, on aperçoit des relations scientifiques entre le monde arabe et le monde latin, notamment en Espagne. Mais l'introducteur de la science médicale arabe dans la science latine, c'est Constantin l'Africain. Né à Carthage vers 1015, il s'instruit d'abord en voyageant, comme beaucoup de ses contemporains; notamment à « Babylone » (Bagdad ou Le Caire). Accueilli en Italie par Robert Guiscard, il vient à Salerne, puis se retire finalement au Mont-Cassin, où il meurt en 1087.

Qualifié par ses admirateurs de « nouvel Hippocrate, maître de l'Orient et de l'Occident », il retraduit les *Aphorismes*, sur l'arabe (la traduction *« Ars longa »*, qui supplantera bientôt la vieille traduction *« Ars prolixa »*), traduit les commentaires de Galien sur les *Aphorismes* et les *Pronostiques*. Il peut avoir aussi traduit l'*Introduction* de Johannicius, dont les deux plus anciens exemplaires sont d'origine cassinienne. Il compose enfin plusieurs ouvrages, notamment le *Viatique* et le *Liber Pantegni*, qui auront une rapide et large diffusion.

Ce dernier ouvrage est divisé en deux parties, théorique et pratique, l'une et l'autre subdivisées en dix livres. On voit ici la fin du Livre VII (maux de la digestion et de l'évacuation) puis le début du Livre VIII (maladies des organes génitaux, musculins et féminins) de la seconde partie ; avec d'assez nombreuses notes et additions marginales. Hors quelques exceptions, la décoration se réduit à des initiales filigranées, assez chatoyantes.

11
Ecole de Salerne, *Regimen sanitatis* ou *Flores medicinae*

Paris, vers 1486.
137 ff., 290 × 210 mm.
B.N., Mss., Lat.6931 (f.113).

On ignore les origines de l'Ecole de Salerne. On ne saurait guère accepter l'hypothèse qui veut la rattacher au Mont-Cassin, distant de 150 kilomètres. On constate seulement sa notoriété, bien établie dès le début du

11

x[e] siècle, au moins, et son exceptionnel rayonnement jusqu'à la fin du XIII[e] siècle au moins.

Parmi ses productions, le *Regimen sanitatis*, en vers hexamètres, a connu un très vif succès. Au milieu du siècle dernier, Salvatore de Renzi en a publié quelque 3 500 vers ; mais beaucoup sont des variantes ou des doublets, d'autres sont des imitations ou des interpolations. Généralement, les manuscrits, comme celui-ci, ne présentent qu'un gros millier de vers, dans un ordre par ailleurs fort mouvant. Les plus nombreux commencent par une adresse au Roi d'Angleterre *(«Anglorum regi»)*, quelques-uns par une adresse au Roi de France *(«Francorum regi»)* ; mais rien ne permet d'identifier plus précisément le destinataire. Quant à la variante *«Roberto regi»*, ce pourrait être un remaniement tardif, destiné à Robert d'Anjou, roi de Naples (1309-1343).

Cet exemplaire fut écrit pour Jean Budé, secrétaire du Roi en 1471, garde des archives et 1474, mort le 29 février 1501, le père du célèbre helléniste Guillaume Budé. Il est orné de ses armes et se termine par une mention de propriété datée du 19 décembre 1486 (f.136v).

Avant le *Regimen sanitatis*, Jean Budé avait fait transcrire les *Cantiques* d'Avicenne avec le commentaire d'Averroès, traduits par Maître Armengaud Blaise de Montpellier, en 1284.

12
Arnaud de Villeneuve, *Regimen sanitatis* en français

France, fin XV[e] ou début XVI[e] siècle.
160 ff., 280 × 175 mm.
B.N., Mss., Fr.1320 (ff.48v-49).

Le *Regimen sanitatis* de Salerne connut une fortune extraordinaire, avec l'imprimerie, dans un abrégé de quelque 360 vers, commentés par le célèbre Arnaud de Villeneuve. En latin, on en a recensé 23 éditions incunables, et on continue de l'imprimer fréquemment jusqu'à la fin du XVII[e] siècle. En français, la Bibliothèque Nationale en conserve un incunable non daté, probablement lyonnais, et une édition lyonnaise datée du 9 juin 1501. Il faut y ajouter une édition parisienne, datée du 6 novembre 1501, récemment découverte à la Bibliothèque municipale de Laon.

Notre manuscrit est un exemplaire de luxe, non illustré (il pouvait avoir un frontispice, qui aura disparu avec les deux premiers cahiers), mais parfaitement calligraphié. Sur la page de garde finale, on y voit notamment la signature de *«J. Moneste, médecin premier du Roy Françoys»*.

Par la disposition du texte, il se distingue des trois imprimés. Alors que ceux-ci annoncent les vers salernitains par *Textus* et le commentaire en prose par *Exposition*, le manuscrit annonce les vers par *L'acteur* (l'auteur), ajoute une traduction paraphrasée annoncée par *Exposition* et donne au commentaire le titre médiéval de *Glose*.

Dans ces deux pages, il est question de la viande de porc, des tripes de porc et du vin doux.

13
Mauro di Salerno, *Glosule sex*

Italie du Nord, milieu XIII[e] siècle.
209 ff., 225 × 140 mm.
B.N., Mss., Lat.18499 (ff.122v-123).

Il n'est pas possible de présenter ici tous les maîtres salernitains, dont la Bibliothèque Nationale possède quelques exemplaires importants et méconnus. Celui-ci se recommande à la fois par son contenu et par sa décoration fort amusante, apparemment due à la fantaisie du scribe lui-même.

C'est un recueil de Mauro di Salerno, présentant six commentaires ou *«glosule»*, dont trois ont échappé à S. de Renzi puis à Thorndyke et Kibre.

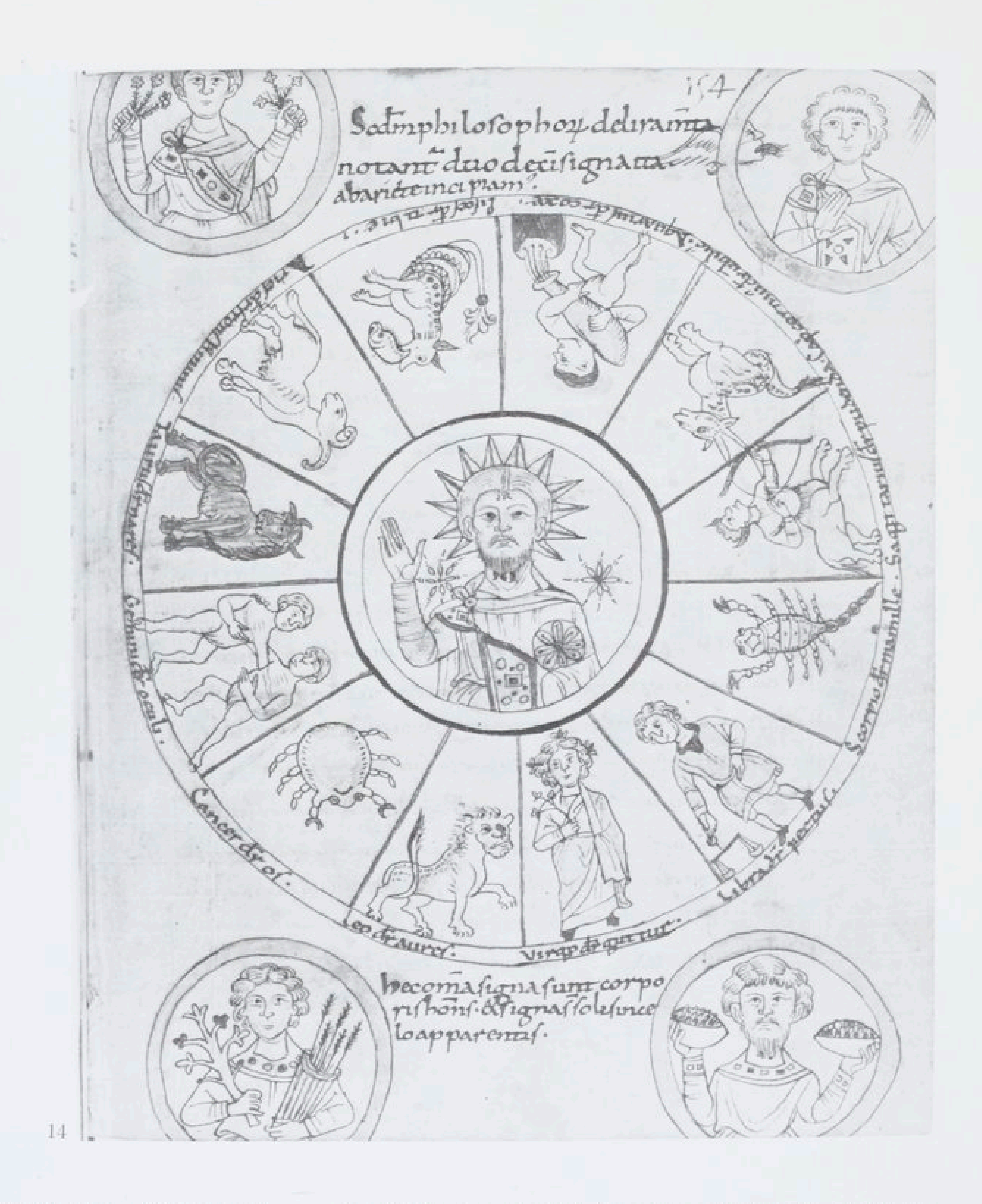
Le f.123 commence le commentaire sur les *Pronostiques* d'Hippocrate ; mais, s'il n'était expressément nommé *(ypocras)*, on ne reconnaîtrait sans doute pas le maître de Cos dans le grotesque personnage du f.122v !

Ce remarquable recueil appartenait au moins depuis la fin du XV[e] siècle à Saint-Martin de Tournai, dont il conserve la cote, une charte originale du 19 juin 1479 (utilisée comme feuillet de garde) et une jolie reliure à petits fers.

14
Cornelius Celsus, Galenus, etc. ; zodiaque

Italie centrale, début XI[e] siècle.
191 ff., 195 × 150 mm.
B.N., Mss., Lat.7028 (f.154).

Très tôt, les hommes ont reconnu l'existence d'influences cosmiques sur la santé : les saisons, les heures, les éléments. Très tôt également, ils ont tendu à faire de la physique un savoir global ; et, sous d'autres formes, avec des moyens d'investigation beaucoup plus étendus, nous trouvons le même effort chez les savants modernes, fécond



14

quand il suscite le progrès de la recherche, stérile quand il prétend plier les faits à la théorie préconçue.

Ainsi, récapitulant tout ce qui lui restait accessible du savoir antique, Isidore de Séville, dans les « roues » de son *Traité de la nature*, synthétise les correspondances entre les 4 qualités (chaud et froid, sec et humide, combinés deux par deux), les 4 éléments, les 4 climats, les 4 saisons, les 4 humeurs et les 4 tempéraments, les 4 âges de la vie. Ce sont les « figures médico-astrologiques » dont Wickersheimer a su recueillir quelques exemplaires épars, mais dont il n'a pas discerné la source, négligeant de retenir comme médicaux les manuscrits de l'œuvre complète, qui comportent parfois de très précieuses notes marginales !

On a voulu aussi établir des correspondances ou discerner des influences entre les signes du zodiaque et les organes du corps humain. A vrai dire, on s'est contenté de suivre l'ordre des signes, du Bélier aux Poissons, et de les appliquer successivement aux diverses parties du corps, de la tête aux pieds ; le résultat étant présenté par deux types de figures, circulaires ou linéaires.

Le premier type est représenté ici, dans une figure directement dérivée d'un modèle antique. Au centre, comme l'indique la légende, non pas le Christ mais le Soleil, auréolé de douze rayons. Autour, les signes, dont une brève légende indique les correspondances physiologiques. Aux angles, dans des médaillons malheureusement rognés à la reliure, les quatre saisons.

D'origine italienne, le manuscrit appartenait au XV[e] siècle à Saint-Hilaire de Poitiers. Il pourrait lui avoir été procuré par Fulbert de Chartres, qui en était trésorier et y avait délégué son disciple préféré, le chanoine médecin Hildegaire.

15
Collection de traités astrologiques

Constantinople, XV[e] siècle.
312 ff., 385 × 285 mm.
B.N., Mss., Gr.2419 (f.1).

Au premier abord, le zodiaque de ce manuscrit tardif paraît aberrant, car l'ordre des signes n'y est pas celui du calendrier. En fait, ils ne sont pas disposés en un cercle continu, mais en deux demi-cercles descendants, de part et d'autre de l'homme qui occupe le centre de la figure, des traits soulignant les correspondances entre les signes et les parties du corps. La légende circulaire indique notamment la concordance chronologique, bien connue, des divers signes.

On trouverait encore de beaux zodiaques dans deux autres manuscrits grecs, présentement exposés pour d'autres illustrations plus intéressantes à d'autres titres : Gr.36 (N° 21) et Gr.2243 (N° 74).

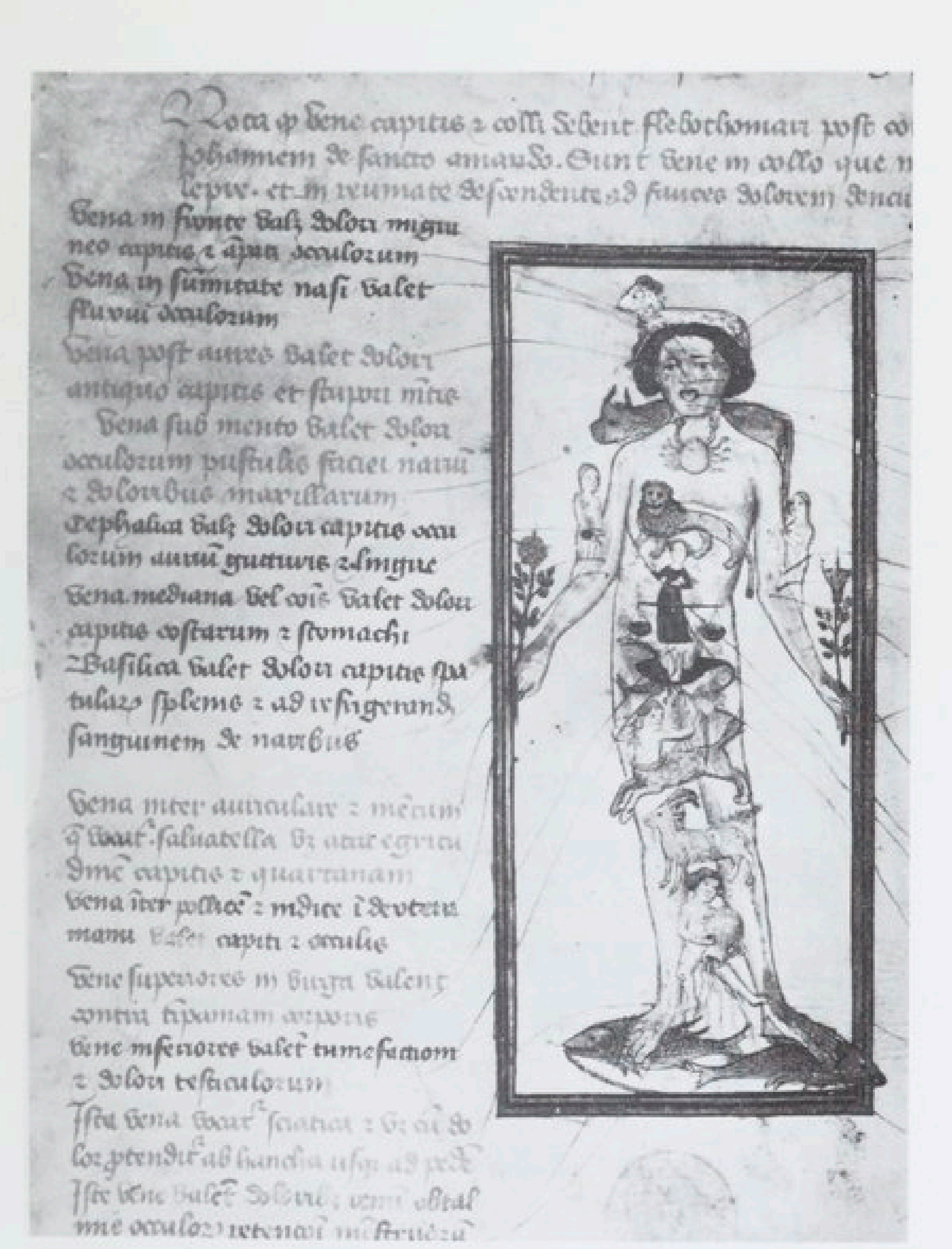
15

16
Recueil de textes médicaux

III – 269 – III f., 360 × 240 mm.
B.N., Mss. Or., Hébreu 1181 (f.265).
Planche 2.

Ce manuscrit du sud de la France contient, écrit par la même main, divers textes médicaux dont la plupart sont des traductions fragmentaires du traité de médecine de Jean de Damas. Les deux miniatures des folios 264v et 265 sont des additions quasiment contemporaines de la copie dues à un artiste italien, comme le montrent le style, l'écriture et certains termes en langue italienne transcrite en caractères hébraïques.

On voit, à droite, le corps d'un homme circoncis – le peintre était donc probablement juif – avec mention des artères et des veines ainsi que les représentations des signes du zodiaque sous l'influence desquels celles-ci et les différentes parties du corps sont placées. Si les peintures de l'homme zodiacal sont assez courantes dans l'art et la médecine du Moyen Age, il s'agit ici de l'unique exemple connu d'origine hébraïque. A gauche, le buste d'un homme avec une coupe de l'œil.



17

17

Recueil médical et chirurgical ; homme-zodiaque

Paris, début XVe siècle.
197 ff., 335 × 260 mm.
B.N., Mss., Lat.6910 A (f.Bv).

Dans ce très beau manuscrit parisien, dont les riches bordures fleurdelysées attestent l'origine, on trouve la même figure verticale que dans le manuscrit hébreu précédent. Les signes zodiacaux sont posés sur la région du corps ou l'organe qu'ils influencent, en un seul exemplaire (à la différence de la figure hébraïque), sauf pour les Gémeaux, répartis entre les deux bras.

On remarque en outre les points de saignées, explicités par le texte qui environne la figure. A ce titre, cette image n'est nullement déplacée dans un recueil qui, après un commentaire du 9e livre d'Almanzor, l'*Aureola* d'Arnaud de Villeneuve et le *Traité des poisons* du padouan Pierre d'Ebano, contient principalement la *Chirurgie* d'Henri de Mondeville (avec le titre final d'*Anatomie*) et la *Collection chirurgicale* de Guy de Chauliac.

Comme beaucoup d'autres, ce manuscrit a voyagé. L'ex-libris du haut de la page nous atteste son séjour à Pavie. Sa reliure montre qu'il appartint à l'érudit provençal Peiresc. Il revint enfin à la Bibliothèque du Roi par celle de Mazarin.

18

Recueil de prières et figures astrologiques

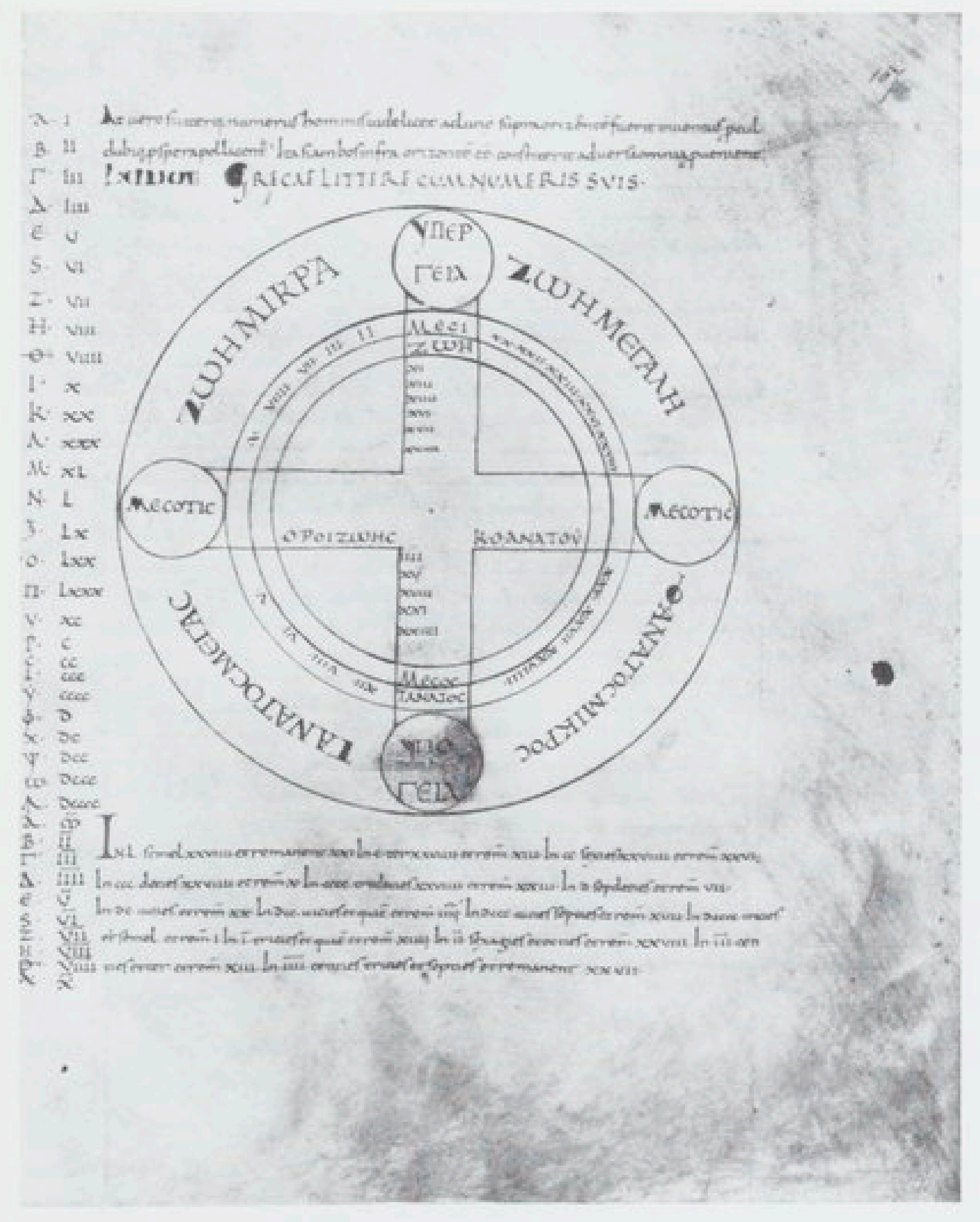
XVe siècle.
23 ff., 335 × 850 mm.
B.N., Mss., Allemand 124 (f.146v).

Ce volume n'est pas à proprement parler un traité médical. A des formules précises se mêlent des figures astrologiques diverses. Le manuscrit est de facture peu soignée ; cependant les petites peintures sont vivantes et d'un style assez original.

Ici un homme zodiaque où, comme d'habitude, sont indiquées les parties du corps correspondant aux signes. Ce sujet assez courant présente cependant une particularité curieuse : les noms zodiacaux sont, à droite du personnage en latin et à gauche en allemand.

18





19

19
Recueil d'astronomie et de comput ; Petosiris, *de sphera*

Saint-Martial de Limoges, milieu Xᵉ siècle.
239 ff., 330 × 260 mm.
B.N., Mss., Lat.5239 (f.167).

Au moins depuis Pythagore, philosophes et savants ont été fascinés par les nombres, au point d'imaginer que savoir l'équation de l'univers en donnerait finalement la maîtrise. Dans l'Antiquité, d'autre part, on pensait que le nom touchait à l'intime de la personne, lui conférant son identité ou son statut ; d'où l'importance des changements de nom marquant les changements de situation.

Se combinant à la croyance aux influences astrales, tout cela explique la vogue de ces tableaux de pronostics, dont on trouve de nombreux exemplaires dans nos manuscrits grecs et latins, du IXᵉ au XVᵉ siècle.

Le principe est d'ajouter le jour du mois lunaire du début de la maladie à la somme des lettres du nom du malade, puis de diviser par 30. Après quoi, il suffit de chercher dans le tableau si le *reste* indique vie ou mort, à bref, moyen ou long délai.

La présente figure est la plus proche des modèles grecs. Plus ou moins correctement transcrits, tous les mots de la sphère sont du reste grecs. Par contre, le tableau des équivalences numériques s'étant vraisemblablement égaré, on leur a substitué les valeurs numériques des lettres de l'alphabet grec ; ce qui donne un résultat tout différent !

Il faut ajouter que, pour les croyants, miracle ou châtiment divin peuvent modifier l'issue prévisible de la maladie ; à leurs yeux, par conséquent, ces indications astrales ne revêtent jamais un caractère fatal.

20
Recueil d'astronomie, d'arithmétique et de musique ; Apuleius, *de sphera*

Saint-Benoît-sur-Loire, début Xᵉ siècle.
58 ff., 275 × 180 mm.
B.N., Mss., Lat.8663 (f.57v).

On ne jugera pas le contenu de ce manuscrit aussi disparate qu'il peut apparaître à première vue, si l'on se rappelle que, selon Martianus Capella, si commenté dans les écoles carolingiennes, le modèle de toute harmonie est la « musique des sphères » célestes.

Ici, les lettres ont leur valeur numérique particulière, fixée arbitrairement (A = 3, B = 3, C = 26, etc.). Le plus souvent, elles sont disposées en colonne dans la marge (comme on le voit, mais avec d'autres valeurs, dans le manuscrit de Limoges). Dans le présent exemplaire, elles sont disposées en cercle, autour de la « sphère ».

Cette fois, le texte de présentation est mis sous le nom d'Apulée. Dans d'autres exemplaires, on trouve le titre : *« Sphère de Pythagore, décrite par Apulée »*. Mais le plus souvent, comme dans le manuscrit de Limoges, la sphère est accompagnée d'une lettre de l'égyptien Pétosiris au roi Néchepso, parfois qualifié « roi de Babylone », ce qui signifie alors Le Caire.

Le présent manuscrit ne vient pas de Bourgogne, comme a supposé Wickersheimer, mais de Saint-Benoît-sur-Loire, comme l'atteste le distique *« Florida Floriacus »* en essai de plume à la dernière page (f.58v). Ce tableau eut d'ailleurs le plus vif succès à Fleury, qui nous en a laissé au moins trois autres exemplaires des IXᵉ et XIᵉ siècles.

Quant à la page voisine (f.58), on y a transcrit vers l'an mil un répons de l'office monastique des défunts, avec notation neumatique.



20

21
Recueil de textes scientifiques ; scène de consultation

Calabre, fin XIVᵉ siècle.
229 ff., 210 × 145 mm.
B.N., Mss., Gr.36 (f.187v).

Outre les livres sapientiaux de la Bible (ce qui explique son classement dans la première section des manuscrits théologiques), ce recueil rassemble divers traités d'Hippocrate, un traité de Paul d'Egine sur la saignée, de la diététique, de l'anatomie, de l'astronomie, de la botanique : apparemment un recueil constitué par quelque médecin pour son usage personnel.

La décoration comporte un portrait de saint Pantéleimon, Hippocrate mirant de l'urine, des compositions allégoriques. Parmi ces dernières, une sphère céleste, avec les sept planètes, les vents et les signes du zodiaque (f.218).

Le f.187v, retenu et reproduit, évoque une consultation médicale en plein air ; devant le médecin qui rédige une ordonnance, le malade *(« asténès »)*, appuyé sur une canne ; derrière, un arbre ; au-dessous (et en avant), la maison avec sa cour ; au-dessus (et en arrière, très loin, voire sans nul rapport avec la scène principale), un cerf saisi par un lion.

Le f.188 est le début d'un florilège médical anonyme.

21





22

22
Alexandre de Tralles, ***Practica,*** **Razès,** ***de peste***

XVᵉ siècle.
159 ff., 295 × 205 mm.
B.N., Mss., Gr.2200 (f.159).

Après neuf siècles, on transcrivait encore la *Pratique* d'Alexandre. Quant à l'ouvrage de Razès, il avait été traduit par Jean Actuarios, le condisciple et ami d'Alexis Apocaucos (cf. Nº 1).

A la fin du manuscrit, ce dessin assez malhabile montre, sur deux registres, le Christ bénissant, source de toute santé corporelle autant que spirituelle, à une sorte de balcon fleuri, et le médecin prenant le pouls d'un malade, sur un lit paré d'une riche couverture ; derrière le malade, une servante avec un éventail ; derrière le médecin enturbanné, son serviteur ; à leurs pieds, un chien.

23
Galien. ***De Compositione medicamentorum per genera,*** **Joanne Guinterio, Andernaco, interprete**

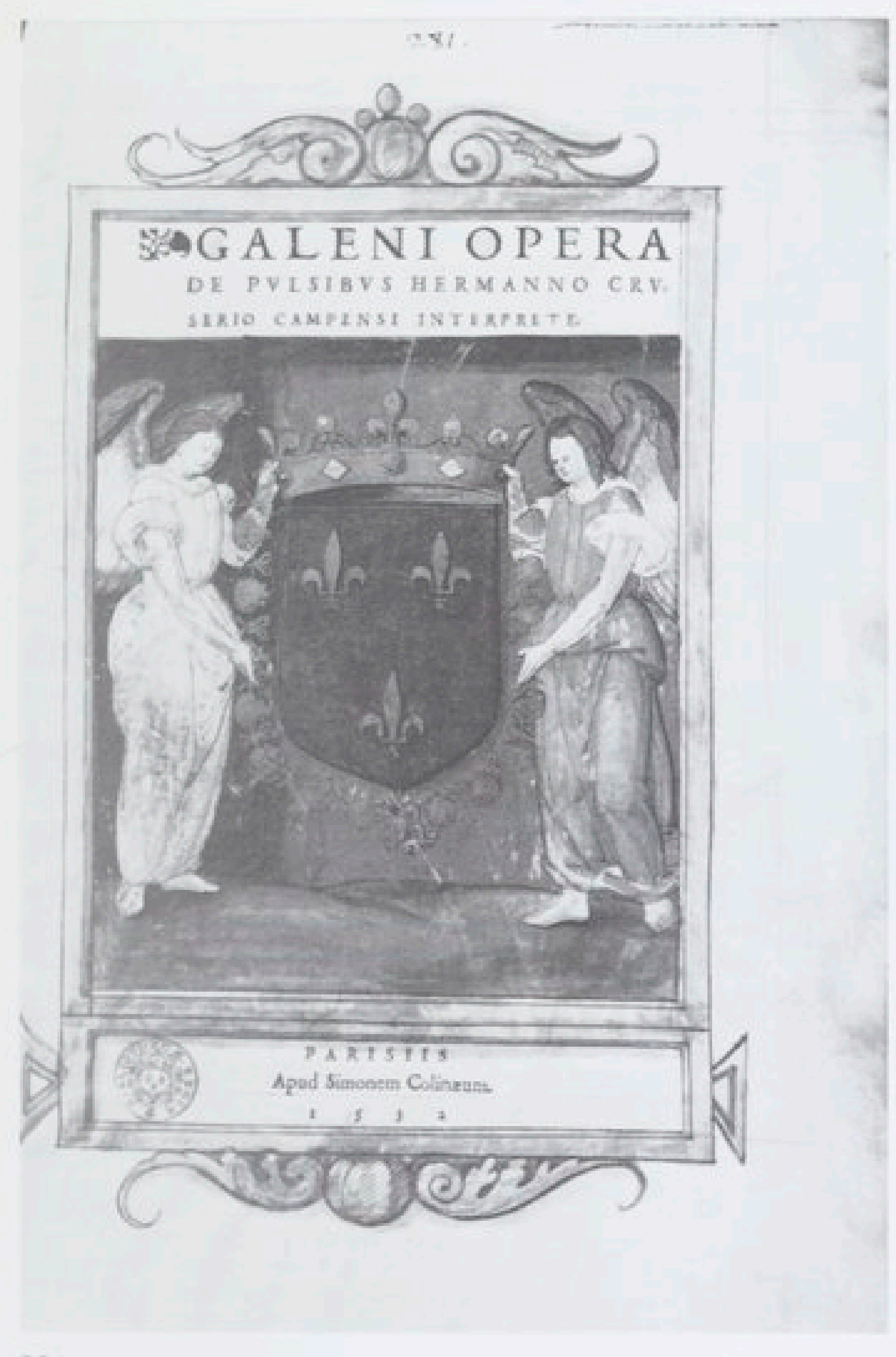
Paris, Simon de Colines, 1530.
In-fol. 124 ff. B.N., Impr., Rés. Vélins 510 (f.1v).

Galien. ***Opera de pulsibus,*** **Hermanno Cruserio, interprete**

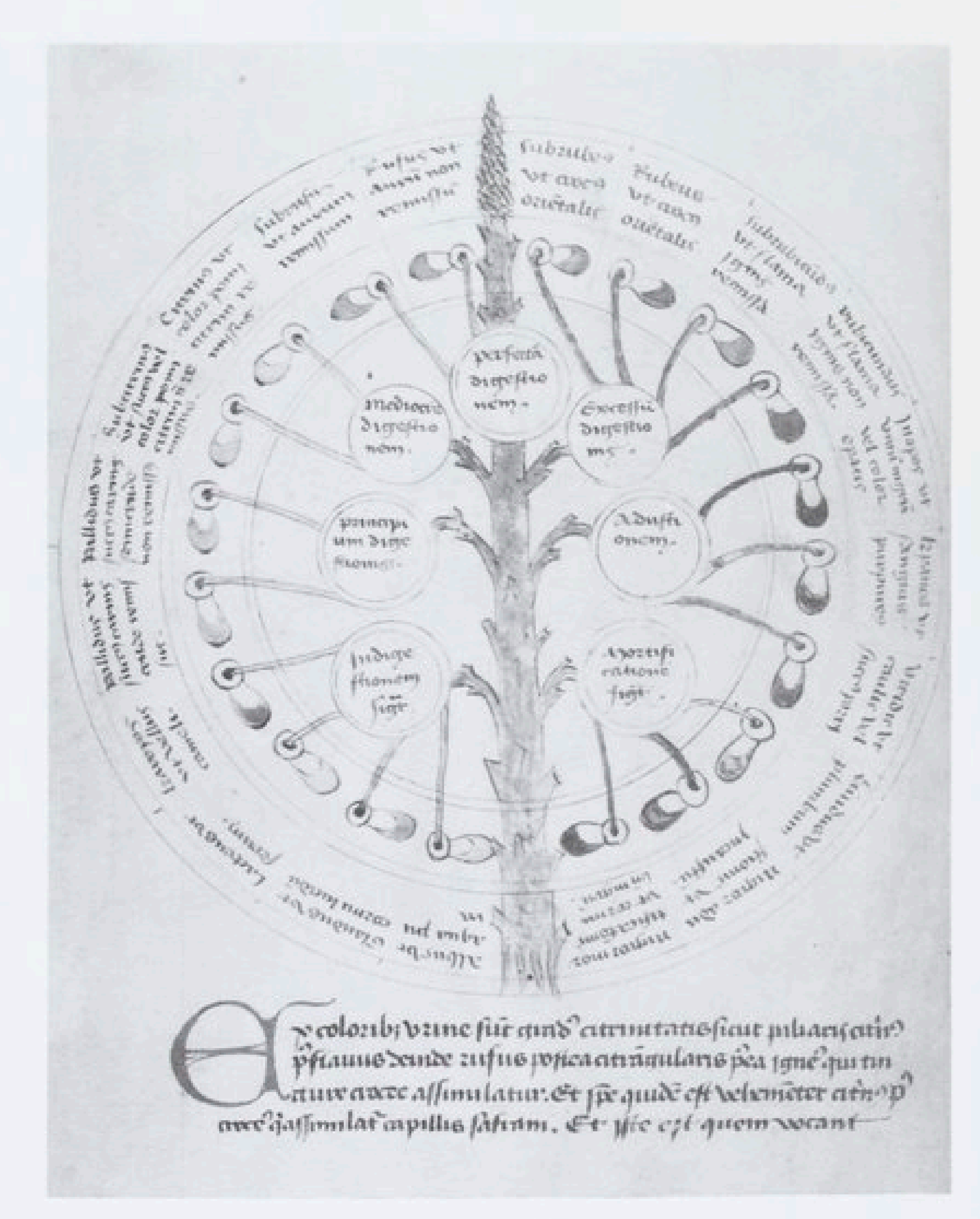
Paris, Simon de Colines, 1532.
In-fol., 150 ff.
B.N., Impr., Rés. Vélins 511 (f.1).

La médecine n'échappe naturellement pas à la mission que se sont donnée les humanistes de la Renaissance de renouveler le stock des textes antiques à la disposition du monde savant dans tous les domaines, religieux, philosophique, philologique et scientifique, en donnant en particulier de nouvelles éditions des traités de base débarrassés des interpolations, gloses et interprétations diverses introduites au cours des siècles précédents. Les œuvres complètes d'Hippocrate, de Galien sont ainsi éditées dans leur langue originale en Italie avant d'être traduites du grec en latin dans les années 1520-1530 à la Cour de François Iᵉʳ par une pléiade d'érudits français et étrangers aussi bons hellénistes que savants médecins.

Sont présentés ici deux exemples typiques de l'édition humaniste parisienne sortis des presses de Simon de Colines. Ces traités galéniques ont été traduits par deux allemands d'origine fort différente mais communiant dans le même amour des sciences et de la langue grecque : l'un, Jean Günther, d'Andernach (1487-1574), l'un des plus prolifiques traducteurs du XVIᵉ siècle, a enseigné le grec à Louvain (où il a eu Vésale pour élève) avant de faire ses études de médecine à Paris et devenir médecin de François Iᵉʳ ; l'autre, Hermann Crüser (1510-1575), est un diplomate envoyé à la Cour de France par le prince de Clèves et Julliers : tout en négociant des alliances et des mariages, il trouve le temps de commenter Hippocrate et traduire quelques traités de Galien, dont ces *Opera de pulsibus*.



23



24

Il faut remarquer que ces deux ouvrages, imprimés sur vélin, sont des exemplaires de présentation particulièrement soignée, spécialement le vélin 510 qui a été dédié par le traducteur à François Ier : la page de titre a été remplacée par un feuillet manuscrit comportant la dédicace au recto et de splendides armoiries royales peintes au verso.

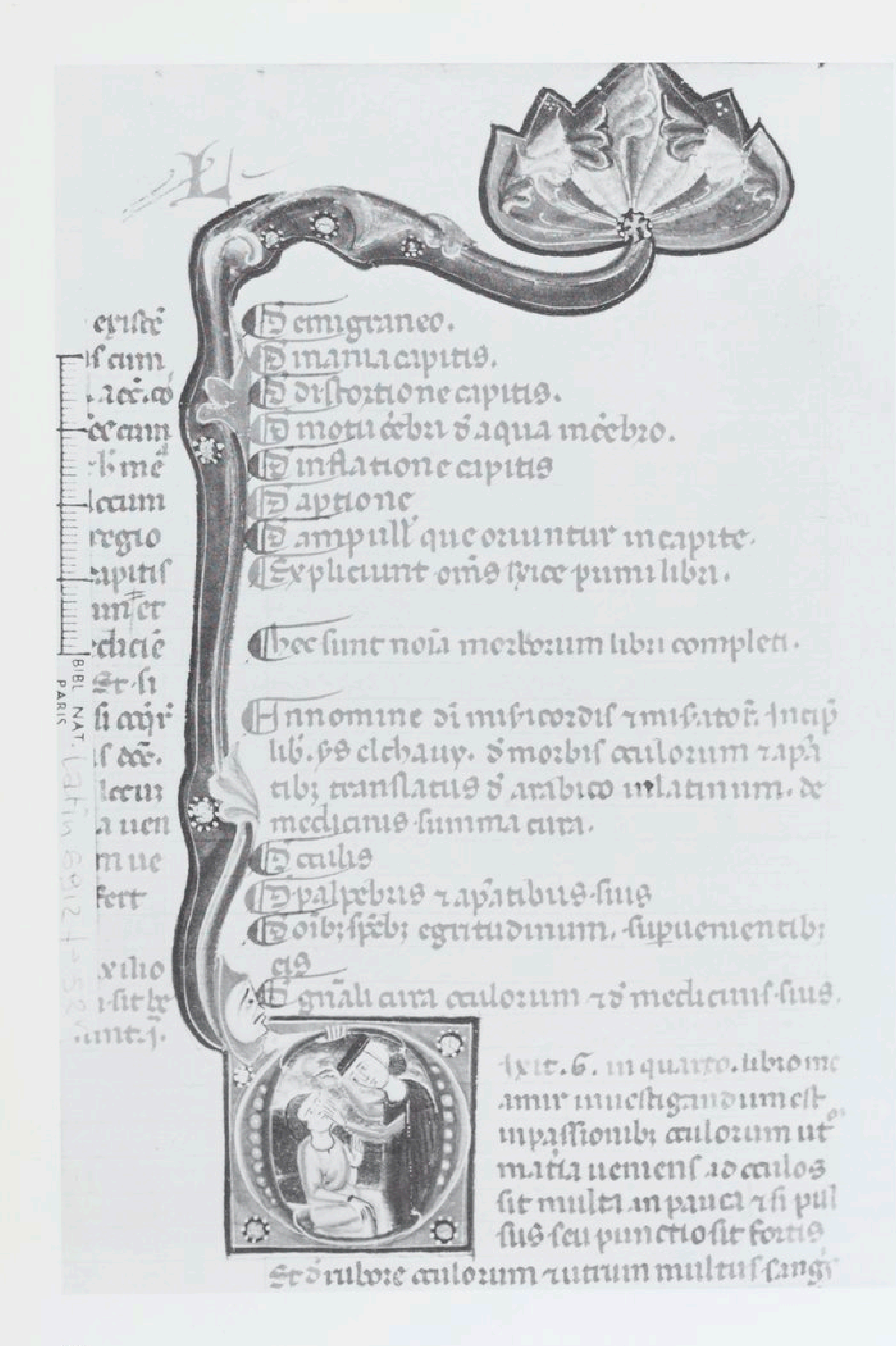
24
Petits traités d'hygiène et de médecine, en français et latin

France, milieu ou fin XVe siècle.
55 ff., 200 × 135 mm.
B.N., Mss., Lat.11229 (f.19v).

Après un *«Régime ordonné pour la santé du corps de créature humaine»*, en français, ce petit volume très soigné comporte une dizaine de brefs traités en latin, notamment sur les urines, le régime des femmes qui désirent concevoir, les blessures de la tête, la saignée, le zodiaque et la santé ; le tout illustré de sept figures également soignées.

Avec la prise de pouls, l'examen des urines était le principal moyen de diagnostic des praticiens médiévaux. Depuis Hippocrate et Galien, les urines ont fait l'objet d'une littérature abondante et reproduite à de très nombreux exemplaires. Ainsi, Maur de Salerne a-t-il commenté successivement le traité des urines de Théophile puis le livre des pouls de Philarète (cf. N° 13).

Pour cet examen des urines, on en scrutait la couleur (pour laquelle un tableau comme celui-ci pouvait constituer une utile référence), la limpidité (en la mirant dans la *matula* : cf. *Planche 3*, du manuscrit Fr. 9140 exposé plus loin, N° 79, pour un autre objet, et manuscrit Gr. 2243, ci-après N° 74), la saveur plus ou moins sucrée (en la goûtant, ce que l'on continuera de faire jusqu'au XIXe siècle).


De emigraneo.
De mania capitis.
De distortione capitis.
De motu cerebri et aqua in cerebro.
De inflatione capitis
De aptione
De ampullis que oriuntur in capite.
Expliciunt omnes tract[us] primi libri.

Hec sunt nomina morborum libri completi.

In nomine dei misericordis et miseratoris. Incipit liber ps elchauy de morbis oculorum et passionibus translatus de arabico in latinum a [illegible] summa cura.
De oculis
De palpebris et passionibus suis
De omnibus speciebus egritudinum supervenientibus eis
De generali cura oculorum et de medicinis suis.

Dixit G. in quarto libro me-amir investigandum est in passionibus oculorum utrum materia veniens ad oculos sit multa an pauca et si pulsus seu punctio sit fortis. Et de rubore oculorum et utrum multus sangu[is]

25

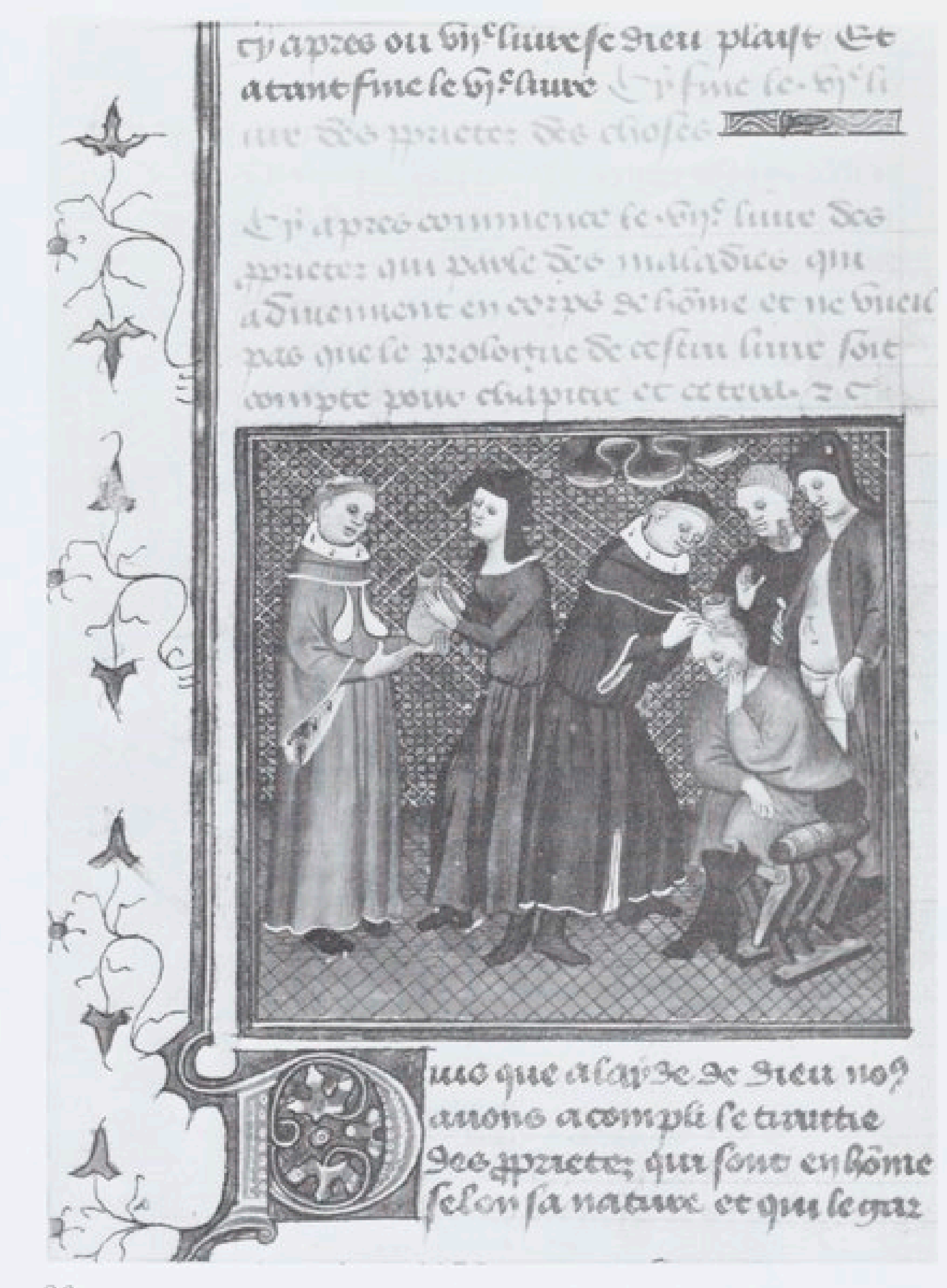
25
Razès, *Hauy seu Continens*

Naples, 1279-1282.
211 ff., 400 × 270 mm.
B.N., Mss., Lat.6912 (t.I, f.52v).

Razès compte sans nul doute parmi les plus grands cliniciens de la médecine arabe. Il contribua notamment à fonder l'hôpital de Bagdad, qu'il dirigea, vers la fin du IXe siècle. En raison même de son volume, son œuvre n'eut malheureusement qu'une assez faible diffusion.

Le présent manuscrit est lui-même un monument de l'histoire de la médecine. C'est en effet, en cinq volumes, l'exemplaire original de la traduction commandée par le « très excellent Roi Charles » (Charles Ier d'Anjou, roi de Naples) à son « dévoué interprète, le juif Maître Faraj, fils de Maître Salem d'Agrigente ». Par les comptes des trésoriers, on connaît les noms des huit scribes et des deux peintres qui le réalisèrent.

On voit ici la table finale du Livre I et le commencement du Livre II, qui porte sur les maux oculaires. Dans l'initiale, un médecin, penché vers son malade, lui ouvre la paupière inférieure pour y instiller quelques gouttes d'un collyre contenu dans une fiole.



26

26
Barthélemy l'Anglais, *Des Propriétés des choses*

traduction française, vers 1410-1415.
400 ff., 375 × 290.
B.N., Mss., Fr.22531 (f.115).

Ce n'est pas un des plus beaux ou l'un des plus soignés parmi les manuscrits de l'œuvre du moine franciscain. Les peintures ne sont pas toutes de la même main, certains chapitres n'ont pas leur illustration. Il est néanmoins intéressant pour plusieurs raisons : une partie des peintures sont attribuées à l'un des plus célèbres enlumineurs parisiens de l'époque de Charles VI, le maître de Rohan, les autres sont également l'œuvre d'un peintre presque aussi célèbre, contemporain et compatriote du premier : le maître de Bedford. Enfin le manuscrit a appartenu à la famille de Rochechouart dont il porte les armes.

En tête du livre VII une scène de soins médicaux. A gauche une femme remet au « physicien » en robe longue un bocal d'urine. A droite l'autre médecin soigne un malade assis devant lui, un autre patient le ventre dénudé attend son tour.

27
Barthélemy l'Anglais, *Des Propriétés des choses*

traduction française, XVe siècle.
342 ff., 420 × 300 mm.
B.N., Mss., Fr. 22532 (f.114v).

Cette encyclopédie est l'œuvre d'un moine franciscain qui vécut au temps du roi Louis IX. L'importance de cette œuvre est grande et peut être comparée à celle qu'écrivit un peu plus tard Vincent de Beauvais l'auteur du *Miroir historial*.

Barthélémy l'Anglais traite les sujets les plus divers, qui représentaient l'état des connaissances scientifiques de son époque. Dans les dix huit chapitres de son ouvrage il parle de la théologie, de la philosophie, de la terre, des



27

éléments, des animaux et enfin de l'homme, des maladies de ce dernier, et des façons de l'en soulager.

Au XIVe siècle, exactement en 1372 le roi Charles V chargea un moine augustin Jean Corbichon de traduire cet ouvrage en langue vulgaire.

Ce fut un succès de librairie. La Bibliothèque Nationale, à elle seule, en possède dix neuf exemplaires pour la plupart richement enluminés. Les peintures intéressant l'exposition figurent pour la plupart en tête des chapitres : V, Du corps de l'homme, VI, Des phases et fonctions de la vie, VII, Des maladies. Dans ce dernier chapitre l'auteur prône en premier lieu la conscience morale et professionnelle du « physicien ». Si les diagnostics, les soins curatifs et les remèdes ont de l'importance c'est surtout la valeur du médecin qui prime le reste à ses yeux. Ce beau volume comporte de nombreuses peintures : plus de cinq cents grandes ou petites. Certaines des grandes peintures n'ont pas été exécutées ; par contre, en tête de chaque chapitre, à l'intérieur des livres, de petites miniatures, très vivantes et expressives illustrent le sujet. Le thème maladies a été largement exploité : on y trouve l'hydropisie, la maladie mentale, les maladies de peau, les indigestions, etc. Ici un toucher rectal rappelle qu'à cette époque les hémorroïdes étaient fréquentes et qu'on cherchait le plus possible à en soulager le patient.

28
Recueil de traités de médecine

XIVe siècle.
144 ff., 290 × 195 mm.
B.N., Mss., Fr.12323 (f.83).

Ce manuscrit très soigné avec ses lettrines ornées et ses bordures fleuries fut probablement exécuté dans la première moitié du XIVe siècle. Le texte par contre est assez hétéroclite : on y trouve des recettes médicales composées par Jean de Chalons, médecin de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et Jean Picard, l'*Image du Monde* de Gautier de Metz et enfin le *Régime du Corps* d'Aldobrand de Florence. La miniature exposée illustre le Xe chapitre de cet ouvrage. En tête de chaque chapitre une petite scène médicale, incluse dans l'initiale, représente de façon vivante le sujet qui va être exposé. Ici, inclus dans le V majuscule de ventouses, un acte médical : le médecin, debout applique sur le dos du patient d'énormes ventouses ; l'une est déjà posée, il tient l'autre en main. Malgré la petite dimension de l'image les personnages se détachant sur un fond d'or, ont beaucoup de vie et d'expression.

28

L'anatomie, la chirurgie, l'obstétrique

Nous ne reparlerons pas de l'anatomie, que nous avons évoquée au chapitre «Médecine».

Si le médecin médiéval est plus un homme de savoir que de pouvoir, le chirurgien de cette époque, confronté aux maladies dites «externes» et à des situations d'urgence, est soumis à une exigence d'efficacité. Il s'ensuit que le savoir chirurgical du Moyen Age est affronté à des problèmes qu'il doit résoudre et que nous allons rapidement évoquer.

1) La pathologie

Le chirurgien du Moyen Age se trouve face à des malades en état de grande détresse. Blessures qui suppurent interminablement, fractures et traumatismes mal soignés entraînant des attitudes vicieuses, brûlures graves, gangrènes exigeant des amputations, hémorragies cataclysmiques, fistules, tumeurs. Il faut agir vite, gratter, racler, trépaner, inciser, suturer, d'où le perfectionnement au Moyen Age de toutes sortes d'instruments chirurgicaux hérités de l'Antiquité mais aussi la création d'instruments nouveaux.

2) La réunion des plaies

C'est une question qui domine l'histoire de la chirurgie et que le Moyen Age s'efforcera de résoudre. A la suite de Galien pour qui «l'humide est bon et le sec mauvais», la chirurgie arabe et salernitaine considéraient une suppuration dite «louable» comme le processus nécessaire de réparation des plaies. C'est à Bologne, au XIIIe siècle, que Ugo da Borgognoni dit Hughes de Lucques († entre 1252 et 1258) et Théodoric son élève préconisent la réunion rapide des plaies après les avoir lavées avec du vin. Ils furent suivis par Henri de Mondeville (1260 ? - 1320) qui croyait à l'action néfaste du contact de l'air et recouvrait la plaie d'un emplâtre antiseptique, mais malheureusement Guy de Chauliac (1298 ? - 1360) ne partageait pas ce point de vue et la suppuration «louable» est un des dogmes chirurgicaux qui aura cours jusqu'au milieu du XIXe siècle.

3) L'hémostase

C'est d'évidence aussi un problème chirurgical majeur que le Moyen Age n'avait pas les moyens techniques de résoudre correctement, que ce soit par cautérisation ou par ligature dans l'ignorance où il était de la circulation du sang. Guillaume de Saliceto (c. 1230-1280) médecin à Bologne et auteur d'un traité de chirurgie (1275), Henri de Mondeville et Guy de Chauliac décrivent dans leurs traités la ligature des vaisseaux, que déjà Celse, Oribase (325 ? 403 ?) et Archigène d'Apamée (fin du Ier siècle) avaient nettement exposée. Guy de Chauliac donne même un protocole très précis de son procédé de ligature des gros vaisseaux avec du filet de serge ou une petite corde de luth. Mais il faut bien voir qu'il ne s'agit là que d'un savoir théorique débouchant sur des catastrophes pratiques. Il en sera de même pour Ambroise Paré, salué comme le découvreur de cette technique. Comme il liait ensemble nerfs, muscles et peau, sa technique se révéla vite inapplicable et fut rapidement abandonnée. Au XVIIIe siècle, on hésitait à lier les vaisseaux. Aussi, la technique qui fut en usage durant tout le Moyen Age et à la diffusion de laquelle Abulcasis fut déterminant est la cautérisation. Elle était employée de deux manières : par le fer rouge (cautérisation ignée), par des styptiques (ex. sulfate de cuivre) (cau-

térisation chimique). A cela s'ajoutait le tamponnement avec de la charpie. Il faut donc toujours garder à l'esprit que le savoir transmis par les ouvrages du Moyen Age ne débouche pas forcément sur une pratique généralisée.

4) L'analgésie chirurgicale

On a trop vite cru que l'homme du Moyen Age acceptait la douleur avec fatalisme ou la subissait comme le châtiment de ses péchés. Ce n'est qu'en partie vrai et très vite le Moyen Age s'intéressa à l'anesthésie chirurgicale. On trouve dans la « Rogerine » la recette d'une « éponge somnifère » imbibée de suc de jusquiame, d'opium et de chanvre indien. Cette formule dérive de l'ancienne potion de Dioscoride et son équivalent paraît avoir été employée dès le IXe siècle. Théodoric (1210-1298) donne également une recette à base d'opium, de jusquiame, de cigüe, d'hyoscyamus, de jus de mandragore et de graines de laitue. Au moment de l'emploi, ces éponges étaient imbibées d'eau chaude et appliquées sur le nez et la bouche du patient. Cette éponge agissait donc, non par inhalation mais par résorption des alcaloïdes par les muqueuses nasale et buccale.

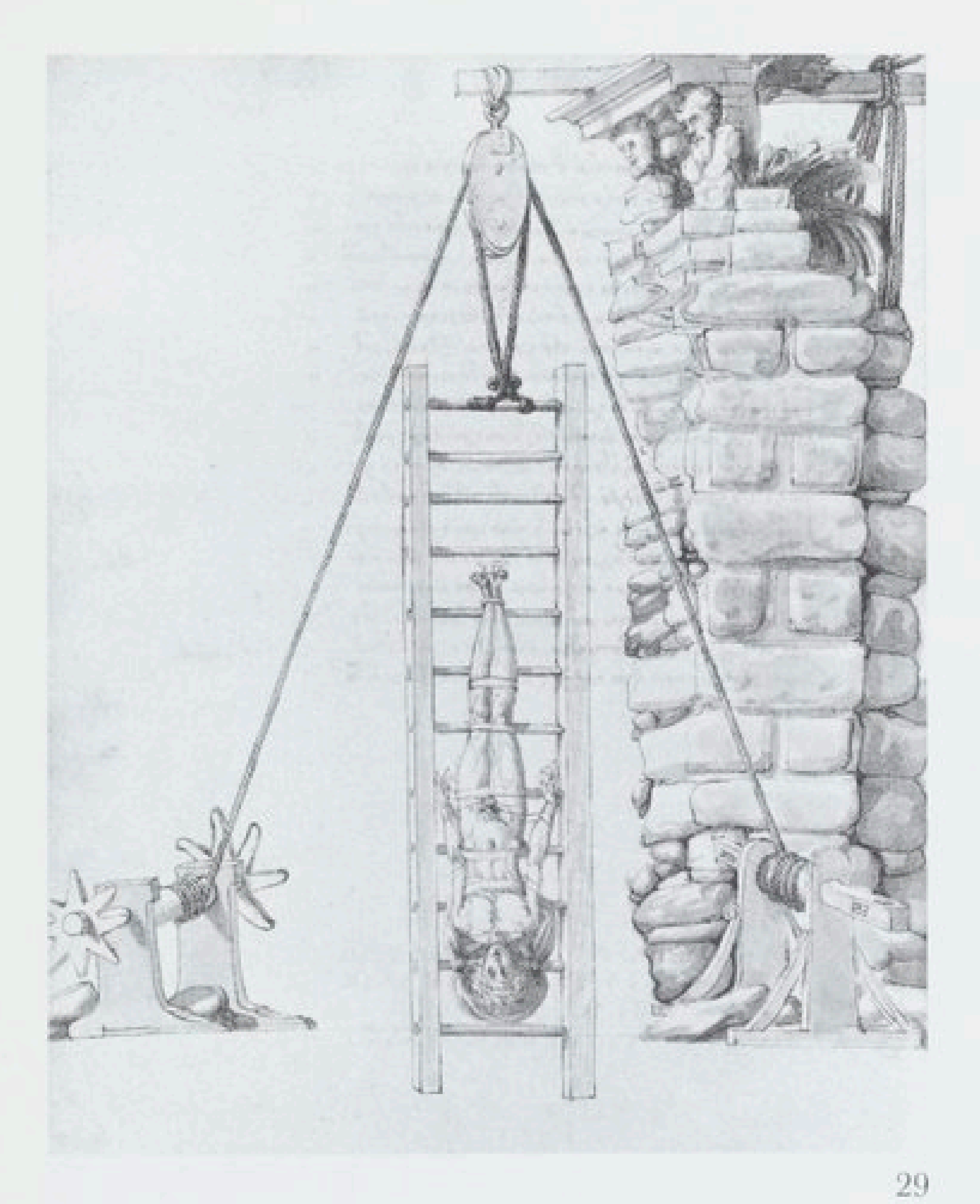
Malheureusement, l'impossibilité de doser rendait cette anesthésie dangereuse et elle sera abandonnée par la suite, si bien que les siècles suivants seront en régression sur ce point par rapport au Moyen Age, jusqu'à la découverte de l'anesthésie générale par inhalation employée aux Etats-Unis à partir de 1842.

5) L'obstétrique

L'accouchement est, durant tout le Moyen Age, avant tout un événement familial et social auquel les hommes n'ont pas le droit d'assister. Ce n'est qu'à partir du XVIe siècle que les médecins s'y intéresseront.

L'œuvre de Soranos d'Ephèse (98-130), que l'on peut considérer comme le fondateur de la gynécologie et de l'obstétrique, n'influença donc pas la pratique des matrones, ni l'œuvre de Trotula (début du XIIe siècle), femme-médecin de l'école de Salerne, qui est l'auteur du premier traité européen de gynécologie et d'obstétrique. « De mulierum passionibus ante et post partum » et qui fit découvrir au monde savant plusieurs procédés obstétriques de Soranos. Là encore l'écart reste grand entre la théorie et la pratique et les illustrations montrent combien grande reste l'ignorance.

M.J.I.H.



29

30



29
Nicetas, *Collection chirurgicale*

Rome, vers 1540.
415 ff., 330 × 230 mm.
B.N., Mss., Gr.2247 (f.210v).

Vers le milieu du XIe siècle, Nicétas compose une collection de traités ou chapitres chirurgicaux empruntés à 24 auteurs médicaux antiques ou byzantins.

Cet exemplaire fut vraisemblablement transcrit à Rome, par le calligraphe Christophe Auer, pour le florentin Guido Guidi. Longtemps attribués au Primatice (mais celui-ci était en France dès 1531), ses magnifiques dessins rehaussés de lavis le sont maintenant à Francesco Salviati.

Si leur manière est tout imprégnée de l'esthétique de la Renaissance, aussi bien dans les costumes et les modelés que dans les supports ou les décors, ces dessins, généralement fidèles au texte (que l'artiste a pu lire au moins dans la traduction latine du commanditaire, Guido Guidi : cf. N° 30), pourraient se rattacher, pour la technique chirurgicale, à une tradition byzantine sérieuse, par l'intermédiaire d'un exemplaire méconnu ou perdu.

On voit ici la réduction d'une fracture ou d'une déviation de la colonne vertébrale, selon une méthode employée depuis l'Antiquité. Hippocrate, en effet, conseille d'utiliser, pour la réduction des fractures, les trois moyens dont dispose la mécanique : les treuils, les leviers et les coins. Ici, le blessé est placé la tête en bas, pour faciliter la remise en place des vertèbres, opérée par l'extension et la contre-extension accentuées par la poulie. On remarquera l'importance de la machinerie et de l'appareillage mis en jeu pour la réduction des fractures et des luxations.

30
Guido Guidi, *Collection chirurgicale*

Rome, vers 1540.
351 ff., 335 × 235 mm.
B.N., Mss., Lat.6866 (f.95).

Né à Florence vers 1500, Guido Guidi, après un séjour à Rome, vint en France dans les dernières années du règne de François Ier. Après la mort du roi, il regagna la Toscane et mourut le 26 mai 1569, à Pise, où le Grand-Duc Côme Ier lui avait donné une chaire.

Vers 1540, il traduisit en latin la collection chirurgicale de Nicétas. Cet exemplaire de présentation, dédicacé à François Ier, fut écrit et décoré par les mêmes artistes que

le manuscrit grec précédent. Il conserve une très belle reliure parisienne attribuée à Etienne Roffet. La traduction latine de Guido Guidi (Vidus Vidius) fut imprimée à Paris, par Pierre Gautier, en 1544 (cf. N° 31 ci-après).

On peut voir ici une réduction de fracture dans la plus pure tradition hippocratique. L'extension du bras, fixé à une attelle, est réalisée par un homme presque assis à terre, tandis que la contre-extension est assurée par le poids même du corps, maintenu par un aide pour l'empêcher de céder à la traction.

On observera que les méthodes et les machines décrites par Hippocrate sont fidèlement reproduites au XVIe siècle, et, pour certaines, seront encore employées presque sans changement jusqu'au XIXe siècle.



31



31
Guido Guidi. *Chirurgia e graeco in latinum conversa*

Paris, Pierre Gautier, 1544.
In-fol., 252 ff.
B.N., Impr., Rés. Fol. Td74 2.

C'est à l'imprimeur parisien Pierre Gautier que l'on doit la version imprimée du recueil de Guido Guidi. Illustré de gravures sur bois reprenant presque sans modification les dessins du manuscrit latin 6866, ce fleuron de l'édition chirurgicale française du XVIe siècle fut si prisé par les contemporains que moins de vingt ans après sa publication il était déjà considéré comme rarissime.

32
Les anciens et renommés avctevrs de la médicine et chirvrgie... avec les commentaires de Guy Vide...

Lyon, Guillaume Rouillé, 1555.
7 ff., pp. 7-1342, 22 ff. de tables.
B.N., Imp., 8° Td74 3 (pp. 622-623).

La lettre dédicatoire de Guillaume Rouillé à « ... Messire Jacques d'Albon ... Mareschal de France ... Gouverneur du Lyonnois ... » se réfère notamment au « feu Roy François ... prince de rare entendement ... ce qu'il déclaira honnorant grandement Messire Guy Vide, gentilhomme Florentin ... ».

Avec certaines modifications mineures et dans un moindre format, c'est pour l'essentiel une traduction française de la traduction latine de Guido Guidi.

Les pages 622-623 correspondent aux ff.96-97 du Ms. Lat.6866 et aux ff.200-201 de l'original, Ms. Gr.2247. Ils montrent des variantes proposées à l'appareillage du Ms. Lat.6866, f.95, précédemment reproduit.

33
Guillaume de Saliceto, *Cyrurgia*

Bologne, vers 1320.
40 ff., 330 × 240 mm.
B.N., Mss., Lat.14731 (f.2).

Guillaume de Saliceto, ou de Plaisance (1210-1276), illustre particulièrement l'école de Bologne, où il étudia la


Incipit cyrurgia magistri guilhelmi placentini qui fuit de Saliceto.

33

médecine puis revint enseigner. Sa *Summa* témoigne d'une vaste culture médicale et sa *Chirurgia* est souvent considérée comme le chef-d'œuvre du XIIIe siècle. La dissection lui a procuré de remarquables descriptions anatomiques et ses opérations manifestent son extrême habileté dans l'art.

Postérieur d'un demi-siècle à son auteur, ce manuscrit vint très tôt à Paris, où il appartenait à la célèbre bibliothèque de l'abbaye Saint-Victor.

Outre les initiales historiées des cinq livres et quelques dessins soignés de cautères (ff.34v-35), la décoration comporte en frontispice une scène d'enseignement particulièrement réaliste et savoureuse. Devant le maître en chaire, onze étudiants sont installés sur des bancs de part et d'autre d'une longue table. Les deux premiers ont un livre ouvert devant eux et participent à la leçon, que leurs trois voisins paraissent encore suivre assez bien. Mais les trois suivants paraissent plutôt bavarder entre eux, tandis que le neuvième regarde ailleurs, que le dixième s'ennuie visiblement et que le dernier s'est endormi tranquillement dans son coin...

Dans la première phrase du texte, on remarquera les mots *«librum de operatione manuali»*, qui sont la traduction littérale du grec *cheirourgia*.

34
Lanfranc. *L'Art complet de chirurgie*

traduction française, XVe siècle.
144 ff., 285 × 205 mm.
B.N., Mss., Fr.628 (f.1).

La chirurgie de Lanfranc, prédecesseur de Gui de Chauliac et comme lui clerc et médecin, a exercé une grande influence sur les écoles médicales françaises. Le volume débute par cette rubrique : « Cy commence la cyrurgie de me Alanfranc de la cité de Millan, appelée art complet, laquelle par le commandement de Dieu compilla à Paris en l'an de nostre seigneur mil cc111 vingt et XV ».

Lanfranc né à Milan vers 1250 dut quitter l'Italie à la suite des luttes entre Guelfes et Gibelins. En 1295 il vint exercer à Paris où il fit connaître les théories de l'Ecole de Bologne. Il déplorait en 1298 comme le fit un siècle plus tard Gui de Chauliac les rivalités entre médecins et chirurgiens disant qu'il fallait pour bien pratiquer connaître ces deux sciences.

On a de lui deux ouvrages de chirurgie la Grande et la Petite. L'unique illustration de ce volume représente un maître enseignant et deux disciples assis. Derrière eux, auréolés, les deux frères jumeaux, patrons des médecins et des chirurgiens, saint Côme et saint Damien.



34

35
Guy de Chauliac, *La Grande chirurgie*

traduction anglaise, 1425.
193 ff., 430 × 280 mm.
B.N., Mss., anglais 25 (f.2).

Ce manuscrit est la seule traduction anglaise connue de l'œuvre de Gui de Chauliac. Elle comporte les sept livres qui la composent. L'édition imprimée anglaise est de 1541. La langue en est le dialecte du South East Midland ; voici le début du texte : « In godes name her lygynney ye inventarie or godryng togedre of Medecine in the Partye of cyrurgie... by Guido de Caulioco. »

Le scribe, consciencieux a laissé en blanc les mots qu'il n'a pu lire.

Le manuscrit n'est pas enluminé mais l'écriture en est soignée. Les bordures de fleurettes, rinceaux et palmettes d'or sont surmontées d'un animal fantastique.



7010.

2

In goddes name: here bygynneþ þe Inuentarie or gadryng to geder of medecyne in the partye of cyrurgie compilede and ful filled In the zere of oure lord .1363. by Guydo de cauliaco cirurgene and doctour of phisik in the full clere studye of mountpylere.

After þat I schall firste zeue þonkyn ges to god zeuynge euerlastynge lif of soules and helþe of bodyes. and helynge grete sikenesses; by þe grace whiche he offrede to all flesshe. zeuynge þe crafte of medecyne to be vnderstonde: of somes kepynge þe helþe and defendyng fro seke nesse or sorwe. I schal zeue a besynesse to lyue and hardy vnderstondynge men to expoune and to take þe witte of helþe. Ffurste for soþe assailynge an exposicion or a gadryng to geder of þe crafte of cirurgye I zeue þonkynges to leuynge god and trewe þat zeueþ alle þinges beynge. With oute the whiche no bygynnyng is custumably foun ded turnynge azeyne moste deuoutly to hym wiþ all þe strengþes of my herte þi eng þat in þis werk and all oþer he sende to me help of holy chirche and defende me. zeuynge an happy bygynnyng. and zeuyng me a more happy myddel or meene in goi nynge and comaunde he to fulfille þat it be made profitable. ledyng to þe beste ende.

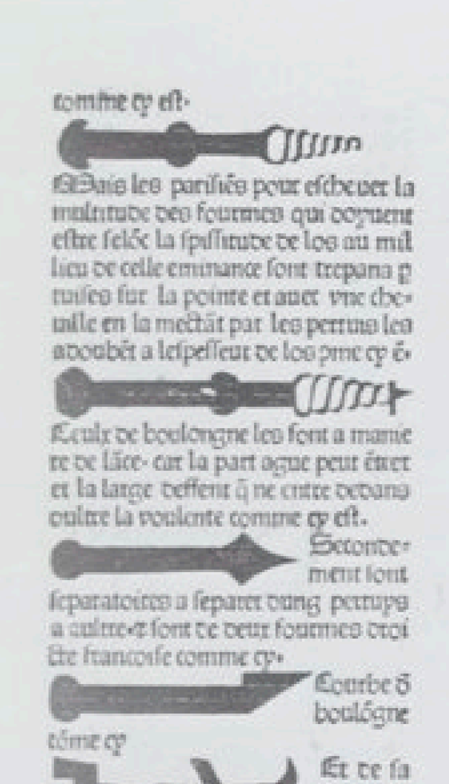
The reson of þis exposicion or gadryng to gedre was noght defaute of bookes: but raþer onhede and profit. Euery man may not haue alle bookes and if he hadde it were irkesome or noye to rede hem. and goodly to holde all þing in mynde. And in construc cions alway better þinges comeþ. Connynges forsoþe beþ I made by puttyng to. It is not forsoþe possible to begynne þe same and ende it. We bene forsoþe children in þe nekke of a geaunt: neuerþelatter we may see als mychel as þe Geaunt and somewhat more. Therfore þere is in construccions and

gadryng onehede and profit. And soþe for as þe noble plato saiþ tho þat beþ writen schorter þan it spedeth: beþ made ouer litel in derke. þoo forsoþe þat beþ writen to longe noyen to reders. Sotheþe forsoþe is þer eny booke þat fleeth reproof. and þerfore to þe solace of myn age and to excice of my mynde: to zow my lordes leches of mount pyler of Bolonye of Parise of Aynon and namelich to þe papes clerkes þe whiche felischepede me in þe seruice of þe pope wt þe whiche I was norisshed in herynge re dynge and worchyng. I schal streyne wt a mesurable compendiosite beþyng menede de: þe principal sawes of wise men þe whi che þei haue trete in volumes of dyuse bookes of cirurgie. Ffor. þe whiche þis book schal be clepede þe Inuentarie or ga deryng to gidre of cirurgye. ne of myn owne I putte noght þerto. but if it be ful fewe. þe whiche by þe meneheede of my witt I hopede profitable. Neuerþelasse if þer be oght þer in vnprofit doutouse or ouer my del in derk I submytte it to zoure correccion. and I praye þat forzeuenesse be graunted to my litil pore connynge

A singuler chapitre in þe whiche beþ set tofore some comune þinges ful nedeful to what man þat is willyng to do profitely in þe crafte of cirurgye.

Moste dere lordes for þat þis manere of exposicion is I ordey ned in þe name of an Inuen tarie of heretage of a citee and in an In uentarie of a citee þe comune þinges beþ writen tofore þe worþier of all heretage So in þis Inuentarie is sette tofore a singu ler chapitre in þe whiche some comune þinges beþ I sette full nedefull to what man þat is willynge to doo profitely in the crafte of cirurgye and þat is þat þe philo sofre schewith to vs. primo phisicor. a waie is I founde to vs from more comune þinges to procede or passe to more special þin ges. Be it saide firste forsoþe what is ci rurgie. And þogh many men haue declared it in many folde: neuerþelatter þai alle

35



36

37

36
Guy de Chauliac. ***Guidon de la pratique en chirurgie***

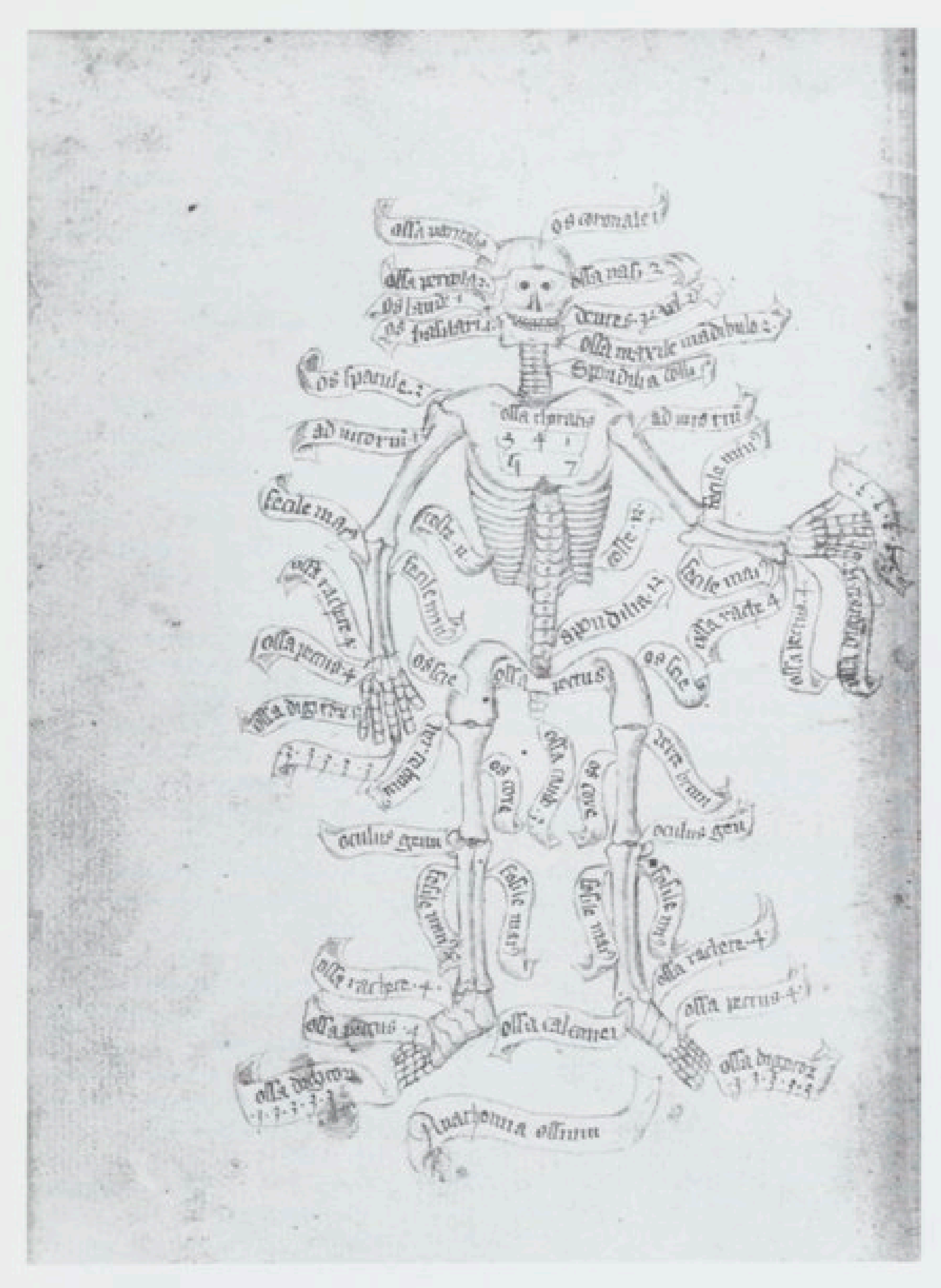
Lyon, [Nikolaus Philippi et Markus Reinhard pour] Barthélemy Buyer, 28 mars 1478.
In-fol. 266 ff. B.N., Impr., Rés. 4 Td73260 (f.01).

Composée au milieu du XIVe siècle, la *Chirurgica magna* du célèbre docteur montpelliérain Guy de Chauliac est pour la première fois publiée en français à Lyon, capitale de l'édition médicale française en langue vulgaire à la fin du Moyen Age. C'est un médecin normand fixé dans la ville, Nicolas Panis, qui en revoit la traduction française « sus le latin », accompagnée de représentations stylisées d'instruments de chirurgie anciennement utilisées (scalpels, lancettes, bistouris), les toutes premières qui apparaissent dans un livre imprimé.

37
Henri de Mondeville, Chirurgie

France, XIVe siècle.
108 ff., 225 × 160 mm.
B.N., Mss., Fr.2030 (f.10).

Cette œuvre est le plus vieux texte chirurgical français connu. Henri de Mondeville (1260 ? - 1320) élève de Jean Pitart et de Lanfranc, fut chirurgien de Philippe le Bel (1285-1314) à qui sa « Chirurgie » est dédiée et de Louis X (1314-1316). Il embauma leurs corps. En 1306, il commença à écrire en latin sa « Cyrurgia », son unique ouvrage, mais vieux et malade, il ne put la terminer. Une traduction française incomplète et erronée en fut faite en 1314. Elle ne comprend en effet que deux traités sur cinq ; l'anatomie et le traité des plaies et des ulcères. En 1304, il enseigne l'anatomie à Montpellier et fut le premier à



38

user d'illustrations pour son enseignement, malheureusement perdues. Les miniatures qui illustrent sa « Chirurgie » sont donc d'autant plus intéressantes car elles s'inspirent de ces dessins perdus. De plus, elles tranchent sur les figures de convention des autres manuscrits de la même époque. Celle-ci, qui représente un écorché portant comme un baluchon sa peau sur l'épaule, préfigure avec deux siècles d'avance, un thème qui inspirera à la Renaissance de nombreuses représentations dans l'iconographie anatomique, comme celle de Valverde (1560). L'émotion née du contraste entre la figure macabre d'un squelette ou d'un écorché et le fait de le montrer, dans des poses vivantes, parfois dansant et joyeux, fut en effet la grande trouvaille du maniérisme imposé par l'art à la science à partir du XVI[e] siècle et ceci pour plusieurs siècles. Le Moyen Age par contre n'en fit jamais un thème d'inspiration et la vignette d'Henri de Mondeville est d'autant plus exceptionnelle.

38
Œuvres médicales de Gui de Chauliac, Lanfranc, Jean Le Lièvre, Hippocrate...

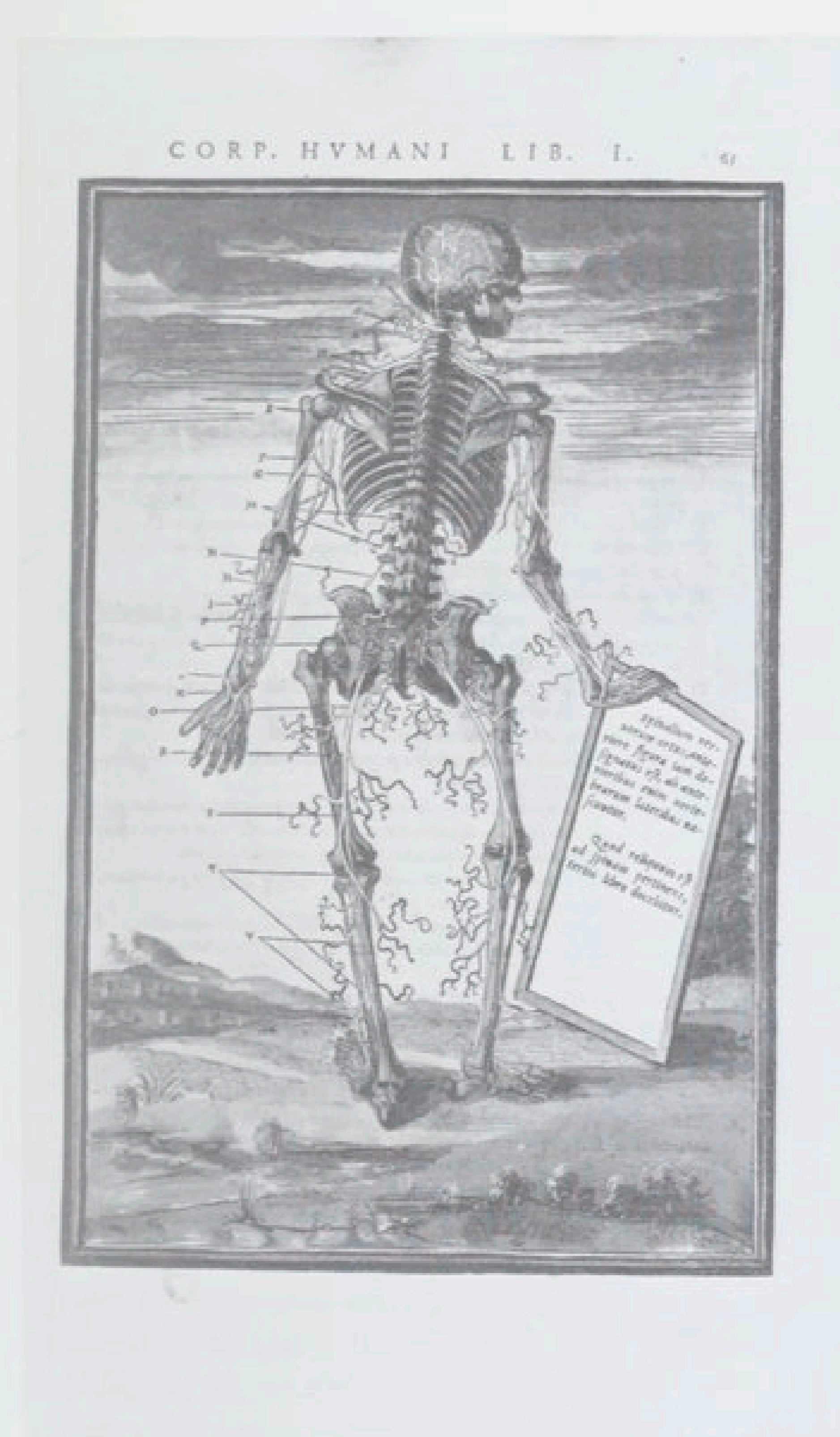
XV[e] siècle.
348 ff., 220 × 155 mm.
B.N., Mss. ; Fr.19994 (f.38v).

Sous ce titre, se trouvent groupées différents ouvrages médicaux sans lien entre eux. On y trouve un calendrier, des « Figures sur les quatre complexions de l'homme », une « anathomie » (sic), Lanfranc, Gui de Chauliac, un traité de « phlébotomie », un autre sur les propriétés des eaux, « Traité sur les veines » de J. Le Lièvre, « Secret d'Hippocrate », etc. Cette représentation rudimentaire du squelette dessinée par Etienne Beludet en 1454 ne doit pas surprendre. Tout d'abord, donner à voir n'est pas, en effet, une des préoccupations dominantes du Moyen Age, ce qui fait que cette image ne recouvre pas le savoir théorique de l'époque. Henri de Mondeville, dans sa « Cyrurgia » commencée en 1306, distingue déjà 202 os, 15 muscles et 75 nerfs dont 7 nerfs crâniens. Ensuite, le regard anatomique ne fait pas partie des curiosités essentielles du Moyen Age. En effet, dans l'optique de cette époque, l'homme est un microcosme au sein d'un macrocosme dont il ne fait que reproduire les lois. Seule, donc, l'étude du macrosme peut permettre de comprendre l'homme et d'éclairer sa physiologie et sa pathologie. Dans cette étude, du reste, le rationnel et l'irrationnel s'intriqueront longtemps. C'est ainsi qu'on croyait encore dans la seconde moitié du XVI[e] siècle que le sésamoïde interne appelé « Albadaram » se conservait intact jusqu'au jour du jugement dernier et de la résurection et que c'est à partir de lui que l'être humain, ressuscité, s'élèverait de lui comme d'une graine. Vésale lui-même fera encore allusion à cette croyance.

39
Estienne (Charles). *De Dissectione partium corporis humani*

Paris, Simon de Colines, 1545.
In fol., 202 ff.
B.N., Impr., Rés. Vélins 512 (f.G4).

Outre les traités classiques de médecine, des œuvres nouvelles tiennent le public savant de la Renaissance au courant des progrès des connaissances anatomiques. Le médecin parisien Charles Estienne ne devait pas avoir trop de mal à faire imprimer ses ouvrages : troisième fils



39

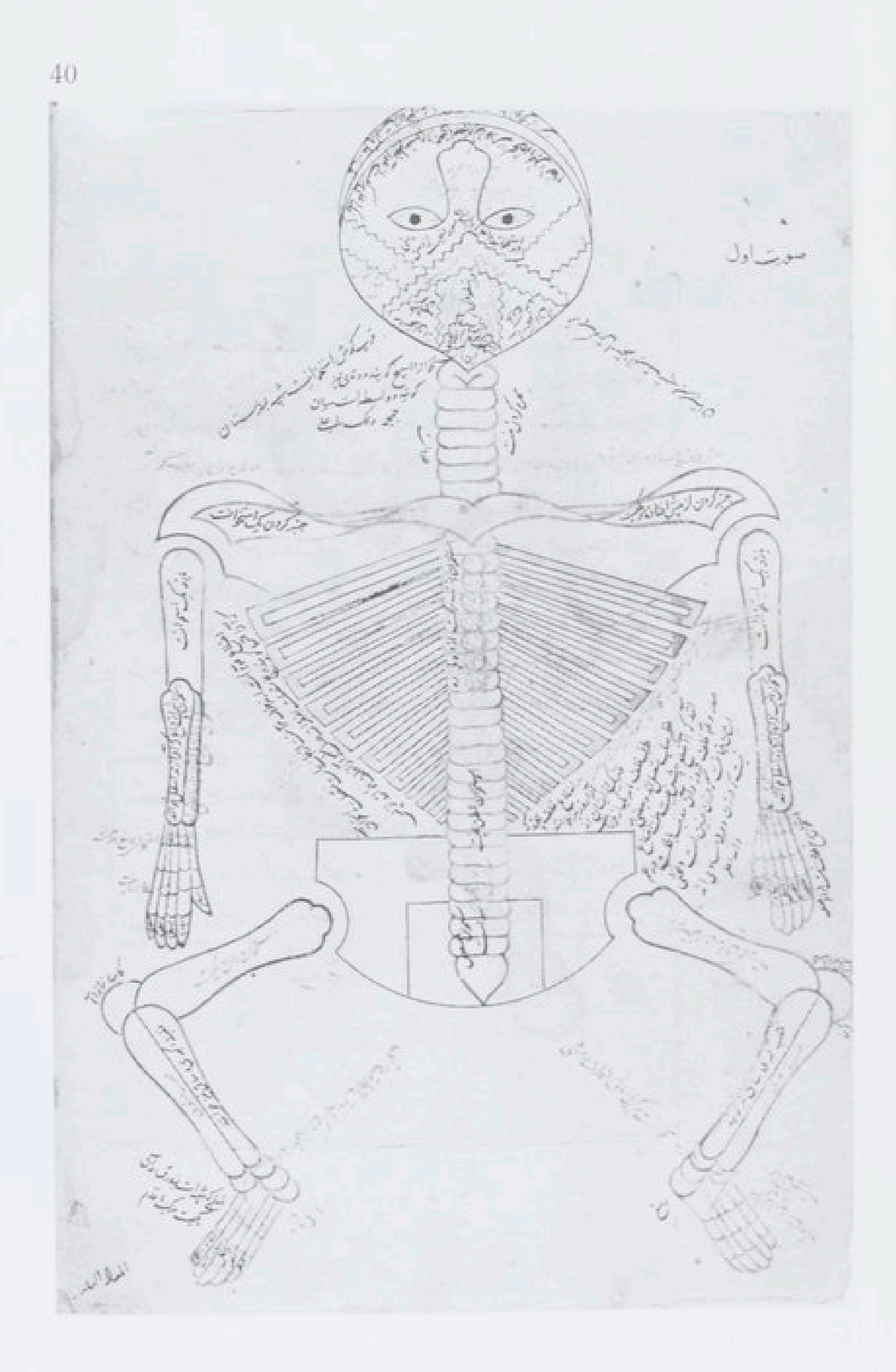
du célèbre imprimeur humaniste Henri Estienne, il publie en 1545 chez son beau-père Simon de Colines (qui avait épousé sa mère devenue veuve) un traité d'anatomie écrit vers 1530 en collaboration avec le chirurgien-barbier Estienne de La Rivière. C'est à ce dernier qu'est due une partie des dessins anatomiques ayant servi aux 62 gravures sur bois (coloriées dans cet exemplaire) qui ont fait la célébrité de l'ouvrage. Car ce livre est en fait plus artistique que réellement scientifique. Représentant un aspect nouveau de l'illustration anatomique, les gravures, d'inspiration maniériste, présentent, évoluant dans des paysages remplis de colonnades, de portiques et autres monuments à l'italienne, des corps de jeunes gens et de jeunes femmes placés dans des postures les plus bizarres, écorchés ou mutilés de façon à laisser voir les différents organes et viscères étudiés.

40
Mansûr B. Muhammad B. Ahmad B. Yûsuf B. Faqih Iliyâs Shirâzi. *Tashrih-i badan*

Copie anonyme et non datée, en écriture Nasta'liq, exécutée en Iran vers la seconde moitié du XVe siècle.
23 ff., 250 × 170 mm.
B.N. Ms. Or., Suppl. persan 1555 (f.2).

Ce traité d'anatomie descriptive, composé pour Ziyâ ud-Din Pir Muhammad Bahâdur Shâh, souverain timouride du Fârs (796H./1393 - 812H./1409), par un médecin appartenant à une famille de savants illustres, auteur de

40




et qualite pour retenir aussi bien les
petites choses comme les grandes. Ce
dont aussi fort q lame ayt trois ver
tus principalles cest assavoir sa vertu
naturelle et sa vertu espirituelle et sa ver
tu de lame cest droit q elle ayt troys
manieres de membres pour faire les
oeuvres de ces troys puissances. Et po
tant les membres qui servent a la vertu
de lame si sont appellez les membres ani
mez si comme sont le cerveau les nerfs les
yeulx et les autres instrumens des
sens naturelz. Les membres qui servent
a la vertu espirituelle sont appellez les
membres espirituelz. Et ceulx qui servent
a la vertu naturelle sont appellez les
membres naturelz qui nourrissent et

souffisemment si comme sont lestomac
et le foye. Les autres sont qui servent
a nature en generation pour lammul
tiplier et garder q elle ne faille en son
espece ou autrement elle fauldroit tan
tost pour la continuelle corruption qui
se fait en ses suppos. Les membres qui
servent a la vertu naturelle si sont de
grand prouffit car aucuns sont prepa
ratoires aucuns sont preparatoires
aucuns sont deffendens et aucuns sont
portoires. Les premiers sont prepara
toires si comme sont les instrumens
des membres naturelz qui servent au
cervel anterieur et au polmon a lesto
mac et au foye. Les autres sont por
toires si comme sont les nerfz qui servent

41



42

plusieurs traités et directeur de l'hôpital « Atabagi » à Shirâz, comporte cinq chapitres : des os, des nerfs, des muscles, des veines et des artères ; un appendice évoque, en outre, le développement de l'embryon. C'est l'un des rares ouvrages médicaux illustrés qui furent courants en Perse ; il était certainement destiné à l'enseignement de l'anatomie aux étudiants.

Dans cet exemplaire de luxe, les six planches peintes sont fort soignées. On peut observer la façon dont le squelette humain a été figuré, les côtes étant représentées à plat.

41
Barthélemy l'Anglais, *Des Propriétés des choses*

traduction française, fin du XVe siècle.
402 ff., 430 × 440 mm.
B.N., Mss., Fr.218 (f.56).

Ce manuscrit tardif a été, chose assez rare, exécuté d'après les gravures de l'édition de Siber (cf. nº 42), une des premières et peut-être la plus ancienne impression de l'ouvrage de Barthélemy l'Anglais.

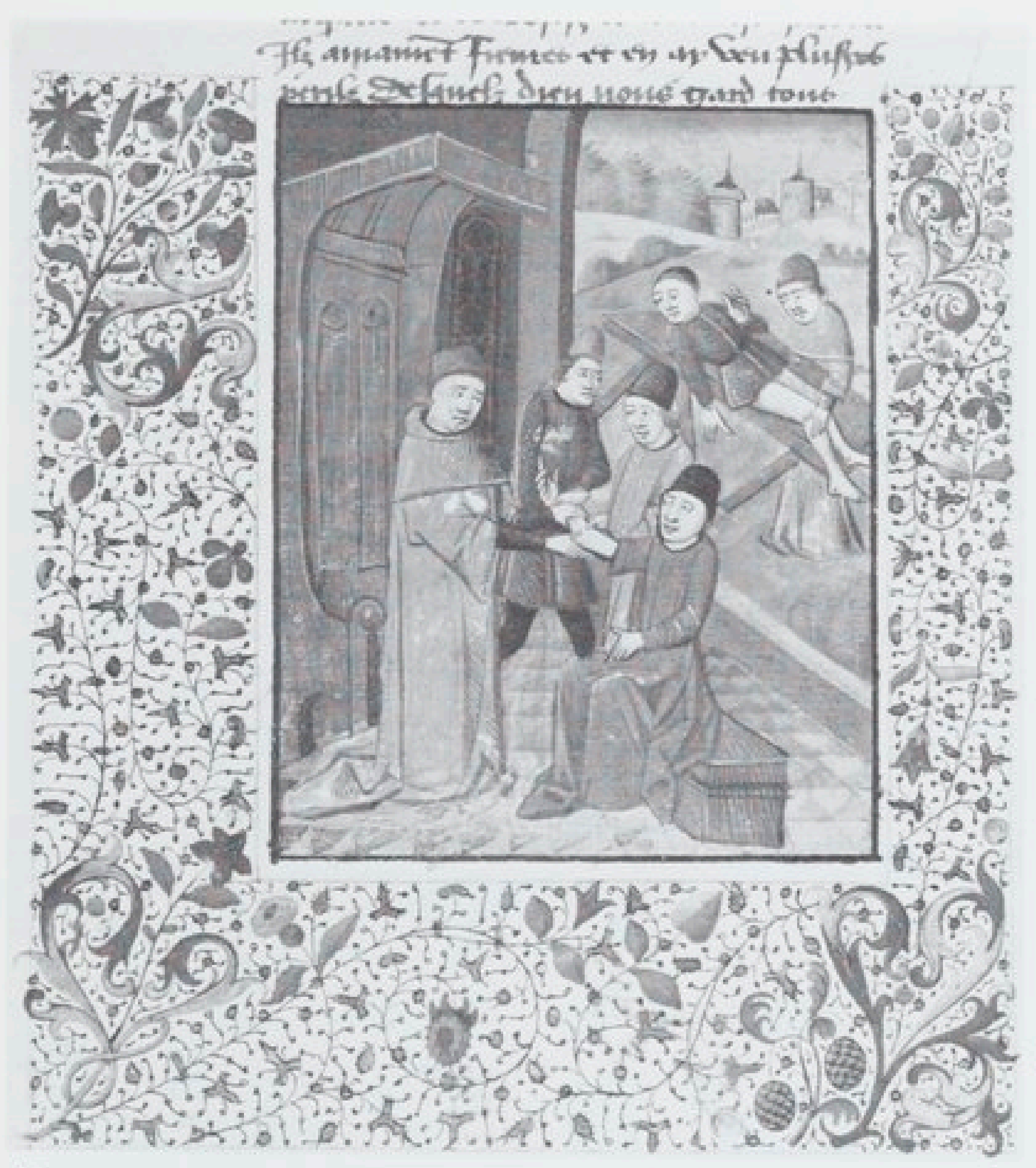
Les grandes peintures sont belles, d'exécution soignée, mais d'une facture peu originale ; de jolies bordures : rinceaux et fleurettes garnissent les pages enluminées.

La scène représente le début d'une dissection. Cinq personnages penchés sur le corps, s'apprêtent à disséquer le cadavre selon le protocole établi un siècle auparavant par Gui de Chauliac : viscères abdominaux, viscères thoraciques, membres supérieurs et inférieurs ; cette démonstration durait quatre jours et ce processus était subordonné à la putréfaction du cadavre.

42
Barthélemy l'Anglais. *Le Propriétaire des choses*

Lyon, Johannes Siber, [circa 1486].
In-fol. 252 ff.
B.N., Impr., Rés. R.376 (f.4).

La traduction de Jean Corbichon du *De Proprietatibus rerum*, revue par le moine augustin lyonnais Pierre Farget, fut un des succès de librairie des premiers imprimeurs lyonnais qui la rééditèrent presque chaque année depuis 1482. Cette quatrième édition, sortie de l'atelier de Johannes Siber, fut le modèle sur lequel a été copié le manuscrit français 218 présenté ci-dessus, les miniatures de celui-ci reproduisant fidèlement les bois de l'imprimé.



43

43
Guy de Chauliac, *Inventaire ou recueil chirurgical ou médical*

XVe siècle.
153 ff., 395 × 295 mm.
B.N., Mss., Fr.396 (f.80v).

Ce beau manuscrit a malheureusement été mutilé. La plupart des frontispices des sept livres ont été découpés. Les peintures qui restent ne sont pas toutes en bon état. Elles ont été frottées ou abimées par l'humidité. Néanmoins, parmi ces dernières, quelques-unes représentent des scènes de la vie médicale médiévale comme celle-ci où on peut voir Guy de Chauliac recevant des malades. Il est représenté au premier plan, réduisant avec l'aide de deux acolytes une fracture ou une luxation du coude, tandis qu'à l'arrière-plan, un autre malade, couché sur une table à tréteaux et le genou blessé, attend d'être examiné. Guy de Chauliac (1298 ? - 1368) fut le plus grand chirurgien du XIVe siècle. Médecin de trois papes d'Avignon : Clément VI (1342-1352), Innocent VI (1352-1361) et Urbain V (1362-1370), c'est à la cour pontificale qu'il acheva en 1363 son « Inventorium (ou Collectorium) in parte chirurgicali medicinae », appelé par la suite « Chirurgia Magna ». Fortement inspiré de Galien qui y est cité 890 fois, cette œuvre fut le bréviaire des chirurgiens durant 200 ans. Guy de Chauliac, comme Mondeville affirme que la dissection est indispensable pour faire progresser les connaissances anatomiques et en donne un protocole. Composée en 8 tomes, cette « Chirurgia Magna » est une somme médico-chirurgicale complète. Le tome III est consacré aux traumatismes, et les fractures du crâne y sont particulièrement étudiées car Guy de Chauliac connaissait spécialement bien cette chirurgie. Ce serait lui qui aurait trépané avec succès le pape Clément VI, qui le fut effectivement, ainsi qu'en témoigne sa dépouille exhumée en 1709. Par contre le tome V consacré aux fractures et aux luxations est « inférieur aux traités grecs sauf en ce qui concerne les fractures du fémur qui sont traitées par suspension et tractions dans un cadre muni de poulies et de poids » (Huard et Grmek).

44
Roland de Parme, *Cirurgia*

Fin XIIIe ou début XIVe siècle.
64 ff., 325 × 220 mm.
B.N., Mss., Lat.7134 (f.26v).

Venu de Salerne, Roland de Parme enseigna aussi à Bologne, vers le milieu du XIIIe siècle ; il ne faut pas le confondre avec son prédécesseur, également chirurgien, Roger de Parme, qui suivit à peu près le même itinéraire vers la fin du XIIe siècle. Sa chirurgie témoigne d'un esprit perspicace. On a remarqué notamment que, pour opérer les hernies, il utilisait la même position que celle suggérée bien plus tard par Trendelenburg pour les interventions sur les viscères de l'abdomen et du bassin.

Au début de ce quatrième chapitre, il annonce que, les cautères procurant au corps humain de très nombreux bienfaits, il va étudier ceux que l'on doit faire depuis les omoplates jusqu'aux organes génitaux.

Relevant de la main gauche le bras droit de son malade à demi dénudé, le médecin lui applique un cautère dans la région thoracique.

45
Traité de chirurgie par Charafed-Din

870 H./1465-1466.
206 f., 265 × 180 mm.
B.N., Mss. Or., Suppl. turc 693 (f.17).

Charaf ed-Din ibn cAli ibn el-Hadjdj Ilyas dit Sapundju Oghlu fut pendant 14 ans médecin chirurgien à l'hôpital

d'Amasya en Asie Mineure. En 1466, il présenta à Mehmed II le Conquérant sa « Chirurgie des Ilkhani », ainsi nommée parce que tirée d'un original persan, lui-même composé d'après l'œuvre arabe d'Abulcasis. Il existe trois copies de cet ouvrage, les deux autres étant conservées à Istanbul. Il traite de la cautérisation, des incisions et autres traitements chirurgicaux, enfin du traitement des fractures et luxations. Il comporte quelques chapitres ajoutés par l'auteur et fruit de sa propre expérience sur les maladies de peau et sur la préparation des médicaments. L'enluminure exposée représente une trépanation.

46
Traités de médecine ; points de saignée

France (probablement Paris), fin XIIIe siècle.
209 ff., 210 × 140 mm.
B.N., Mss., Lat.15113 (f.8v).

Ce recueil, appartenant à l'abbaye Saint-Victor, renferme principalement le *Liber dinamidiorum Galieni* et un *Passionnaire*.

Un peu plus récents, les deux feuillets préliminaires, numérotés 8-9, sont une addition concernant la saignée :
– au f.8, plusieurs notes latines, dont la dernière se termine au début du f.8v, ici reproduit ;
– au f.8v, une note française *(« Quiconques se fet segnier le disime tour de May du destre bras et le sisime iour dudit mois du senestre iamais ne perdra la veue »)* ; puis le dessin de face d'un homme nu, montrant les points de saignée ;
– au f.9, l'énumération des principales veines, intéressées par la saignée.

45





46

On peut voir d'autres figurations des points de saignée, accompagnées de leurs explications, sur les hommes-zodiaques précédemment présentés (N° 16, planche 2, et N° 17).

47
Gu Jin Yi Tong. *Encyclopédie historique de la médecine chinoise,* par Xu Chunfu

Préfacée par l'auteur en 1556, gravée en 1570.
B.N., Mss. Or., Chinois 5088 (ch. 6, f.19).

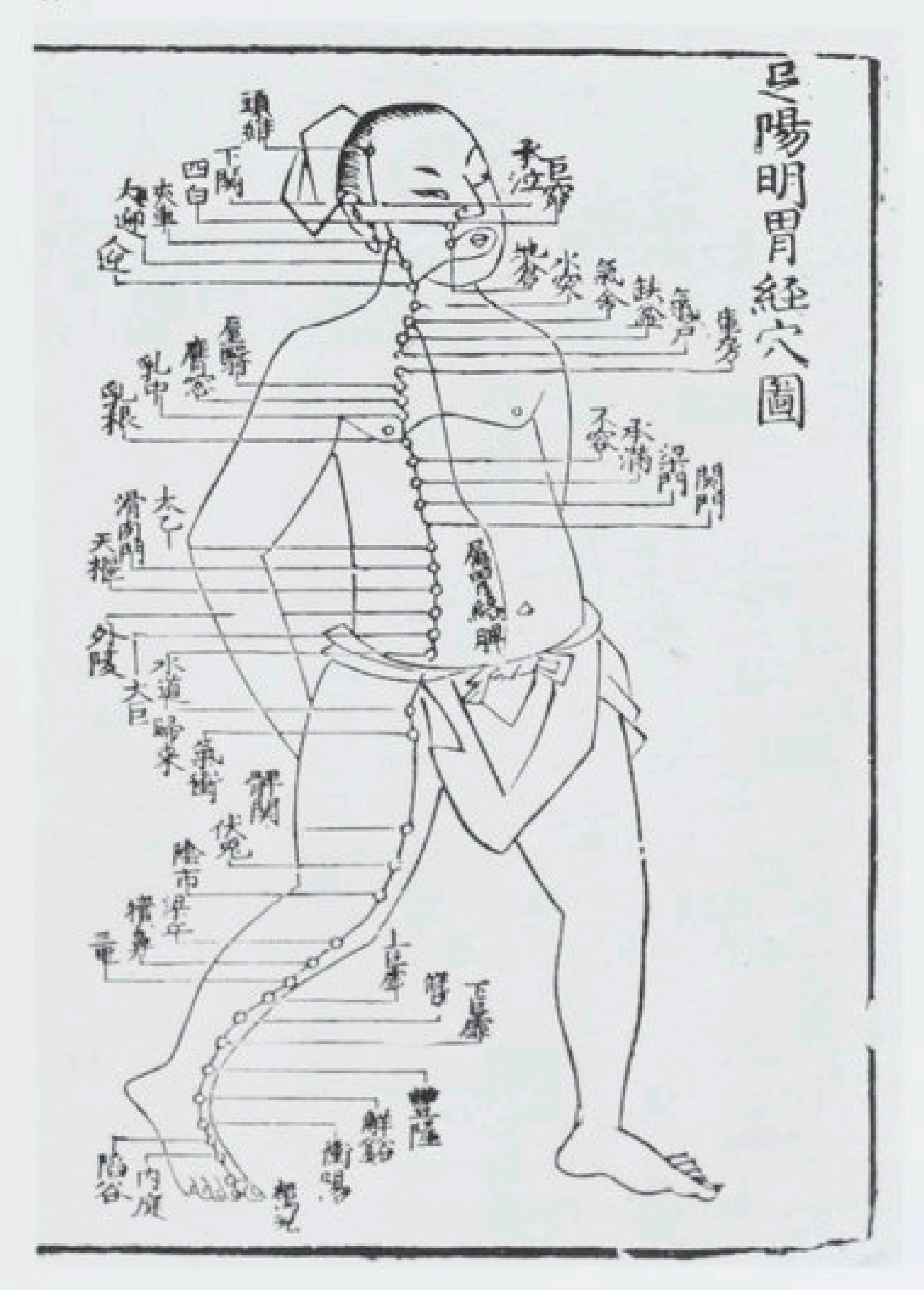
Véritable somme de la médecine chinoise de l'Antiquité au XIVe siècle, cette encyclopédie illustrée regroupe en 100 chapitres tous les textes fondamentaux, dont le pre-

mier d'entre eux, le Neijing est attribué à Huangdi, l'empereur légendaire « inventeur » de l'acupuncture.

Cette thérapeutique spécifiquement chinoise est basée sur la théorie de la circulation du souffle vital, le long de douze méridiens. L'application d'aiguilles métalliques (cuivre, or ou acier) en certains points judicieusement choisis parmi les 365 points répertoriés permet de rétablir l'équilibre du « souffle vital » et par là même de guérir le malade.

L'un des premiers à faire connaître la médecine chinoise en Occident, le P. Michael Boym, S.J. (1612-1659), fils du premier médecin du roi de Pologne Sigismond, a reproduit les méridiens d'après les textes chinois en appendice à son *Specimen medicinae Sinicae*, ... Andréas Cleyer, edidit... Francfort, Zubrodt, 1682. En fait, il fallut attendre les travaux de George Soulié de Morant pour que l'acunpuncture chinoise soit réellement prise au sérieux.

47



48

Khalaf ibn al-'Abbâs al-Zahrawî, connu sous le nom d'Abulcasis, *Al-Maqâla fil-'amal bil-yad*

XVIe siècle.
112 fol., 275 × 205 mm.
B.N., Mss. Or., Arabe 2953 (f.29).

Ce traité de chirurgie constitue le 30e livre d'un ouvrage plus important intitulé *Tasrîf li-man 'agaza 'an al-ta'lîf* ou encore la « Pratique pour celui qui ne peut composer ». Si l'on sait que l'auteur naquit à al-Zahra, près de Cordoue en 324/936, la date de sa mort est moins sûre, probablement 404/1013.

L'ouvrage est divisé en trois parties : les cautérisations, la médecine opératoire avec la description des instruments tranchants, les luxations. L'originalité est d'avoir inclus dans le texte environ 150 figures, d'avoir considéré la chirurgie comme une science distincte et d'avoir su la baser sur l'étude de l'anatomie.

Le texte a été traduit au XIIe siècle à Tolède par Gérard de Crémone et c'est l'école de Salerne qui contribua à sa diffusion ; enfin l'arrivée à Paris, dans la seconde moitié du XIIIe siècle de savants émanant de cette école imposa jusqu'à la fin du Moyen Age les doctrines d'al-Zahrawî.

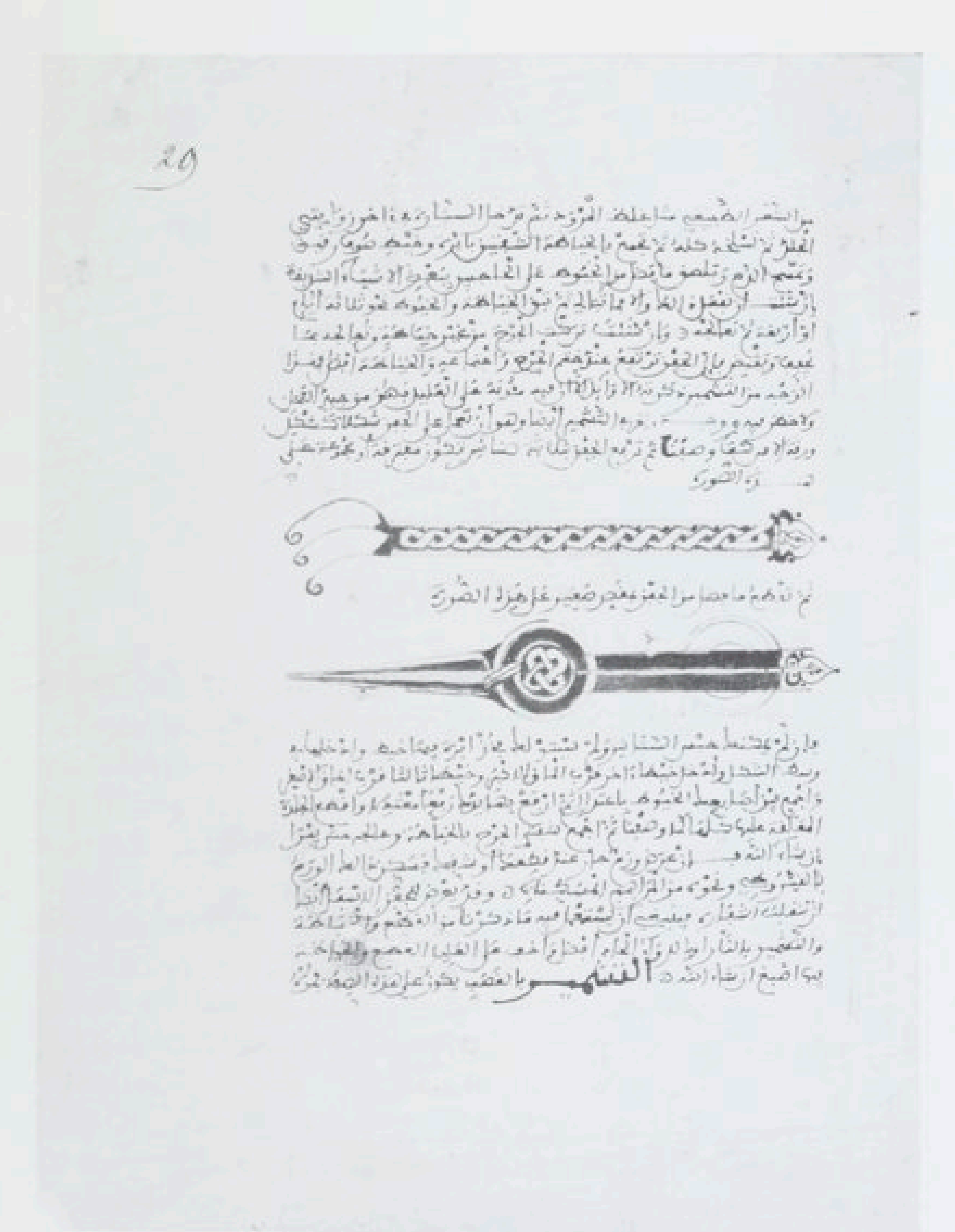
Sur l'image présentée ici on peut reconnaître un instrument permettant de retrousser la paupière pour examiner l'œil.

49

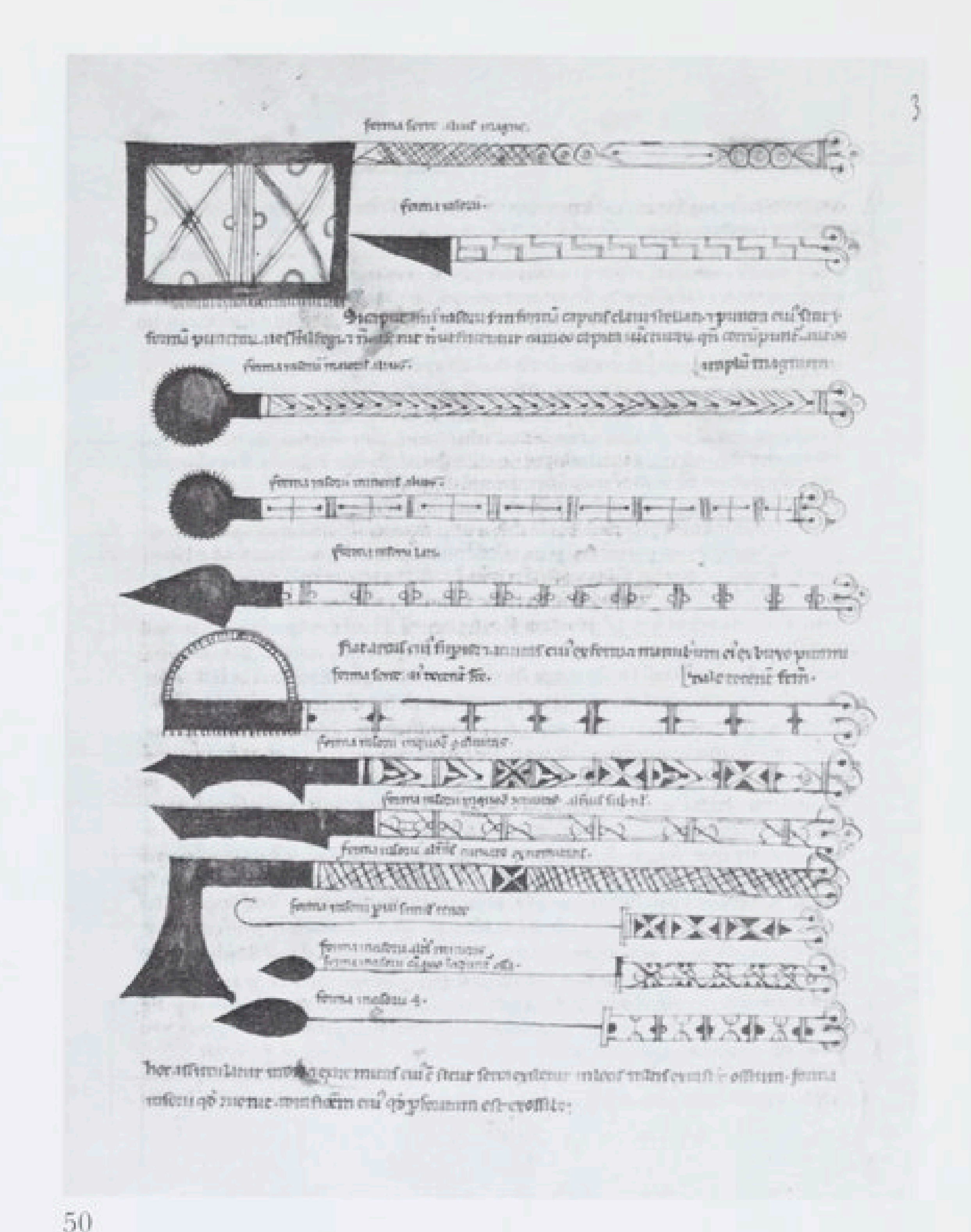
Al-Zahrawi (Abu'l Qasim Khakaf ibn 'Abbas), *Livre des manipulations ou des usages pratiques (Liber practicae), livres XVIII-XXX*. Version hébraïque de Semtov ben Isaac de Tortose.

Première moitié du XVe siècle.
IV - 239 - II ff., 435 × 300 mm.
B.N., Mss. Or., Hébreu 1163 (f.266).

Connu en Occident médiéval sous le nom d'Abulcasis, al-Zahrawi (al-Zahra', près de Cordoue, 936, 1013) est traduit en hébreu en 1258 par un médecin espagnol établi à Marseille. Son unique ouvrage connu, achevé vers l'an 1000, est une encyclopédie médicale dont les trente traités constituent une véritable somme, résultat de cinquante années d'une expérience de praticien exercée dans sa ville natale. Tous les domaines de la médecine



48



50

y sont abordés : obstétrique, pharmacopée, diététique, thérapeutique, pédiatrie, psychiatrie, chirurgie, etc. Le XXXe et dernier livre est consacré aux instruments de chirurgie. Abulcasis y donne des descriptions originales de fabrication et d'utilisation de toutes sortes d'instruments (bistouris, scalpels, ciseaux, forceps...). Ce manuscrit, d'origine provençale, montre des figures exécutés à l'encre de manière assez soignée : on voit représentés diverses sortes de grattoirs, racloirs et autres petites scies destinées principalement au traitement des os et à la petite chirurgie locale.

50
Albucasis, *Liber cirurgia*

Italie, milieu XIIIe siècle.
57 ff., 295 × 200 mm.
B.N., Mss., Lat.7127 (f.38).

Né à Cordoue, Abulcasis (936-1013) est considéré comme le grand maître de la chirurgie arabe. Utilisant beaucoup Paul d'Egine, mais s'inspirant aussi de sa grande expérience, il entend surtout faire le bilan de la chirurgie de son époque. Mais, comme ce fut le cas de Razès, le volume excessif de son œuvre a nui à sa diffusion, et l'on en a surtout reproduit ses descriptions d'instruments, dans cette brève chirurgie traduite par Gérard de Crémone, qui est seulement la trentième partie de son grand ouvrage.

On voit ici différents types de scies, destinées aux amputations et aux résections, dont les dents sont très mal-

habilement figurées, mais se voient beaucoup mieux sur l'original arabe (cf. N° 48). On voit aussi des « rasoirs » ou grattoirs ; des sondes ou des stylets, « incisoires », pour explorer les abcès, les tumeurs, les fistules et les foyers purulents ; des crochets et des spatules, destinés à l'extraction des esquilles osseuses.

51
Guillaume de Saliceto, *Chirurgia* ; etc.

France, début XVIe siècle.
247 ff., 220 × 150 mm.
B.N., Mss., Lat.7138 (f.200v).

Ce volume tardif est un recueil formé à son usage par un praticien de la fin du XVe ou des premières décennies du XVIe siècle. Pour ce faire, il a réuni aux 5 livres de Guillaume de Salicet (ou de Plaisance, ici appelé Guillaume de Parme) divers ouvrages ou florilèges médicaux et chirurgicaux, voire la transcription de ses propres ordonnances, dont il a formé artificiellement 4 livres, numérotés 6 à 9. On y trouve notamment quelques pages de dessins fort grossiers mais non dénués d'intérêt.

On peut voir ici notamment, de gauche à droite, une série d'instruments concernant principalement la chirurgie dentaire : un « élévatoir » ou levier pour arracher les dents (1) ; deux tenailles (2 et 4), la première « semblable à celle qui sert à attacher les tonneaux » ; une tarière ou tire-fond (6), et, pour finir, un pélican (7), autre instrument utilisé pour l'arrachage des dents. On hésite sur l'identification des deux dessins restants (3 et 5).

Sur l'autre page exposée (f.201), on verra divers cautères et grattoirs.

51

52
Albert le Grand, *de animalibus*

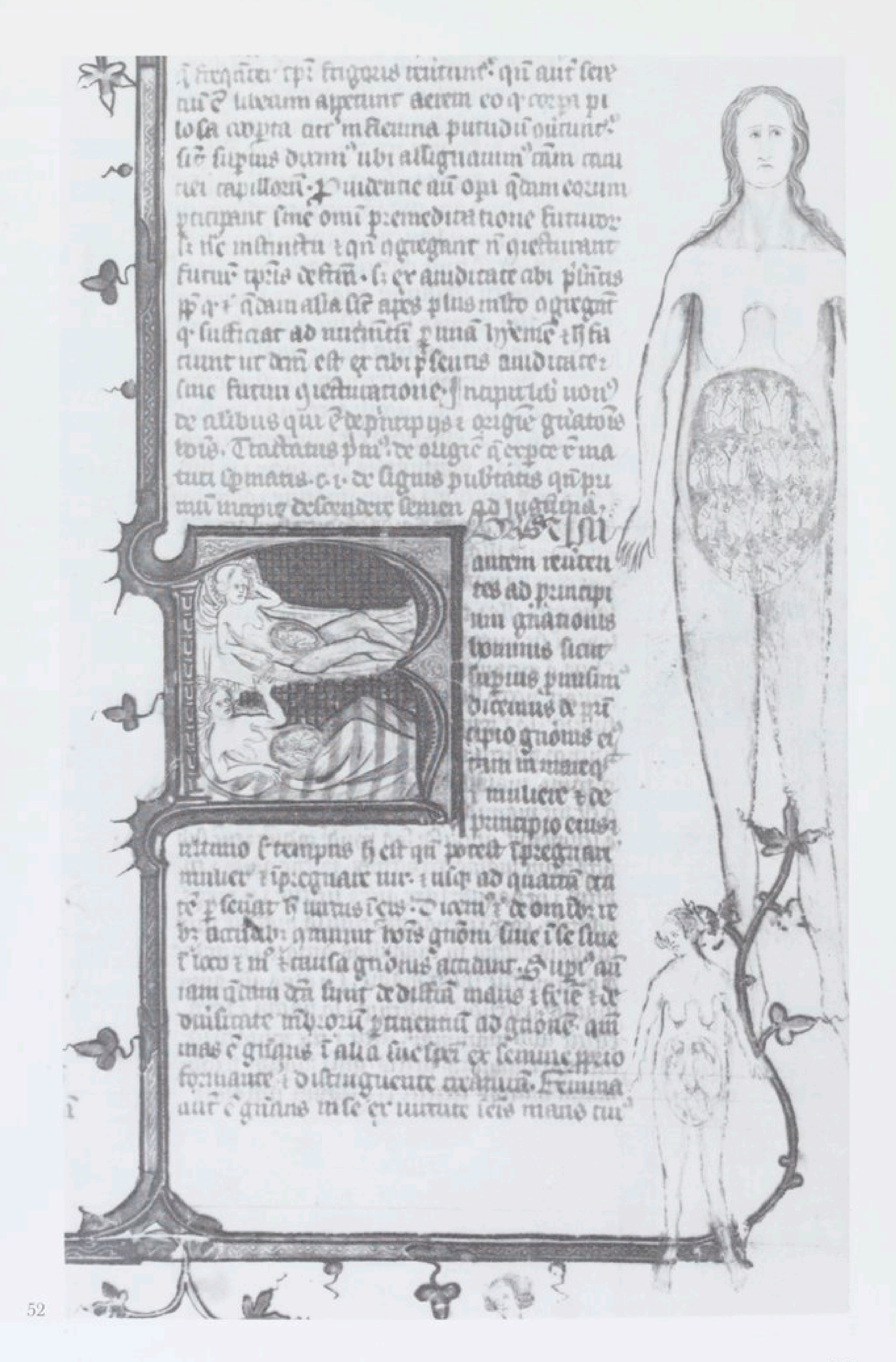
Paris, XIVe siècle, 2e quart.
335 ff., 330 × 235 ff.
B.N., Mss., Lat.16169 (f.134).

Albert de Bollstaedt (1206-1280) fut d'abord étudiant à Padoue, et c'est là que, malgré les ambitions de sa famille, il entra dans le jeune ordre mendiant des Frères Prêcheurs, après un sermon de Jourdain de Saxe, le successeur de saint Dominique. Dès la fin de ses études, il devient « lecteur » dans plusieurs couvents, puis maître en théologie à Paris (1244) et premier régent du *studium generale* de Cologne (1248), où il a Thomas d'Aquin parmi ses disciples. Sauf la brève parenthèse de l'évêché de Ratisbonne (1260-1262), ce sera comme son port d'attache. Tout au long de son immense labeur, il a pris Aristote pour maître, dans sa méthode et ses règles de pensée, mais non pas servilement dans ses thèses. Théologien et philosophe, c'est aussi un vrai savant, soucieux d'observation personnelle et ne reculant pour cela devant aucun effort, longue marche ou même ascension périlleuse, qui inquiètent souvent ses familiers.

Son *de animalibus* est une de ses œuvres « physiques » : une ample physiologie, et principalement une physiologie humaine, puisque l'homme est le plus parfait des animaux.

Ce beau livre appartint à la riche librairie des « pauvres maîtres du Collège de Sorbonne ». Contrairement à beaucoup d'autres, ce n'est pas un don ni un legs, mais il fut acheté, en 1384, pour la somme considérable de 18 francs, ces beaux francs de la réforme de Charles V, pesant 3,88 grammes d'or pur.

On voit ici, dans l'initiale, deux femmes gravides, portant l'une un seul fœtus, l'autre des jumeaux ; celle-ci à demi drapée d'une riche couverture. Après quoi le peintre des histoires, qui n'est pas celui des bordures, a lâché la bride à son imagination dans les marges, où il a représenté successivement : dans l'angle, une mère de triplés ; puis, dans la marge inférieure, une mère de quintuplés, dont le relieur moderne a coupé les jambes ; enfin, dans la marge latérale, rognée d'un bras, une géante portant 28 fœtus !



52



53

53
Collection de traités médicaux

France, fin XIIIe et début XIVe siècle.
148 ff., 235 × 175 mm.
B.N., Mss., Lat.7056 (ff.88v-89).

Sa foliotation médiévale prouve que ce recueil est un démembrement, voire une épave d'un ensemble beaucoup plus important, puisque le premier feuillet actuel était au XVe siècle le f.182. C'était du reste un recueil factice, puisque notre volume actuel réunit deux volumes à peu près contemporains mais nettement distincts.

Dans ce recueil largement international, ce qui ne doit pas étonner en notre Moyen Age occidental, nous trouvons successivement la *Practica* de Richard l'Anglais, la grande et la petite *Rogerina* (dont l'auteur est ici qualifié « Chancelier de Montpellier », ce qui ne doit pas être négligé dans un exemplaire aussi ancien), deux traités de la célèbre Trotula, le traité gynécologique d'une Cléopatre également salernitaine, les *Experimenta* de « Maître Gilbert, Chancelier de Montpellier », encore un traité anonyme des maladies des femmes, un recueil de recettes pharmaceutiques (« poudres, électuaires, sirops, onguents et emplâtres »), enfin, d'importants *« Synonimes »*. La seconde partie, un peu plus récente, est l'*Antidotaire* de Nicolas, encore un ouvrage salernitain.

Dans les marges du traité gynécologique de Cléopatre, on trouve cinq pages de ces dessins légèrement postérieurs, qui n'ont pas de valeur scientifique et dont la qualité reste fort loin, par exemple, du Moschion carolingien de Bruxelles, mais qui n'en sont pas moins un amusant témoignage de l'alacrité médiévale.

Dans tout le volume, on trouve par ailleurs beaucoup de gloses marginales de plusieurs mains. L'*antidotaire* est particulièrement intéressant à cet égard, par les suppléments qui font plus que le doubler.

54
Paul Orose, *Histoire du monde*

traduction française, vers 1460.
426 ff., 430 × 310 mm.
B.N., Mss., Fr.64 (f. 234).

Le texte de l'Histoire du Monde que Paul Orose écrivit à la demande de saint Augustin est suivi d'une compilation, faite d'après les récits de Lucain, Suètone et Salluste, relatant les événements importants de l'histoire de Rome. Les grandes peintures semblent être de la main d'un élève du célèbre Jean Fouquet. Celle qui est présentée illustre l'histoire de César qui, d'après la tradition, naquit par l'opération césarienne. Entourée de femmes éplorées le corps d'Aurélia la mère de César est étendu sur son lit. Un médecin debout devant elle extrait l'enfant par une incision latérale.

Ce genre d'opération était fréquent chez les Romains, et il était légal. Scipion l'Africain avait vu le jour de la même façon. En effet une loi édictée, dit-on, par Numa Pompilius interdisait d'enterrer le corps d'une femme grosse sans en avoir au préalable extrait l'enfant.



54



Materia medica

Jusqu'au XIVe siècle, médecine, chirurgie et matière médicale forment un tout dans le savoir médical. Aussi, chaque traité de médecine comprend-il généralement un antidotaire important.

Dans ce savoir, ce qui frappe avant tout, c'est sa remarquable continuité depuis le Papyrus Ebers jusqu'aux manuscrits médiévaux, savoir qui se prolongera et qui aura cours jusqu'au XVIIIe siècle.

Les trois règnes (animal, végétal, minéral) y sont largement représentés.

1) Le règne animal

A celui-ci, sont empruntés la vipère, le lézard, la corne de bœuf, la poudre de momie, le musc, la corne de cerf, l'urine et les excréments humains. Les mollusques pulvérisés fournissent la chaux. Les animaux marins, l'iode employé à Salerne contre le goître. Les bézoars empruntés aux pharmacopées arabe et persane font leur apparition au XIIe siècle. A cela s'ajoute et pour des siècles la célèbre thériaque à la composition aussi secrète que compliquée. Il faut aussi rappeler les sangsues.

2) Le règne végétal

Il joue un rôle considérable dans la pharmacopée du Moyen Age. Rappelons que le mot drogue signifie herbe sèche. A la flore d'Europe s'ajoute au Moyen Age la flore d'Orient et les préparations arabes (sirops et électuaires) qu'Arnaud de Villeneuve (c. 1235 ou 1245-1311-1315) complète par les extraits et les teintures. Il serait fastidieux d'énumérer les plantes employées mais les innombrables herbiers du Moyen Age montrent les recherches incessantes dont la phytothérapie est l'objet et où médecine savante et médecine populaire se rejoignent.

3) Le règne minéral

Il représente aussi une part très importante de la matière médicale. Depuis les mésopotamiens et jusqu'au XVIIIe siècle les pierres précieuses y jouent un rôle important. Il faut y ajouter les sels de mercure, les sels de fer, l'acétate de plomb et de cuivre, le soufre, l'alun, l'arsenic, les terres médicamenteuses, le sulfate de fer, etc.

La préparation de Lanfranc contre les ulcères de la verge (orpiment vert, myrrhe, aloès, eau de rose et de plantain, vin blanc) survivra dans le Codex sous le nom de mixture cathétérique jusqu'au XIXe siècle. Certaines dermatoses seront traitées par des onctions mercurielles, déjà préconisées par Théodoric, jusqu'au XXe siècle.

A cela s'ajoutent des médicaments nouveaux comme l'eau de vie, le vitriol, la thérébentine, le vitriol doux (éther), etc.

Les médecins et chirurgiens médiévaux font également usage d'amulettes, de reliques, de formules magiques, de sétons, de cautères, de vésicatoires. L'efficacité de la saignée, pour remédier au déséquilibre des humeurs, qu'elle soit révulsive ou dérivative, n'est pas discutée.

En conclusion, on peut dire que, contrairement aux siècles suivant, qui seront souvent beaucoup moins actifs dans ce domaine, l'homme du Moyen Age n'a négligé aucun domaine du savoir et de l'expérience pour tenter de soulager ou de guérir.

M.J.I.H.

55
Dioscoride, *de materia medica*

Italie méridionale, IXe siècle.
171 ff., 360 × 270 mm.
B.N., Mss., Gr.2179 (f.5).

Pedanius Dioscoride, grec cilicien d'Anazarbe, contemporain de Néron et des Flaviens, se fit médecin militaire pour voyager au-delà des frontières. Son ouvrage est le plus ancien herbier peint qui nous soit conservé entièrement, quelles que soient les discussions que l'on a pu soulever sur son originalité ou sur sa teneur primitive.

Recouvert d'une belle reliure aux armes de Henri II et Diane de Poitiers, ce manuscrit compte parmi les plus anciennes acquisitions grecques des collections royales. Malgré ses mutilations, il reste l'un des fleurons de notre fonds grec et l'un des principaux monuments de la médecine antique.

55



La forme de son écriture, une belle onciale grecque tardive, le fait généralement attribuer à l'Italie méridionale. C'est là également qu'il reçut des notes et gloses arabes, d'au moins deux mains, puis des notes et gloses latines du XIIIe siècle. C'est alors également que les images en furent numérotées, en « chiffres arabes » ; ce qui nous permet de constater qu'il était dès lors mutilé, de tout le premier livre et de la majeure part du deuxième, puisque la première image conservée porte le numéro 40, correspondant au 304 primitif.

Au f.4v, une seule plante : OTHONNA (TIA, 47). On remarquera une manchette grecque originelle, IDEA (idée, aspect), le nom arabe et une assez longue note arabe, la transcription latine du nom grec *(othonna)*.

Au f.5, deux plantes :
– MYOCOTA (TIB, 48). On notera particulièrement une brève note en minuscule grecque, deux notes arabes (au début du texte et près de l'image), deux notes latines : la transcription, *miossota*, et la traduction étymologique, *auricula muris* (oreille de souris).
– ICATIC (313, 49). On remarquera la manchette grecque originelle dans la marge interne, DYNAMIS (vertu), une longue liste originelle de prescriptions dans la marge externe (introduites par le sigle de PARA), deux notes arabes comme dans l'article précédent, la transcription latine *(isatis)*, puis la transcription du nom arabe *(arabicus sageret)* et l'indication du nom indien *(aluileg indicus)*.

Notre manuscrit resta donc en usage au moins quatre siècles, ce qui explique son état d'usure. En fait, c'est jusqu'au XVIIIe siècle que Dioscoride sera la première autorité de la *matière médicale*.

56
Dioscoride, *Kitab al-adwiya al-mufrada*

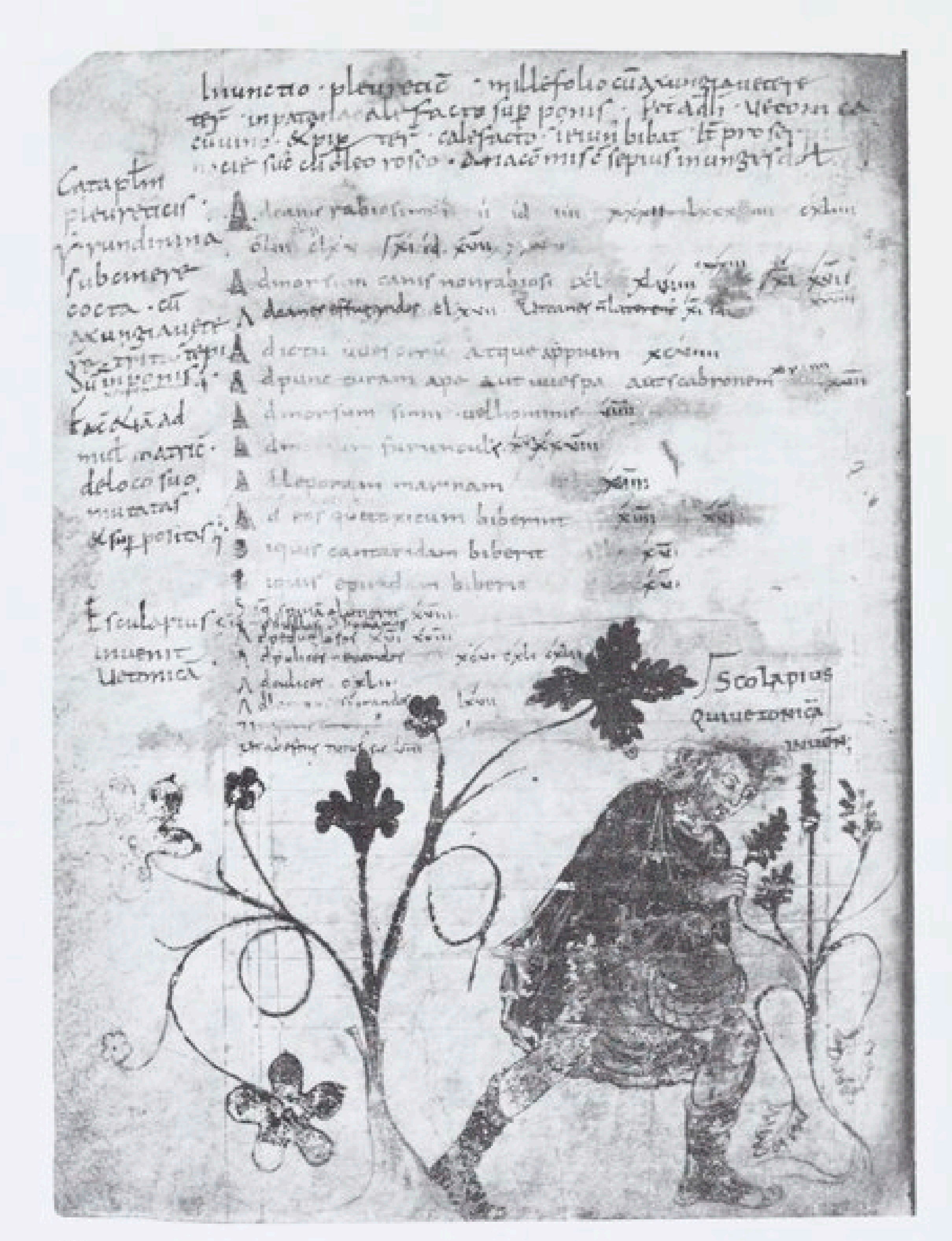
XIe siècle.
124 ff., 410 × 300 mm.
B.N., Mss. Or., Arabe 4947 (f.19v).

Traduction littérale des cinq livres de Dioscoride, lacune au début du livre I et fin du livre V notamment.

Historiquement, en Orient la transmission du texte grec s'est faite à l'arabe par l'intermédiaire du syriaque ; la version arabe du Dioscoride est l'œuvre de Stéphane fils de Basile, elle fut corrigée par Hunayn ibn Ishâq à Bagdad au III/IXe siècle. En Occident, à la cour de Abd al-Rahmân III de Cordoue, de nombreux savants gravitaient autour du prince, dont des médecins parmi lesquels Hasdai ibn Chaprout. L'empereur Romain II adressa au



56



57

calife un exemplaire du Dioscoride et dut dépêcher de Constantinople le moine Nicolas pour aider à la traduction car peu de personnes savaient le grec.

Cette copie présente de nombreuses similitudes avec le manuscrit grec 2179 (N° 55) ; ils ont été copiés sûrement à partir d'un archétype commun. Notre manuscrit contient aussi 160 figures, 70 identiques à celles du manuscrit grec, 90 similaires et souvent mieux finies, ce qui permet de combler des lacunes. Il a été copié par Hishâm ibn Mûsâ al-Masîhî connu sous le nom de Behnâm (f.19v).

La page exposée représente une plante nommée Persea (?) décrite comme poussant en Egypte et employée pour soigner les maux d'estomac.

57
Apuleius, Antonius Musa, etc.

Région de Reims ou Laon, milieu IXe siècle.–
63 ff., 280 × 205 mm.
B.N., Mss., Lat.6862 (f.18v).

Après Dioscoride, Apulée composa également un herbier peint, beaucoup moins important, mais dont ce moindre volume facilita la diffusion.

Par ses écritures comme par ses peintures, ce vénérable manuscrit paraît se rattacher à l'école de Reims, vers le milieu du IXe siècle. Il vint plus tard à Saint-Père de Chartres, sans doute par les soins de l'évêque médecin Fulbert, bienfaiteur de cette abbaye. On ne sait dans quelle circonstance il en fut soustrait. Baluze l'acheta parmi d'autres livres de René Hardy, conseiller au Châtelet. A la mort de Colbert, fatigué, mutilé, ce monu-

ment de la médecine carolingienne fut prisé 20 sous ! Sans doute fut-il déprécié, aux yeux des libraires, par les multiples notes marginales qui contribuent à nous le rendre particulièrement précieux.

Après la lettre apocryphe d'Hippocrate à Mécène (un anachronisme de quatre siècles), pour lui prescrire un calendrier diététique, on y trouve principalement l'ouvrage d'Apulée, précédé du traité d'Antonius Musa, le médecin d'Auguste, sur la bétoine, et de deux tables : l'une, alphabétique, marquant le nombre de « vertus » reconnues à chaque plante ; l'autre, méthodique, donnant la référence des chapitres où est mentionné chaque mal.

En outre, d'au moins six mains, dans les marges, des manchettes mais aussi des notes variées : observations médicales, recettes médicinales, prescriptions diverses, voire incantations, le plus souvent sans rapport avec le texte voisin mais constituant de considérables suppléments, dont on n'a pas encore identifié les auteurs.

Au f. 18v, on voit la fin de la deuxième table d'Apulée, avec des suppléments postérieurs. Dans la moitié inférieure de la page, Esculape entre deux plants de bétoine, avec une légende plus récente : « *Scolapius* qui découvrit la bétoine ». Dans la marge, d'une même main, un onguent et un cataplasme contre la pleurésie, puis la répétition plus correcte de la même légende : « Esculape découvrit la bétoine ».

Au f. 19, le début du texte (douze noms de la bétoine, sa description, une incantation et des indications pour la cueillette). Dans la marge, une bouillie pour la toux, deux recettes à base de romarin, et ... des prières contre le saignement de nez, à dire dans l'oreille du patient.

Souvent appelée « herbe sacrée » *(hierobotanon)* par les Grecs et les Latins à leur suite, la bétoine est considérée comme une panacée, à laquelle Antonius Musa reconnaît 47 usages.

58
Nicandre, *Theriaca et alexipharmaca*

Constantinople, début Xe siècle.
48 ff., 160 × 125 mm.
B.N., Mss., Suppl. gr. 247 (f. 5).
Planche 4.

Dans l'Antiquité puis au Moyen Age, on trouve un assez grand nombre d'ouvrages médicaux sous forme poétique. Alors que le livre était rare et cher, le rythme facilitait la mémorisation. Mais Gilles de Corbeil ajoute que pareille forme impose concision et précision.

Médecin, poète et grammairien, Nicandre de Colophon vécut au IIe siècle avant notre ère, à la cour d'Attale, roi de Pergame, la patrie future de Galien et d'Oribase. La majeure part de son œuvre est perdue. Sa *Thériaque* est un traité sur les morsures des bêtes sauvages, particulièrement des serpents, et des insectes venimeux : les précautions à prendre pour les éviter et les remèdes propres à les guérir.

Au siècle suivant, Mithridate composa le contrepoison qui conservera son nom, comportant 46 substances, notamment de l'opium et des herbes aromatiques. Mais c'est Criton, le médecin de Trajan, qui donnera le nom de *thériaque* à la formule d'électuaire entre temps complétée par Andromaque, le médecin de Néron, qui, pour la mettre à l'abri de toute altération, avait à son tour énuméré dans un poème les 71 substances qui entraient dans sa composition.

Sous des formules diverses, comportant 50 à 60 substances, elle sera tenue jusqu'à la fin du XVIIIe siècle pour une véritable panacée. Il n'y a pas si longtemps, elle figurait encore, parmi les électuaires, dans les dictionnaires d'officine, prescrite, en raison de ses propriétés opiacées, pour les affections des voies digestives, notamment les spasmes et les vomissements.

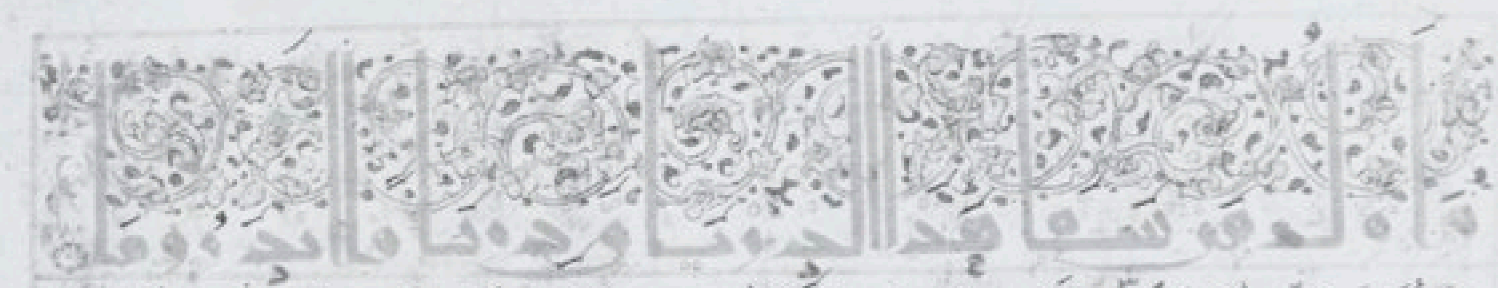
Notre exemplaire compte parmi les plus anciens monuments de la minuscule grecque, substituée à l'onciale vers le milieu du IXe siècle. Par son style et sa composition, son décor peint se rattache directement à la plus pure tradition hellénistique, telle qu'on peut la voir dans les peintures de Pompéi. On voit ici le début de la préparation. La légende indique : « PAYSAN PILANT DES PLANTES » et précise les noms de plusieurs ingrédients.

59
Le livre de la Thériaque

73 ff., 370 × 290 mm.
595 H/1199.
B.N., Mss. Or., Arabe 2964 (f. 17).

Premier discours attribué à Galien, sur les électuaires ; le commentaire serait de Joannes Grammatikos, Yahyâ al-Nahawî, philosophe jacobite alexandrin du VIe siècle ; en fait selon M. Meyerhof, c'est une production pseudo-scientifique de la basse époque alexandrine. Le copiste se nomme Muhammad ibn Abî l-Fath, il aurait transcrit le texte pour la bibliothèque d'un certain Mahmûd Abû l-Fath, tous deux sectateurs de Ali, quatrième calife orthodoxe.

واول من سمى هذا الدرياق درياقا اندروماخس



وذلك انه سمى هذا الدرياق بهذا الاسم لعلتين اذ كان قد وقعت عليه تجربتان ⊛ احدهما انه ينفع من لدغ الهوام السبعة والهوام السبعة باليونانية ثريا
والثانية انه ينفع من الادوية المشروبة السمية والادوية السمية باليونانية فارماقى فجمع الاسمين فسماه ثرياقا لانه ينفع من الجميع ⊛ [illegible]
انه كان ياخذ من حب الغار عشرين مثقالا ⊛ ومن الزعفران عشرين مثقالا ⊛ ومن الحلتيت عشرين مثقالا ⊛ ومن القسط الرومي عشرين مثقالا ⊛ [illegible] مثقالا
يعجنه بمثل هذا الوزن عسل منزوع الرغوة وهو بالرطل [illegible] رطل واحد وكان يسقي منه الشربة مثقالا بماء حار ⊛ وان اندروماخس هذا
الدرياق كانت له اثنان وعشرون سنة فلم يشتغل باقي حياته الى ان توفي ثماني عشرة سنة ⊛ والى ان ولد ابرا قليدس ثمانين سنة والى ان
برع في العلم خمسا وعشرين سنة ⊛ والى ان الف الدرياق المنسوب اليه ثمان سنين ⊛ وذلك جملة ما بين هذا الدرياق يستعمل الى ان برع فيه
⊛ والى الوقت الذي ابتدا ابرا قليدس في تاليفه مائة واحدى واربعين سنة ⊛

تيرزا ابرا قليدس
فقدانت عليه





من السنين خمس وعشرين سنة ⊛ نظر الى هذا الدرياق المنسوب الى اندروماخس احد الصنوف الاحكام فاحب ان يزيد في ادويته ادوية تنفع
بممازجتها لهذه الادوية منافع اخر ⊛ فزاد فيه اربعة ادوية ثلثة ادوية نباتية وهي الزراوند ⊛ دار صيني ⊛ [illegible] ⊛ [illegible]

59

Le texte est entièrement vocalisé ; les titres et les légendes sont exécutés en caractères coufiques, d'un style qui s'est perpétué du IV-VIe siècle de l'Hégire/X-XIIe siècle. La facture d'ensemble est celle de l'école de Bagdad mais d'une conception syro-mésopotamienne ; en effet, les scènes d'une manière générale sont assez animées, un décor familier entoure les personnages. Fut en possession de J.F. Bonastre, pharmacien, en 1832.

Représentation de la préparation de la Thériaque (cf. mss. Suppl. Grec 247, N° 58).

60
Marcellus, *de medicamentis*

Fulda, IXe siècle, 2e quart.
150 ff., 280 × 240 mm.
B.N., Mss., Lat.6880 (ff.70v-71).

Marcellus de Bordeaux, un gallo-romain, fut Archiatre et Maître des offices de Théodose, à la cour de Milan, vers 390. On a lieu de penser qu'il avait commencé sa carrière sous Vindicianus, un « africain », Comte des Archiatres de Valentinien Ier (364-375).

S'il admet des remèdes populaires et campagnards, son ouvrage n'est nullement un « recueil de recettes magiques et absurdes » comme on a parfois dit, mais il nous a conservé de précieuses reliques de la pharmacopée gauloise, qu'il nous signale d'ailleurs expressément. Après plusieurs lettres d'anciens auteurs, il regroupe en 36 chapitres quelque 2 700 remèdes à tous les maux possibles, de la tête aux pieds.

Malgré son intérêt certain, l'ouvrage n'a toutefois connu qu'une faible diffusion, et on en conserve seulement deux exemplaires carolingiens. Ecrit sans nul doute à Fulda sous l'abbatiat de Raban Maur (822-842), celui-ci nous présente l'intérêt supplémentaire d'avoir été préparé par Janus Cornarius pour servir de *copie* à la première édition, imprimée à Bâle, chez Froben, en 1536. Il appartint ensuite à l'érudit Claude Saumaise (1588-1653) puis au magistrat dijonnais Philibert de la Mare, avant d'entrer à la Bibliothèque du Roi, en 1719.

Or, la Bibliothèque municipale de Laon possède l'exemplaire imprimé de Saumaise, abondamment annoté par celui-ci, qui s'attacha notamment à rétablir les leçons authentiques du manuscrit, abusivement corrigées par l'éditeur. Il en fit don par la suite à René Moreau, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris. Après la mort de ce dernier, il fut acquis par le grand bibliophile que fut le Chancelier d'Aguesseau ; à la dispersion de cette riche bibliothèque, en 1785, il fut acheté avec plusieurs centaines d'autres volumes par les prémontrés de Saint-Martin de Laon.

Mais la Bibliothèque municipale de Laon possède aussi l'autre exemplaire carolingien de Marcellus, qui est un exceptionnel monument de la science médicale carolingienne. On voit en effet dans ses marges des manchettes, des réflexions très avisées, quelques suppléments éprouvés, des signes critiques, enfin d'autres signes destinés à la constitution d'abrégés spécialisés ; tout cela étant principalement attribuable à l'évêque médecin Pardule puis au maître Martin Scot.

Ici, on peut voir la dernière ligne du § 89 et les §§ 90-105 du chapitre XVI, concernant la toux, puis le titre et le commencement du chapitre XVII. On remarquera particulièrement le § 100, aux dernières lignes du f.70v : une formule originale de Vindicianus, dont lui-même ou son successeur observait en conclusion que *« ce remède profite aussi aux chevaux qui toussent »*. C'était donc un « remède de cheval » : du soufre vif mêlé à de la très vieille axonge de porc. Mais un archiatre impérial devait aussi prendre soin de la cavalerie, hommes et bêtes. Il n'en est pas moins singulier quoique parfaitement normal, de voir cet ouvrage d'un archiatre impérial et militaire, 450 ans plus tard exactement, réapparaître aux mains d'un autre médecin royal et militaire ; à se demander si le texte ne se serait pas transmis, de siècle en siècle, par le palais impérial puis par le palais mérovingien...

61
Antidotaire

XIIe siècle, 3e quart.
107 ff., 270 × 175 mm.
B.N., Mss., Lat.16187 (ff.40v-41).

Ce bel *antidotaire* alphabétique fut légué au Collège de Sorbonne par l'un de ses membres, Jacques de Padoue, maître ès arts, médecine et théologie, pas moins, vers le milieu du XIVe siècle. Divers possesseurs successifs y ont ajouté notes et recettes nouvelles, pendant une bonne centaine d'années. Il est malheureusement mutilé de son premier feuillet, ce qui nous prive très probablement d'indications précieuses pour en retracer l'histoire.

Au f.40v, on peut voir diverses formules de gargarismes, puis, d'une main plus récente, une recette supplémentaire, une composition que son transcripteur dut trouver merveilleuse, étant apte à « restaurer la mémoire, fortifier le cerveau et tout le corps ».

Au f.41, on voit une belle initiale H à rinceaux et quatre formules de sirops (appelés *harteciaca*) : les trois premiers

attribués respectivement à Galien, Andromaque (le médecin de Néron, auteur d'une thériaque : cf. N° 58), Scribonius Largus (l'une des sources principales de Marcellus) ; le quatrième, anonyme. Puis une gracieuse initiale I : une jeune femme personnifiant l'hygiène, comme l'indique le texte : *« Igia est sanitas... »*.

On remarquera au passage les incorrections de ce bas-latin médical : il ne faudrait pas d'h pour *arteriaca*, mais il en faudrait pour *hygia*...

62
Platearius, *Le livre des simples médecines*

XVe siècle, 102 ff., 275 × 200 mm.
B.N., Mss., Lat.17848 (f.20v).

Cet herbier n'est peut-être pas de facture très soignée, mais ses dessins coloriés sont amusants et très réalistes. L'enluminure représente la « cueillette » de la mandragore, plante à la fois maléfique et sacrée. Cette solanée passait, depuis la plus haute antiquité, pour une plante magique à la fois pour la forme presqu'humaine de sa racine et pour ses propriétés hallucinogènes. L'arrachage de la mandragore demande tout un cérémonial. Par une nuit sombre, il faut y aller avec un chien noir. On attache par une corde composée des cheveux d'une vierge le chien à la racine de la plante et il faut s'enfuir en se bouchant les oreilles sous peine de trépasser, la mandragore criant de façon humaine. Ensuite, on trouve le chien mort et la racine arrachée. Elle avait, dit-on, le pouvoir de faire ouvrir les portes et découvrir les trésors. On l'appelait donc mandragore ou main de gloire (cf. Achim von Arnim, Contes bizarres).



62

63
Platearius, *Le livre des simples médecines*

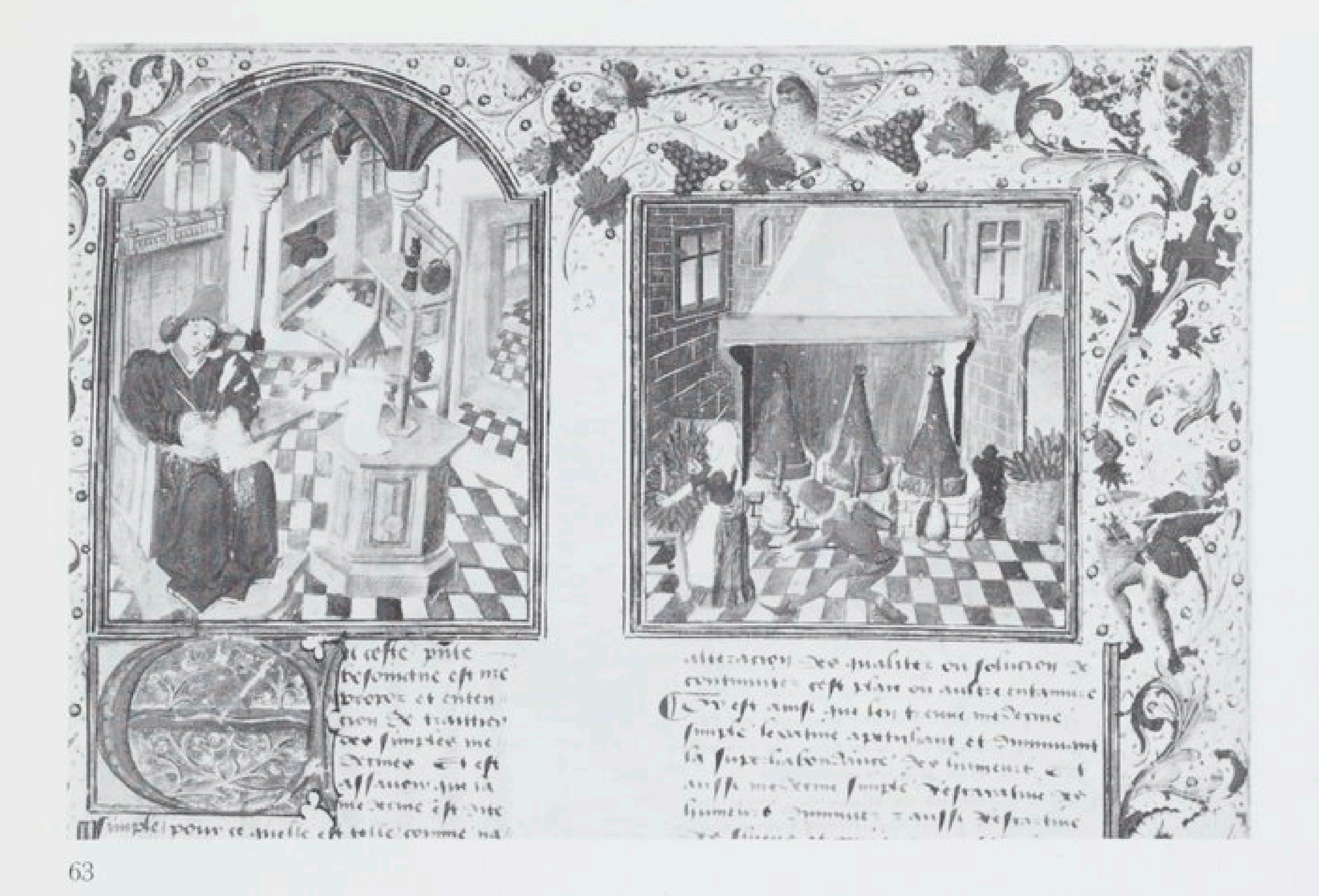
XVe siècle.
51 ff., 280 × 190 mm.
B.N., Mss., Fr.1311 (f.1).

Il s'agit d'une traduction française du *Circa instans* de Mattheus Platearius. Platearius appartenait à une famille italienne qui compta plusieurs médecins de l'Ecole de Salerne dont Mattheus.

Ce traité traduit sous les titres de : *Livre des simples* ou encore de l'*Herboriste* eut un grand succès puisque la Bibliothèque Nationale en possède à elle seule quinze exemplaires.

L'ouvrage traite de la matière médicale, de la thérapeutique, du bon et du mauvais usage des drogues. Il avait comme utilisateurs les médecins, mais aussi les chirurgiens, les apothicaires et les herboristes. C'est sans doute la raison du succès de sa traduction car, à part les médecins, les autres catégories soignantes ne connaissaient que peu ou pas du tout la langue latine.

C'est une sorte de dictionnaire où les plantes, les minéraux, les substances animales (momie, os de seiche, cornes d'animaux) formant la pharmacopée d'alors sont classés par ordre alphabétique. Ce bel exemplaire est le tome IIIe de l'ouvrage. On peut lire sur la page de garde qu'il appartint au roi Louis XII et fut offert par ce dernier à son premier ministre et ami, le cardinal Georges d'Amboise. Les deux plantes du f.1 sont le *Cubebes* (Cubeba officinalis) tonicardiaque, et la *Capilla Veneris* (cheveux de Vénus). La capillaire est employée encore maintenant pour ses vertus antitussives et contre l'asthme et la coqueluche (sirop de capillaire).


63

64



64
Platearius, *Le livre des simples médecines*

XVᵉ siècle.
188 ff., 320 × 255 mm.
B.N., Mss., Fr.623 (f.23).

Ce manuscrit, assez soigné, provient de la bibliothèque de Gaston d'Orléans ; c'est une des nombreuses traduction du Platearius qui porte des titres parfois un peu différents. Au début une table méthodique classe plantes et produits par maladies. L'ouvrage dont le texte suit les détaille dans un ordre purement alphabétique.

Les peintures sont banales plantes stylisées, décoratives, mais peu reconnaissables.

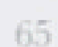
Toutefois le frontispice exposé est intéressant : à gauche l'auteur écrit assis dans une cathédrale son manuscrit sur les genoux. Au-dessus de lui sur des étagères, des pots et des objets divers. A droite, au premier plan, un homme et une femme trient des plantes officinales. Devant eux des alambics, et, au fond dans le foyer d'une cheminée, trois athanors.

La bordure amusante et soignée avec ses grotesques évoluant au milieu de fleurs et de rinceaux est malheureusement assez frottée.

65
Platearius, *Le livre des simples médecines*

XVe siècle.
325 ff., 345 × 245 mm.
B.N., Mss., Fr.12319 (f.42).

Cet autre exemplaire de l'*Herboriste*, ne commence qu'au f.39 du manuscrit. Le texte en est soigné mais les plantes, très stylisées, placées en regard des chapitres ne sont la plupart du temps identifiables que lors de la lecture de la notice qui les concerne. Ici un homme au bord d'un fleuve se penche pour récolter le bois d'*aloe* (aloès) : ce bois provenait dit le texte de la haute Babylonie. Il a de multiples vertus : « conforte l'estomac, fait bonne digestion et vault contre feblesse du cuer et du cervel... contre pamoison et contre la venue des fleurs aux femmes... ».



Encore récemment l'aloès était utilisé comme purgatif ou comme tonique, il jouit aussi de propriétés emménagogues. On l'utilisait en teinture, simple ou composée, en poudre et en pilules.

65





66

66
Platearius, *Le livre des simples médecines*

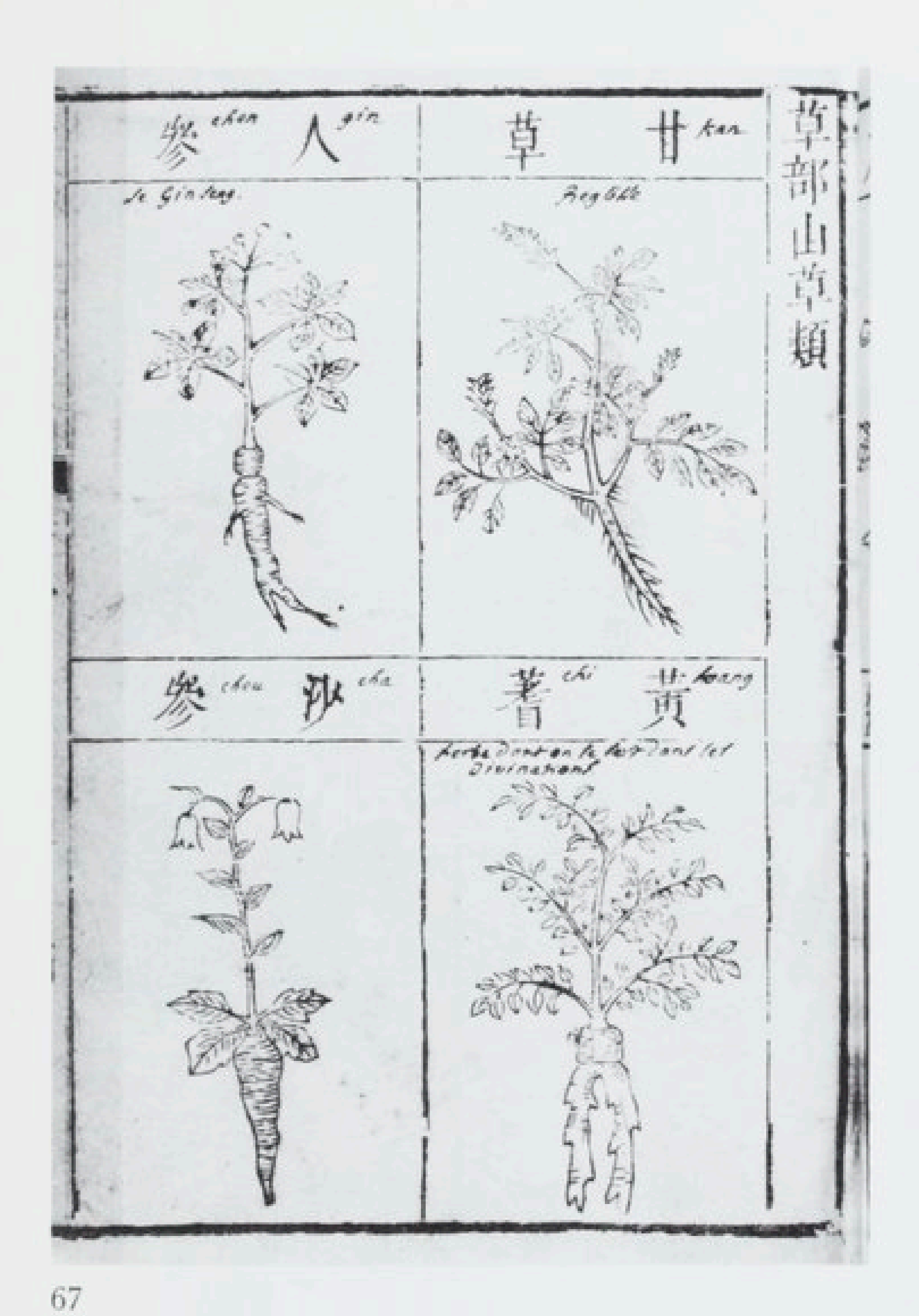
Fin XVe siècle.
197 ff., 340 × 258 mm.
B.N., Mss., Fr.12322 (f.187v).

Ce beau manuscrit, un peu tardif, de la traduction du *Circa Instans* comporte d'abord le texte seul dans lequel les plantes et produits divers sont classés par ordre alphabétique, les illustrations étant rejetées à la fin du volume.

Ces très belles peintures ont eu pour modèle un manuscrit conservé actuellement à Léningrad dans la bibliothèque publique Saltykov Chtchedrin.

Les enluminures sont l'œuvre du peintre dit le Maître de Charles d'Angoulême, le présumé Robinet Testard. Le fini de l'exécution n'a d'égal que la reproduction absolument fidèle des fleurs et des plantes décrites. Ici un homme tenant un godet récolte le « Baume » *(Balsamum)* dans un petit tonneau.

La « liqueur » de l'arbre se nomme *opobalsamum* : elle soigne de nombreux maux, son seul défaut est un prix élevé. On l'emploie : en application externe contre la rétention d'urine, délayée dans l'eau chaude contre les maux de ventre, enfin en gouttes dans les oreilles contre les douleurs de cet organe, et aussi contre les affections dentaires.



67

67
Bencao Gangmu, *Le grand herbier de la Chine* par Li Shichen

Edition de 1735, basée sur l'édition de 1717, annotée par un missionnaire.
B.N., Mss. Or., Chinois 5280.

Cette monumentale pharmacopée en 52 chapitres, plus une préface, une introduction, 2 chapitres d'index des maladies et 3 chapitres d'illustrations, a été compilée par Li Shichen de 1552 à 1578 sur la base de 41 « materia medica », de 360 traités de médecine et de 591 autres ouvrages scientifiques. Elle décrit 1 892 substances d'origine végétale, animale ou minérale, donnant pour chacune le nom scientifique, le nom populaire, les citations dans la littérature antérieure, le mode de fabrication et de conservation, les propriétés et l'application.

Très souvent réédité jusqu'à nos jours, cet ouvrage capital de la médecine chinoise a suscité l'intérêt des R.P. Jésuites de la Mission de Chine : voir par exemple la traduction française par le R.P. François-Xavier Dentrecolles, S.J., de la notice concernant le ginseng in B.N., Mss. Français 17238, fol. 75 sq.

68
Tacuinum sanitatis

Lombardie, XIVe siècle, 3e quart.
104 ff., 325 × 240 mm.
B.N., Mss., Nouv. acq. lat. 1673 (f.32).
Planche 5.

Tacuinum sanitatis, dans ce latin médical hybride que nous avons déjà mainte fois rencontré, cela signifie *Manuel de santé*. C'est une compilation assez large, concernant tout ce qui peut influer sur la santé ou porter remède à la maladie : les produits les plus divers du règne végétal et du règne animal, les vents et les saisons, les vêtements, les actes de la vie humaine (sommeil et repos, repas, ivresse et vomissement, équitation et lutte, conversation, etc., en quelques 200 articles.

Le texte en est toujours plus ou moins sommaire. Certains exemplaires s'y réduisent. Mais plusieurs exemplaires de luxe, comme celui-ci et le suivant, sont principalement des livres d'images. Il est d'ailleurs étonnant de voir comment des programmes d'images très proches, qui supposent une transmission directe, peuvent coexister avec des divergences dans l'ordre de la réalisation et plus encore dans les textes.

D'après une note allemande postérieure d'une soixantaine d'années, cet exemplaire appartint initialement à l'Archiduc Léopold d'Autriche (1358-1386), aieul de l'Empereur Frédéric III (1440-1493), qui avait épousé en 1365 Verde Visconti, fille de Barnabo Visconti, Duc de Milan (1354-1385). Plus tard, on ne sait en quelle circonstance, le manuscrit était passé en Orient, et la note allemande est suivie d'une inscription arabe signalant qu'il a été apporté de Smyrne (sans doute à Constantinople).

Outre le « portrait » de l'auteur présentant son livre, cet exemplaire comporte 205 articles. Pour chacun, le compilateur indique son nom, l'auteur qu'il a utilisé, la nature ou la qualité de l'objet (combinaison de chaud, froid, sec, humide, avec leurs 4 degrés), son origine ou son meilleur état, son avantage et ses inconvénients, avec les moyens d'y remédier.

Ainsi, f.32, la RUE *(Ruta)*, que l'on cueille dans un jardin : elle est chaude et sèche, meilleure quand elle pousse près d'un figuier ; elle augmente l'acuité visuelle et résorbe les ventosités, mais elle agite le sperme, excitant ainsi l'appétit sexuel ; on doit donc y remédier par des calmants.

Ainsi encore le CORIANDRE (f.31v) : il est froid et sec, meilleur cultivé au jardin et frais cueilli ; s'il calme la fièvre, il nuit au cœur ; on doit donc en user avec un sirop acidulé.

Observons enfin qu'on trouve, d'une seule main, d'assez nombreuses notes du XVe siècle, très cursives, en latin et tchèque.

69
Tacuinum sanitatis

Rhénanie, milieu XVe siècle.
108 ff., 320 × 220 mm.
B.N., Mss., Lat.9333 (f.30).

D'après les armes peintes au début, très peu après son exécution, ce beau manuscrit, assez semblable au précédent mais postérieur de 60 ou 80 ans, aurait appartenu au Comte Louis de Wurtemberg et à son épouse Mathilde, fille de Louis de Bavière, Comte Palatin du Rhin.

Cet exemplaire présente à peu près le même programme que le précédent : le portrait de l'auteur et 207 articles, avec un petit nombre de différences dans l'ordre et la conception des images. Par contre, on constate avec étonnement de considérables différences dans les textes, un peu plus développés du reste, qui décrivent la « complexion » de l'objet, son meilleur choix, son avantage et son inconvénient, le moyen d'y remédier, mais aussi les humeurs qu'il peut augmenter ou produire, et ses convenances (de tempérament, saison, région).

Ainsi, l'HYSOPE *(Ysopus)* est chaude et sèche au 3e degré ; la meilleure est la variété horticole ou domestique, fraiche cueillie ; elle apporte un adjuvant à la poitrine et contre la toux humide, mais elle nuit au cerveau par sa « fumosité » ; elle engendre des humeurs aigres ; elle convient aux tempéraments froids et humides, notamment aux vieillards décrépits, ainsi qu'en hiver et dans les pays froids.

De fait, cette herbe sacrée des Juifs est un remède aux affections du poumon, notamment un expectorant que l'on employait récemment encore contre la toux et dans les crises d'asthme. Avec les fleurs, on faisait on outre une tisane stomachique, stimulante et tonique.

Observons enfin que le texte est tout entier doublé d'une traduction allemande un peu plus récente.



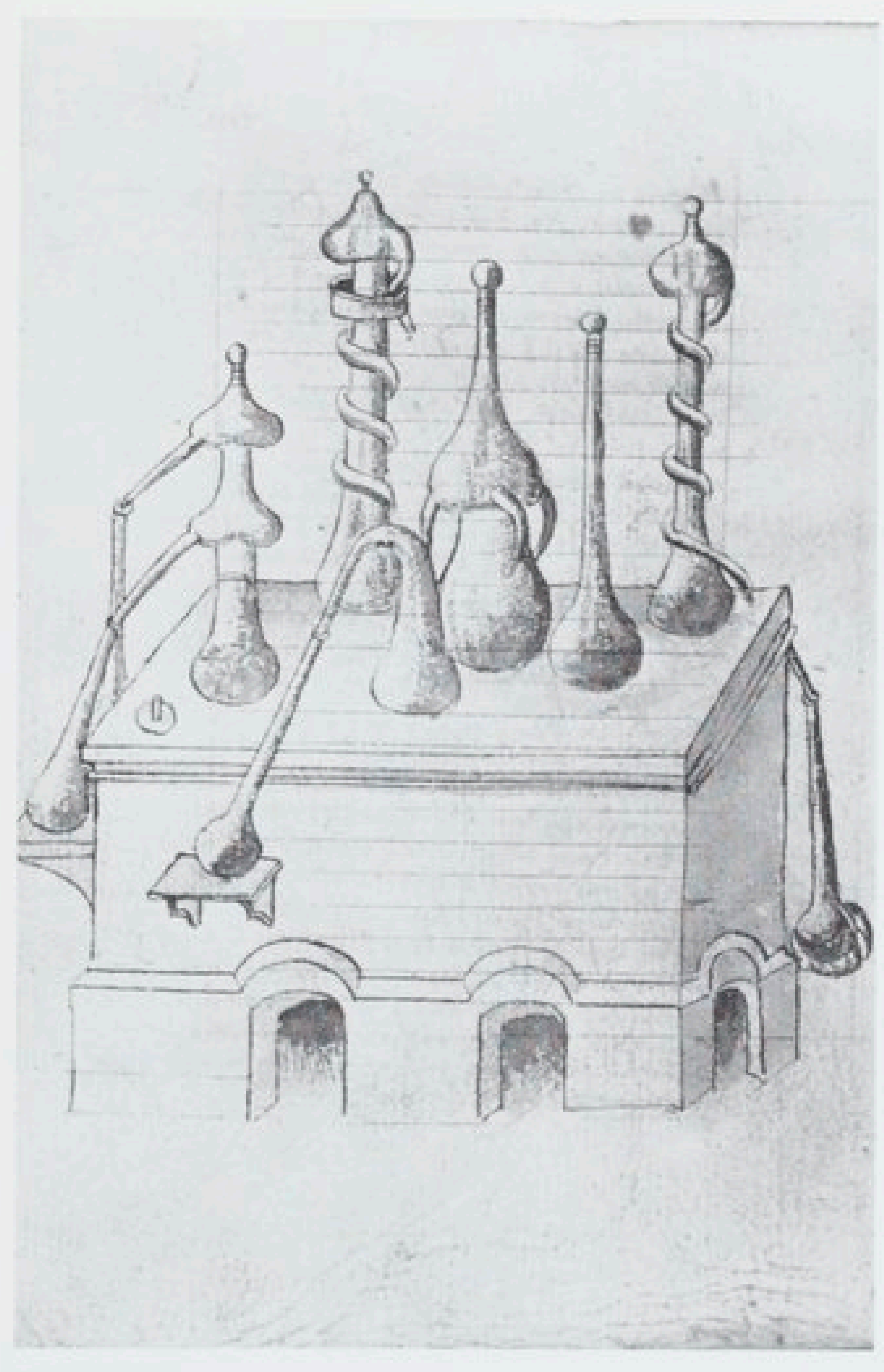
69

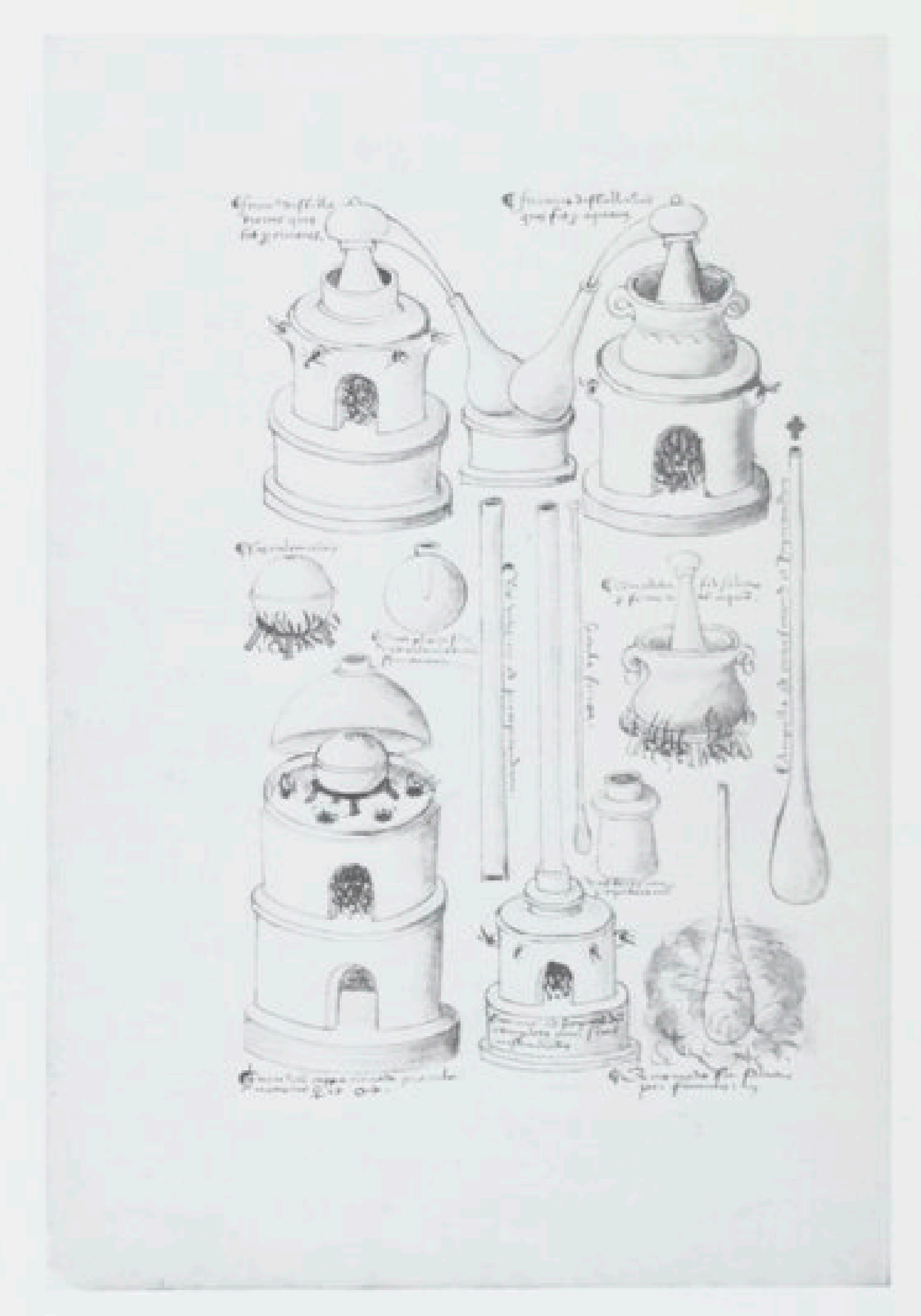
70
Opuscules médicaux et chimiques

XVe siècle.
66 ff., 220 × 140 mm.
B.N., Mss., Fr.19991 (f.62).

Mélange divers où l'on trouve « La nathomie (sic) selon Galien », un traité anonyme sur le rajeunissement, un autre sur la prolongation de la vie.

Ces sujets expliquent l'illustration ci-contre, montrant du matériel de distillation. En effet, ainsi que l'écrit Guy Beaujouan, dans le chapitre qu'il consacre à « La science dans l'Occident médiéval chrétien » dans l'Histoire Générale des Sciences, (Tome I, Paris, P.U.F. 1966 pp. 634-


70


71

636), bien que la chimie semble n'avoir jamais figuré dans les programmes scolaires du Moyen Age, des recherches actives s'exercent dans ce domaine. Elles se font sous l'influence, d'une part, des écrits arabes comme le *«Secretum secretorum»* ou le *«De aluminibus»* de Rhazès «qui accroissent les connaissances circulant en occident et d'autre part sous l'influence d'une tradition mystico-allégorique plus ou moins rattachée au pseudo-Gerber et qui cherchent à obtenir de l'or en unissant, dans des conditions approppriées le soufre et le vif-argent (mercure)». Ainsi naissent des procédés nouveaux intéressant le vitrail, la teinture des étoffes ou la trempe des aciers, la mise au point du matériel d'expérimentation, aussi bien des fours que des alambics et des appareils en verre et les deux grandes découvertes du Moyen Age : l'alcool et les acides minéraux, sulfurique et nitrique. Mais aussi de ces recherches naissent également des recettes fantaisistes basées sur des «élucubrations mystiques qui mêlent à la fabrication des métaux précieux, la recherche de la santé, de la jeunesse, de la puissance et de la perfection». On débouche alors sur une forme d'alchimie où les escroqueries sont nombreuses. Quoiqu'il en soit, le Moyen Age n'a pas réussi à faire de la chimie une véritable science mais a seulement défini de manière relativement précise différentes manipulations effectuées au laboratoire : distillation, sublimation, calcination, fixation, etc.

71
Oronce Finé, *Recueil de traités alchimiques*

Paris, 1535-1537.
119 ff., 315 × 210 mm.
B.N., Mss., Lat.7147 (f.Ev).

Fils du médecin astronome briançonnais François Finé, petit-fils du médecin briançonnais Michel Finé, Oronce Finé naquit à Briançon, le 20 décembre 1494, «vers le crépuscule vespéral». Mathématicien, astronome, alchimiste, il fut professeur au Collège Royal en 1532. Il mourut à Paris, dans la gêne, le 6 octobre 1555. Outre divers ouvra-

ges imprimés ou manuscrits, qui ne firent pas sa fortune, il nous a laissé une importante horloge, construite en 1553 pour le Cardinal de Lorraine et conservée à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Il n'est pas l'auteur mais seulement le compilateur et le transcripteur des nombreux traités alchimiques réunis dans ce volume à son usage. Plusieurs d'entre eux sont signés et datés. Il y a en outre inscrit diverses notes chronologiques personnelles, notamment sur sa naissance.

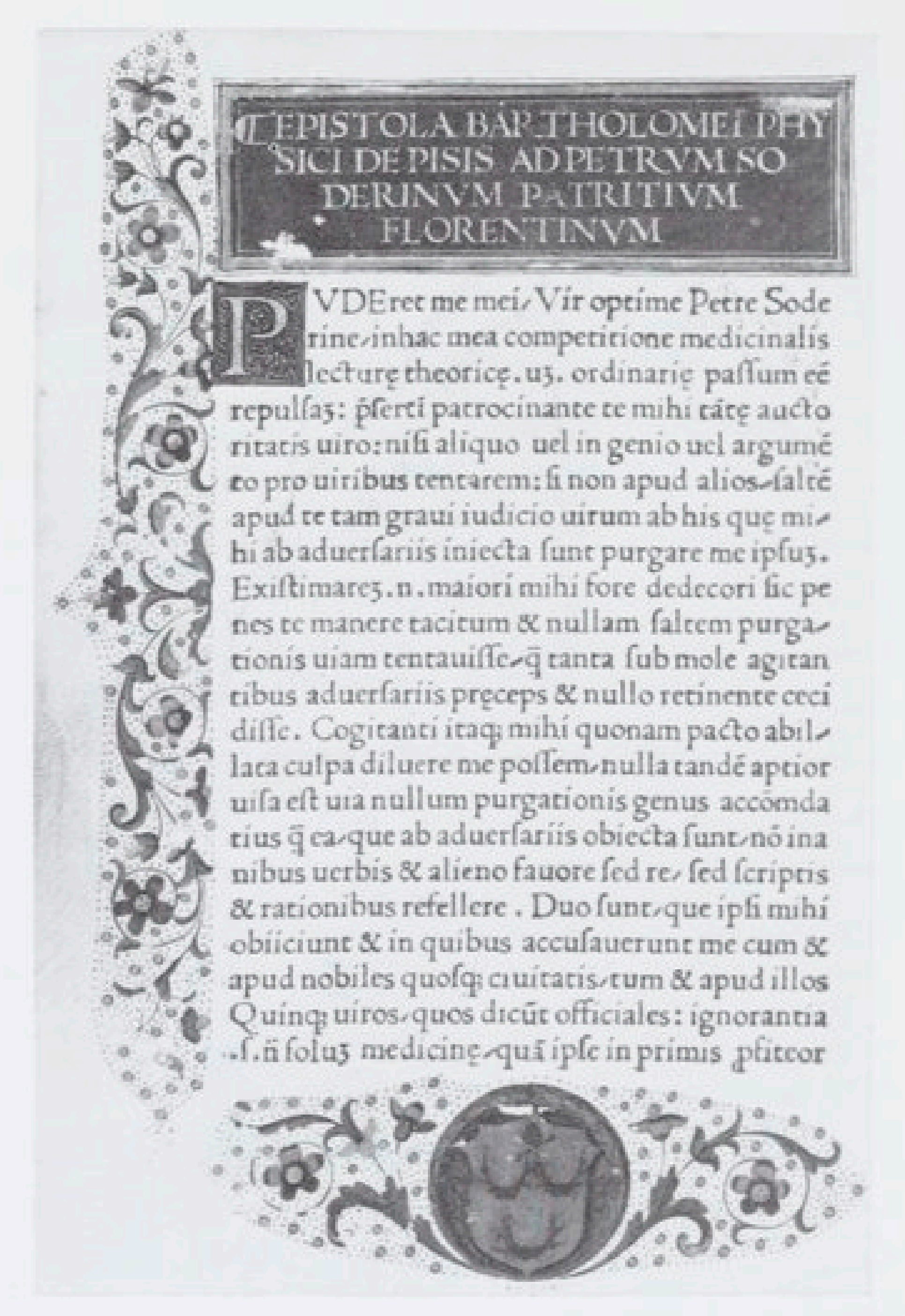
Le dernier feuillet préliminaire (Erv) comporte une série de dessins fort soignés de « fourneaux selon Geber », un célèbre chimiste persan du IXᵉ siècle.

On voit ici, en haut, deux fourneaux avec des cornues, pour la distillation sur les cendres chaudes et la distillation dans l'eau bouillante. En bas, tout un appareillage pour la calcination, avec divers détails ; puis un appareil pour la précipitation, avec le détail du montage ; enfin, la solution par l'eau bouillante et par la « fumée » ou la vapeur.

72
Barthélemy de Pise. *Epitoma medicinae*

Florence, vers 1500.
B.N., Impr., Rés. Vélins 1980 (f.1v).

Dédié au savant florentin Piero Soderini, ce traité de Barthélemy de Pise, dénotant de solides connaissances de chimie, valut plus tard à ce professeur de médecine siennois le poste d'archiâtre de Léon X en 1513.


EPISTOLA BARTHOLOMEI PHYSICI DE PISIS AD PETRVM SODERINVM PATRITIVM FLORENTINVM

PVDEret me mei, Vir optime Petre Soderine, in hac mea competitione medicinalis lecturę theoricę .u3. ordinarię passum eē repulsa3: pferti patrocinante te mihi tātę auctoritatis uiro: nisi aliquo uel ingenio uel argumēto pro uiribus tentarem: si non apud alios, saltē apud te tam graui iudicio uirum ab his quę mihi ab aduersariis iniecta sunt purgare me ipsu3. Existimare3.n. maiori mihi fore dedecori sic penes te manere tacitum & nullam saltem purgationis uiam tentauisse, q̄ tanta sub mole agitantibus aduersariis preceps & nullo retinente cecidisse. Cogitanti itaq3 mihi quonam pacto abillata culpa diluere me possem, nulla tandē aptior uisa est uia nullum purgationis genus accōmodatius q̄ ea, que ab aduersariis obiecta sunt, nō inanibus uerbis & alieno fauore sed re, sed scriptis & rationibus refellere. Duo sunt, que ipsi mihi obiiciunt & in quibus accusauerunt me cum & apud nobiles quosq3 ciuitatis, tum & apud illos Quinq3 uiros, quos dicūt officiales: ignorantia .s. n̄ solu3 medicinę, quā ipse in primis pfiteor

72

73
Chants sur la Conception couronnée au Puy de Rouen

De 1519 à 1528.
10 ff., 310 × 210 mm.
B.N., Mss., Fr.1537 (f.82v).
Planche 6.

Les sociétés littéraires, sorte de confréries, ont eu une importance certaine pendant tout le Moyen Age, et spécialement en Normandie.

Ces académies se réunissaient le jour de la fête de la Conception-Notre-Dame (8 décembre) appelée aussi fête des Normands. Cette célébration perpétuait le souvenir d'un vœu fait Notre-Dame en 1070 par l'évêque Herbert, messager de Guillaume le Conquérant, que la Vierge avait sauvé du péril de la mer.

Les membres de cette confrérie se réunissaient sans doute sur le parvis de l'église (Puy signifie lieu élevé ou perron). Là ils écoutaient des chants dits palinods qui devaient tous se terminer par un refrain en l'honneur de la Vierge. Le meilleur était récompensé.

Ce beau manuscrit, un peu tardif, s'apparente pour l'illustration à l'Ecole de Rouen. Des peintures en pleine page, en général allégoriques, annoncent chaque poème. Ici un sujet cher au Moyen Age, le Christ apothicaire ayant comme clients Adam et Eve attendant une ordonnance sur laquelle est écrit : « Le restaurant qui pour mort rend la vie. » Ce thème est fréquent depuis l'époque byzantine : Jésus est le médecin des corps aussi bien que des âmes.

Si la composition est symbolique, le décor est bien réel et l'officine représentée avec précision et vérité.

Soins et société

Sous cette rubrique, l'exposition permet de voir de beaux manuscrits consacrés aux hôpitaux, aux épidémies et aux guérisons miraculeuses. C'est à dessein que nous n'avons pas évoqué les hôpitaux dans les institutions médico-chirurgicales. En effet, bien que des études récentes dont celles du professeur Alain Saint-Denis sur l'ancien hôpital capitulaire de Laon au XIIe siècle aient montré que l'on y soignait activement les malades, il n'en reste pas moins que l'hôpital au Moyen Age est avant tout un lieu d'accueil pour ceux qui ne peuvent assurer leur propre subsistance. Le personnel soignant y est exclusivement religieux. Il ne se médicalisera que très lentement au cours des siècles. Le mot «aegrotantibus» n'apparaît pas, dans les textes de l'Hôtel-Dieu de Paris avant 1199, et il n'est fait état d'un chirurgien pour la première fois qu'en 1221 et d'un médecin en 1231. Encore ne s'agit-il que de praticiens de passage.

Il n'est donc pas nécessaire d'être malade pour entrer à l'hôpital. Le pauvre est la raison d'être de l'hôpital et l'offrande faisant partie de la vie du Moyen Age, elle se dirigeait tout naturellement vers l'église et l'hôpital qui disposaient donc d'un patrimoine propre, souvent important. A proximité de la cathédrale, l'Hôtel-Dieu vivait en symbiose avec elle. Son architecture n'est qu'une variété à peine différenciée de l'architecture religieuse gothique. C'est l'hôpital-église, comprenant une grande salle commune à l'extrémité de laquelle se trouvaient l'autel et la chapelle, comme on peut le voir encore, aujourd'hui, à Beaune. Les malades étaient couchés à plusieurs par lit mais la répartition de ceux-ci ne se faisait pas au hasard. Dès le XIIe siècle, il existait des établissements spécialisés pour les lépreux, pour les aveugles ou pour les malades atteints du feu de Saint Antoine, cependant qu'un certain classement des hospitalisés s'établissait à l'intérieur d'un même hôpital.

De cette vocation charitable avant tout de l'hôpital, il découle que sa médicalisation rencontrera jusqu'au XVIIIe siècle de très grands obstacles, dont les retentissants démêlés de Pierre-Joseph Desault (1738-1795) avec les Sœurs Augustines à l'Hôtel-Dieu de Paris au XVIIIe siècle seront les violents et ultimes soubresaults.

Mais si «bien» mourir et s'assurer la vie éternelle fait partie des préoccupations majeures de l'homme du Moyen Age, il n'en reste pas moins que tous les moyens sont bons pour ne plus souffrir et guérir, et la foi relaye, comme encore de nos jours, la médecine quand celle-ci se révèle impuissante. Mais si Dieu répond parfois, la souffrance, la maladie et la mort restent les périls perpétuels de l'humanité médiévale.

M.J.I.H.



74

74
Nicolas Myrepsos, *de compositione medicamentorum* ; etc.

Athènes, 1339.
664 ff., 260 × 180 mm.
B.N., Mss., Gr.2243 (f.10v).

Dans le dernier quart du XIIIe siècle, l'alexandrin Nicolas Myrepsos, médecin de Jean Doucas Vatatzès à Nicée puis de Michel VIII Paléologue à Constantinople, composa dans cette dernière ville un très complet recueil de préparations pharmaceutiques, analogue à celui de Marcellus (cf. N° 60), mais encore plus complet.

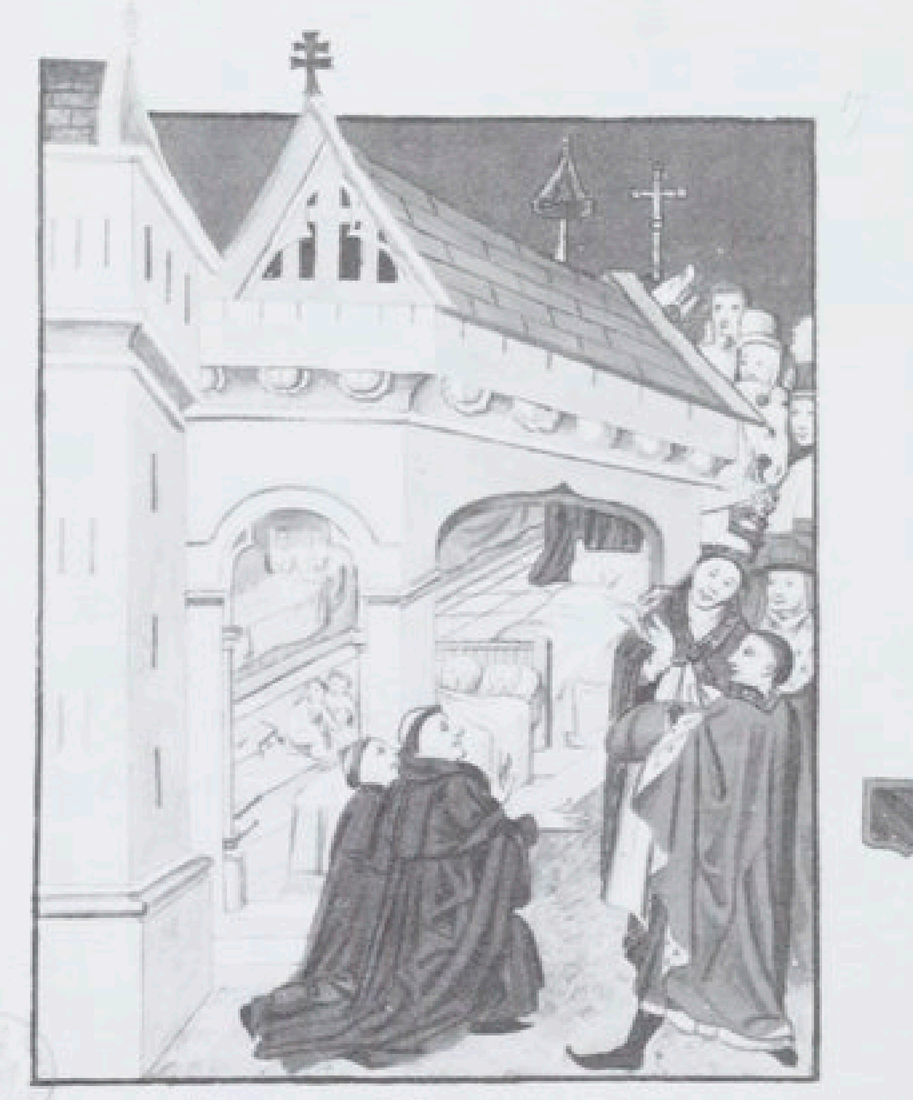
Ce très gros manuscrit (car les byzantins ne reculent pas devant les livres d'une excessive épaisseur) contient en outre Dioscoride et divers traités de moindre importance, notamment sur le zodiaque (cf. N° 15).

Sur deux registres, le présent manuscrit nous montre une vision complète de la médecine médiévale, œuvre divine autant qu'humaine (cf. les manuscrits Gr.2200, N° 22, et Lat.14023, N° 6).

Au ciel, sur un trône, Jésus-Christ bénissant ; au-dessus de lui, le Saint-Esprit, qui lui vient du Père, invisible (« Nul n'a jamais vu Dieu »). De part et d'autre, la Vierge Marie « Mère de Dieu » et « Jean le Précurseur », puis les Archanges, Michel et Gabriel.

Sur la terre, un dispensaire médical : de gauche à droite, le médecin, assis sur un fauteuil et mirant les urines *(iatros)* ; le malade *(asthénès)*, avec un serviteur ; une femme assise, avec son enfant sur le bras ; enfin, le pharmacien, avec une tablette et un coffret *(spetsialos)*, tandis que son aide, assis, pile des drogues ; derrière eux, une grande armoire, pleine de fioles et de bocaux, coffrets ou pots de médicaments ou d'ingrédients variés.

La décoration de ce manuscrit comporte encore un grand portique et des bandeaux de titres, ainsi que deux intéressants zodiaques. L'ouvrage est signé du prête Cosmas Camèlos, prêtre, exarque de la métropole d'Athènes, pour le médecin Démétrios Chlomos, et daté d'août 1339.



75

75
Histoire de l'Hôpital du Saint-Esprit de Dijon

Dijon, début XVIIIe siècle.
23 ff., 82 pp., 390 × 285 mm.
B.N., Mss., Lat.17084 (f.17).

Ce manuscrit n'est certes pas médiéval. Mais c'est une fidèle copie, exécutée pour le bibliophile dijonnais Jean Bouhier, d'un original du XVe siècle, toujours conservé aux Archives Hospitalières de Dijon.

Ce récit nous montre successivement la fondation de l'Hôpital romain du Saint-Esprit par le Pape Innocent III, en 1204 ; le pélerinage à Rome du Duc de Bourgogne Eudes III (1193-1218), qui manque périr dans une tempête ; la fondation de l'Hôpital dijonnais du Saint-Esprit, à l'imitation de l'hôpital romain.

On voit ici « comment le Pape mena le Duc de Bourgogne voir l'hospital qu'il édifiait en la cité de Rome, en

lui déclarant la révélation divine qu'il avait eue en sa maladie, par l'ange qui lui annonça d'édifier ledit hospital, pour recevoir tous pauvres orphelins et tous pauvres malades et pour accomplir les sept œuvres de miséricorde ».

Tandis que le Pape lui explique sa vision, le Duc regarde l'intérieur de la salle : cinq malades répartis en trois lits et deux enfants qui jouent dans l'allée centrale. En avant, deux religieux hospitaliers, à genoux ; derrière, le cortège pontifical : un cardinal, des prélats, des serviteurs, et ... la mule du Pape.

76
Le livre de vie active des religieuses de l'Hôtel-Dieu, par maître Jehan Henry, conseiller du Roy...

XVe siècle.
123 ff., 335 × 250 mm.
Musée de l'Assistance Publique.

Jean Henry, président à la Chambre des Enquêtes, exerça par deux fois (1471-1479 et 1482) les fonctions de proviseur de l'Hôtel Dieu de Paris, l'administration de cet établissement hospitalier laissant fort à désirer. Jean Henry dédia son ouvrage à une religieuse professe de cette communauté : Pernelle Hélène et ce manuscrit devint par la suite sa propriété.

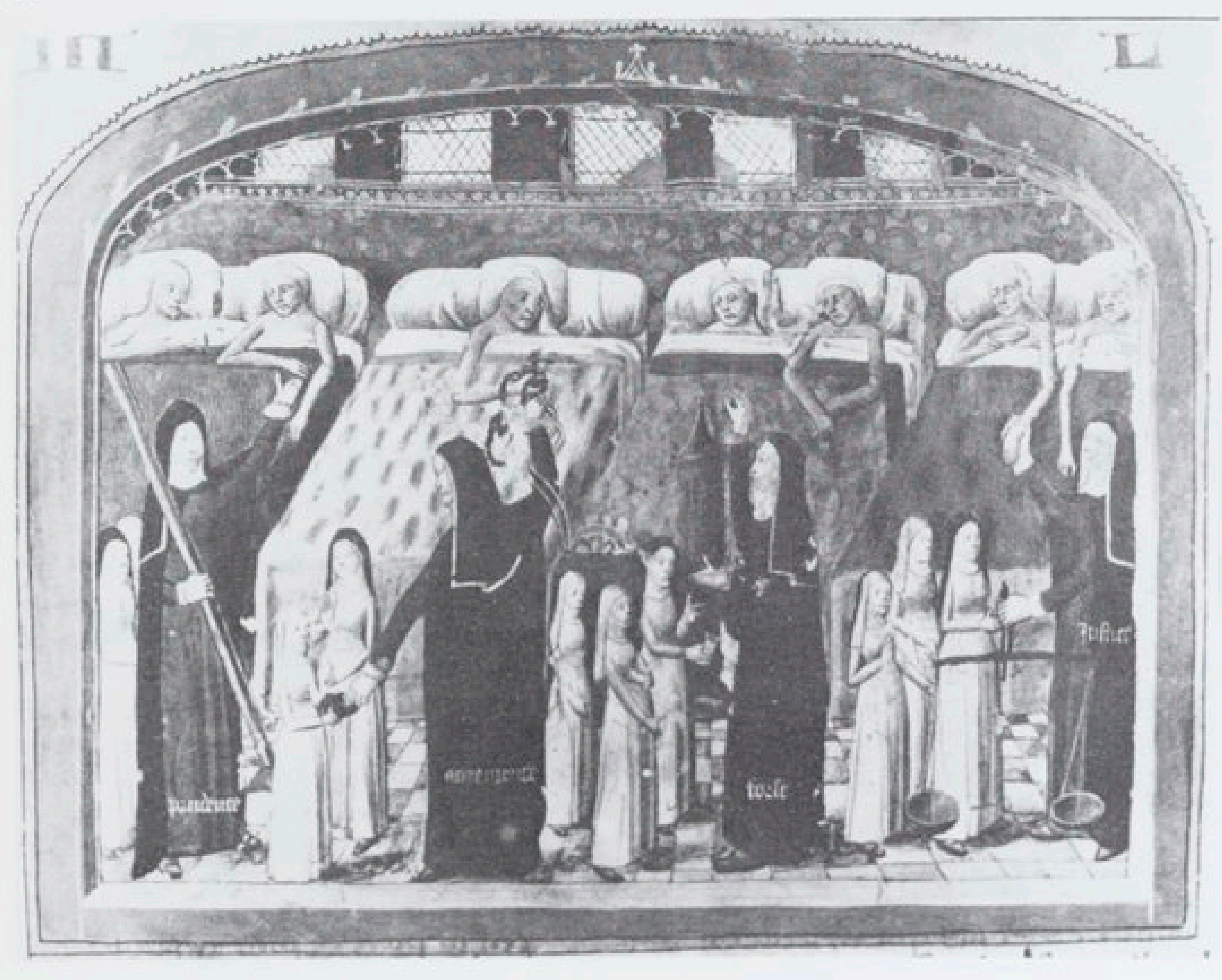
L'auteur expose sous une forme un peu idéalisée le rôle de ces religieuses qui se destinent aux soins des corps, rôle qu'il place d'ailleurs dans les œuvres de Miséricorde.

Le terme de *Vie active* de ces religieuses s'oppose à la *Vie contemplative* à quoi se destinent les sœurs d'autres communautés. Jean Henry énumère les différents *emplois*, à savoir les tâches qu'elles doivent remplir pour la bonne marche de l'établissement.

Au premier plan de la peinture exposée, plus grandes que les autres religieuses, les quatre vertus cardinales : Prudence, Tempérance, Force et Justice. Les autres personnages sont soit tout en blanc, les novices, ou portant le voile noir, les professes.

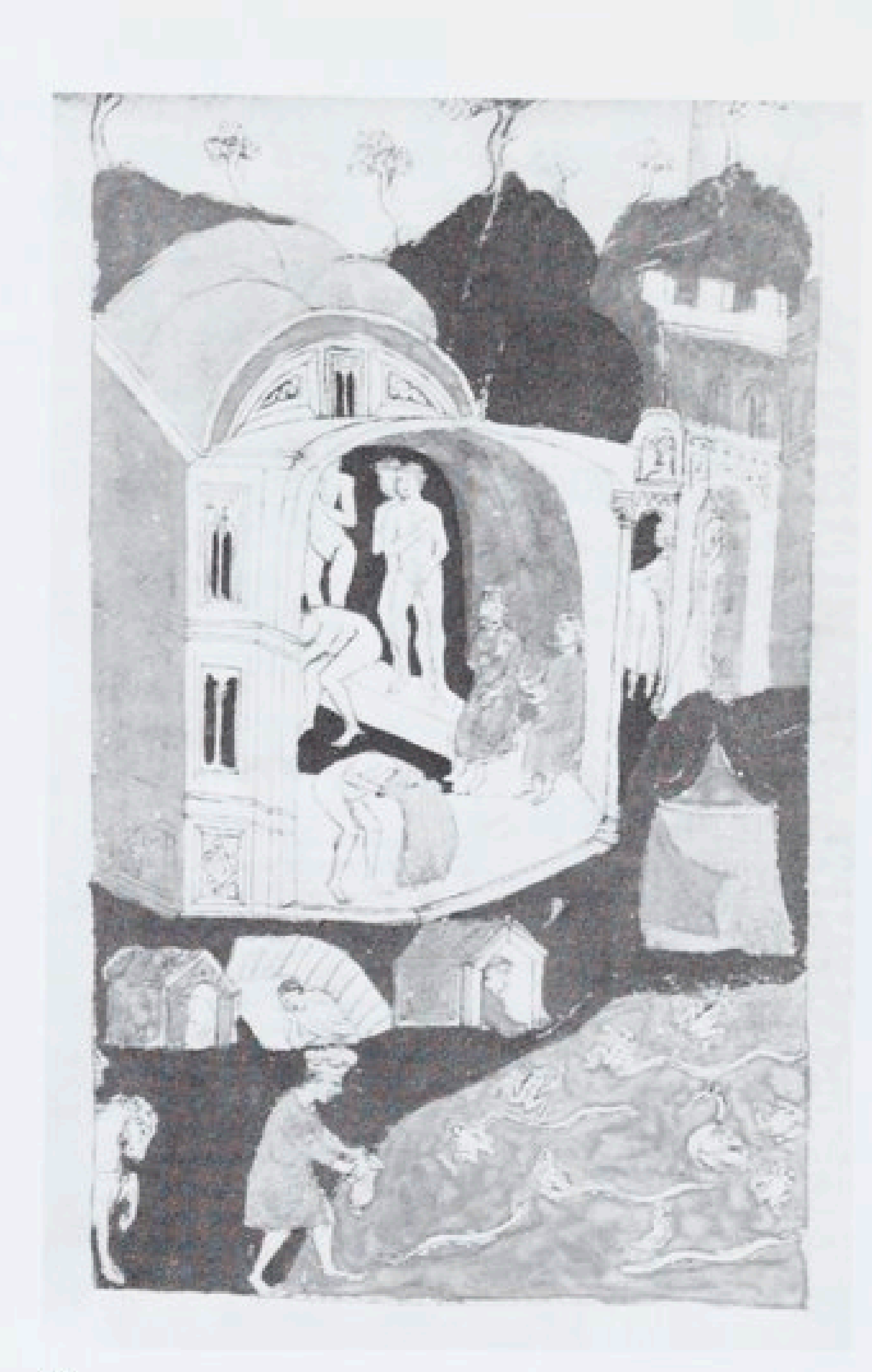
Dans les lits les malades par deux. Un seul a son lit personnel, peut-être est-ce un personnage plus important.

76





77



78

77
Pierre d'Eboli. ***De balneis Puteolaneis***

Italie, milieu du XIV[e] siècle.
23 p., 275 × 200 mm.
B.N., Mss., Lat. 8161 (f.17).

Dès l'antiquité les sources thermales de Pouzzoles, Cumes et Baïes en Campanie étaient connues et appréciées des curistes et aussi des simples promeneurs. Les bienfaits de ces eaux ont été décrits en détail par Galien. Tombées dans l'oubli pendant le début du Moyen Age, les sources thermales connurent un regain de succès avec la venue en Italie des Empereurs souabes.

Le poète Pierre d'Eboli, attaché à la cour des Hohenstaufen, dédia son poème sur les vertus curatives des bains à l'empereur Frédéric II. On pense qu'il le composa entre 1212 et 1221. On en connaît au moins vingt manuscrits, tous d'inspiration napolitaine. L'œuvre de Pierre d'Eboli fut redécouverte par l'Aretin. Malheureusement une éruption du Vésuve, en septembre 1538, bouleversant la côte napolitaine combla les grottes et les sources thermales en leur presque totalité. Cependant à l'époque moderne une partie des sources fut déblayée et remise en service. Au premier plan de la peinture la piscine où se mêlent hommes et femmes. Sur la droite un malade quitte le bain et un autre va l'y remplacer. Le paysage est des plus fantaisistes avec ce monticule surmonté d'un arbre qui dominent l'établissement thermal et sur lequel un piéton et un cavalier se dirigent vers les eaux bienfaisantes.

78
Pierre d'Eboli, ***Les bains de Pouzzoles***

traduction française de Richard Eudes.
XIV[e] siècle.
36 ff., 285 × 210 mm.
B.N., Mss., Fr. 1313 (f.2).

Traduit en 1392 du latin en français par Richard Eudes ce poème était sans doute destiné à faire connaître les

bienfaits du thermalisme campanien aux Français venus à Naples avec la seconde maison d'Anjou. La traduction est dédiée à Louis II d'Anjou et ce volume est sans doute son exemplaire personnel.

Les dessins représentant les thermes et les curistes sont beaux et expressifs, malheureusement la plupart sont restés inachevés, les couleurs n'étant été posées que pour une partie.

Le texte vante les vertus thérapeutiques de ces sources et ajoute l'auteur, elles possèdent un immense avantage, les soins sont gratuits.

« L'eau bouillante qui pugnest les morts
Je vous di que celle meisme
Malades vifs rent sains et fors
Vous qui n'avez denier ne maille
Et qui voulez estre garis
Garis serez aus bains... »

La peinture représente les curistes se déshabillant avant de se plonger dans la piscine. Devant l'édifice abritant la piscine, de petites cabines (?) sans doute destinées au déshabillage. Au premier plan nagent grenouilles, couleuvres et oiseaux aquatiques. La peinture est comme les autres inachevée. Les seules couleurs existantes sont le brique et le vert.

79

Barthélemy l'Anglais, *Des Propriétés des choses*

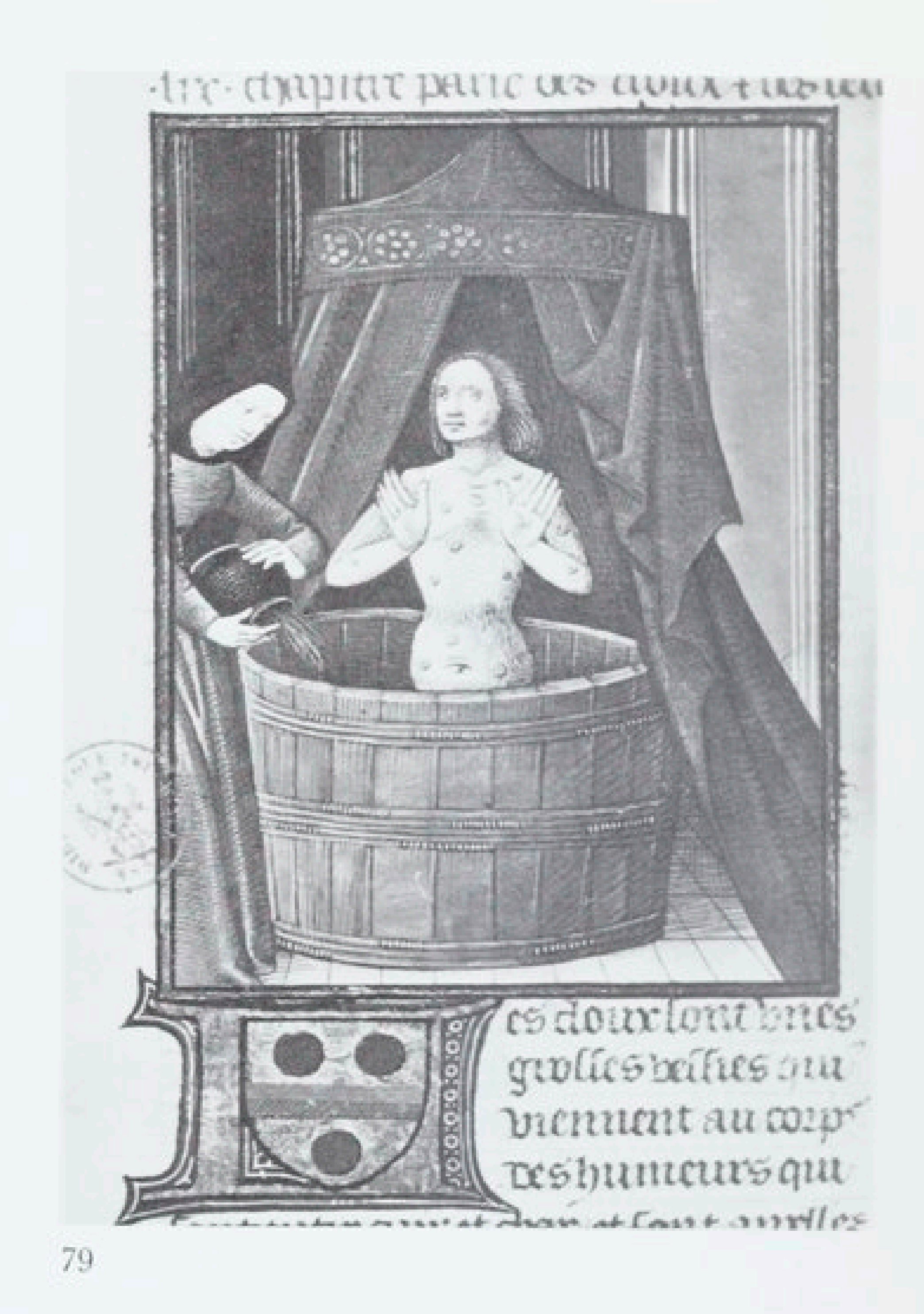
Seconde moitié du XV[e] siècle.
10 et 383 ff., 405 × 300 mm.
B.N., Mss., Fr.9140 (f.120v et 150v).
Planche 3.

C'est peut être parmi ceux que possède le Cabinet des Manuscrits le plus bel exemplaire de cet ouvrage.

Nous avons la chance de connaître l'auteur de ces peintures ainsi que le possesseur du volume pour qui il fut composé.

Il a été établi de façon précise qu'elles sont l'œuvre d'Evrard d'Espinques, né à Cologne, qui fut le peintre de Jacques d'Armagnac duc de Nemours, exécuté en 1477 pour trahison sur l'ordre de Louis XI. Son enlumineur passa alors au service de Jean du Mas, seigneur de l'Isle, dont les armoiries figurent à plusieurs reprises dans les bordures du manuscrit.

Les illustrations, nombreuses, sont de véritables petits tableaux. Une grande peinture de facture élégante et soignée illustre chacun des dix-huit livres. A l'intérieur de ceux-ci plusieurs chapitres débutent par une peinture de taille moins importante mais vivante.



79

La grande enluminure en tête du livre VII, Des Maladies, représente un homme malade, d'une certaine condition sociale, si l'on en juge d'après sa chambre et son lit ; on voit à son chevet le médecin tenant la fiole d'urine qu'il se prépare à examiner.

La seconde, en tête du chapitre, traitant des « clous », montre les soins donnés à un patient couvert de furoncles et qui, debout dans un cuveau, se prépare à connaître les bienfaits d'un bain médicinal.

80

Bernard de Gordon, *Lilium medicine* ; consultations sur la peste

France, milieu XIV[e] siècle.
221 ff., 265 × 185 mm.
B.N., Mss., Lat.11227 (f.204).

Bernard de Gordon est l'un des grands auteurs montpelliérains, et le *Lilium medicinae*, rédigé dans les premières

années du XIVᵉ siècle, est sans nul doute son principal ouvrage. La Bibliothèque Nationale en possède plusieurs exemplaires très anciens, beaucoup plus importants que celui-ci. Aussi bien n'est-ce pas de lui qu'il sera présentement question.

Si elle intéresse évidemment la médecine, la terrible peste de 1348 fut en effet, plus encore sans doute que la Guerre de Cent Ans, l'événement majeur qui brisa l'élan du XIVᵉ siècle. Or, ce volume nous conserve, sur le fléau, un recueil contemporain d'un exceptionnel intérêt.

On y trouve d'abord le *Compendium de epidimia*, rédigé par le « collège de la faculté des médecins de Paris », en octobre 1348, sur l'ordre du roi. Une traduction contemporaine abrégée figure dans le manuscrit Fr.12323, exposé ici pour un autre objet (cf. N° 28).

Suit un second traité, daté de mai 1349. Puis le plus ancien et sans doute aussi le meilleur, le *Tractatus de epydimia* ou *Regimen contra epidymiam* édité par Maître Pierre de Damouzy et daté d'août 1348. Enfin, une *«très brève doctrine»* et une courte *«Note sur les causes de l'épidémie»*, toujours en latin.

81
Pierre d'Espagne, *Thesaurus pauperum*

France, début XIVᵉ siècle.
53 ff., 190 × 140 mm.
B.N., Mss., Lat.7053 (ff.Av-1).

Pierre Juliani, philosophe, médecin, pape enfin sous le nom de Jean XXI (8 septembre 1276-20 mai 1277) est un des personnages les plus renommés et les plus représentatifs de son temps. Né à Lisbonne vers 1205, fils d'un médecin, il étudia, enseigna et pratiqua la médecine ; mais il fut aussi un logicien renommé, ce qui n'est nullement contradictoire. Sans trop de modestie, lui-même se présente ainsi dans un de ses traités : « docteur ès arts libéraux, qui sais manier les sublimités philosophiques, je suis l'honneur de la faculté de médecine et la dirige avec éclat ». Mais la postérité a reconnu son mérite.

Le *Thesaurus pauperum* n'est pas un ouvrage médical de grande érudition. Cette sorte de littérature médicale très élémentaire a d'ailleurs fleuri à toutes les époques, et, si l'ont veut trouver une comparaison avec une période plus récente, il suffit de rappeler le succès du *Manuel de santé* de François-Vincent Raspail.

De même, le *Thesaurus pauperum* connut une exceptionnelle fortune. Dans son texte original, on le trouve transcrit dans des recueils savants, mais plus souvent à l'état isolé. On le rencontre souvent dans les inventaires et les testaments. Très tôt, on le voit traduit, en anglais, français, italien, espagnol, portugais. Très tôt et très souvent imprimé, il est universellement répandu jusqu'à la fin du XVIIIᵉ siècle.

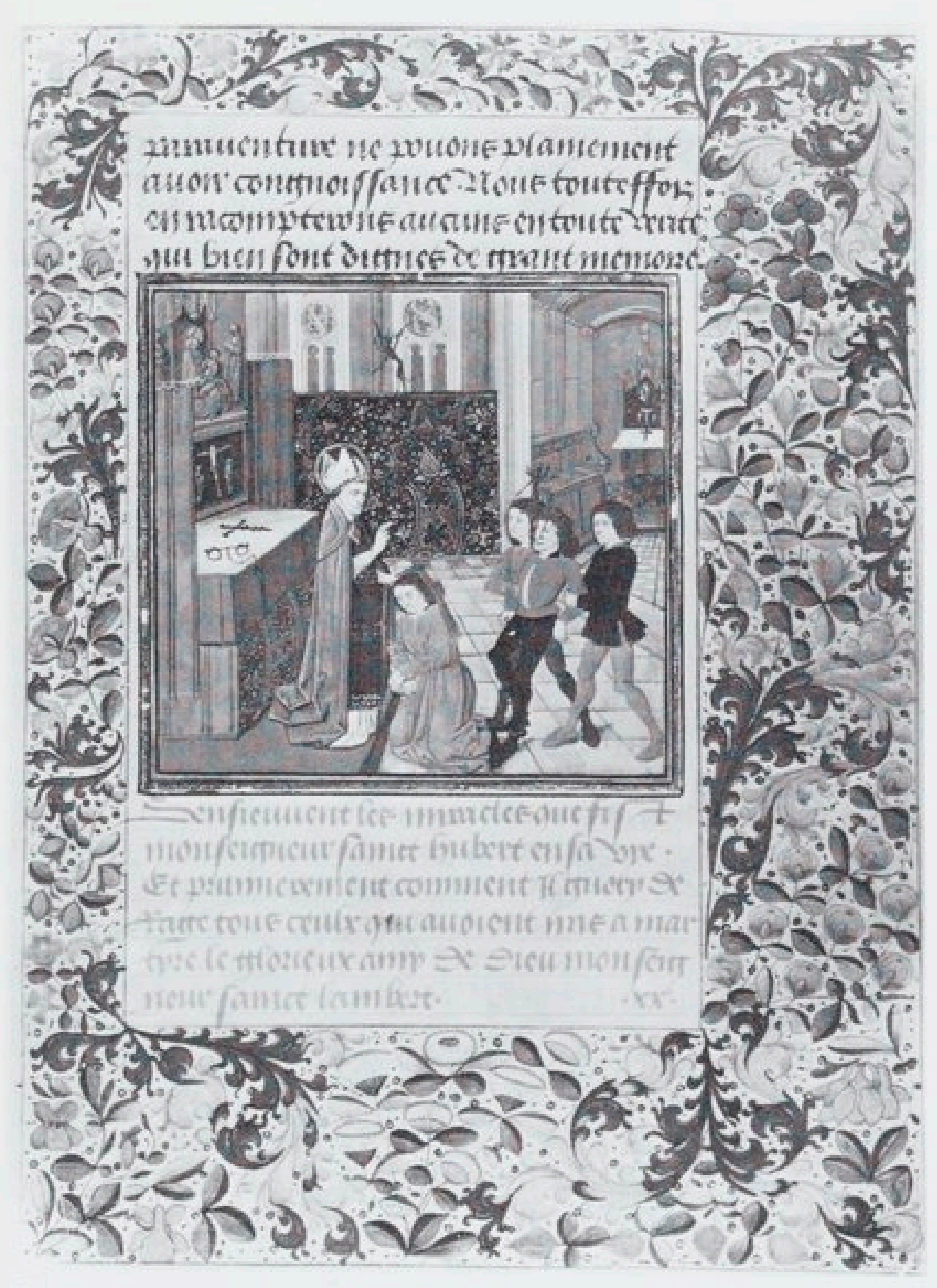
Dans ce petit exemplaire, modeste et soigné à la fois, bien représentatif du genre, on voit sur la page de garde une recette plus récente contre la gravelle. Mais on aura intérêt à lire la première page, où transparaît toute la mentalité du prêtre médecin médiéval. Plus modestement qu'en d'autres ouvrages, il confie celui-ci à Dieu qui a créé toutes choses et doté chacune de vertus propres, source de toute sagesse, de toute science et de toutes nos bonnes œuvres, qui veut notamment être appelé « Père des pauvres ». Puis il exhorte son lecteur, médecin, à ne pas mépriser ce qu'il pourrait trouver d'inconnu dans ce très simple ouvrage, mais surtout à ne pas se mêler de soins avant d'avoir attentivement considéré l'espèce de la maladie, la nature du malade, la nature et la vertu de chaque remède.

Pour ces croyants, et c'est vrai du Judaïsme et de l'Islam comme de la Chrétienté, il n'y a nul conflit entre l'action divine et l'effort humain. En pleine Renaissance, la parole d'Ambroise Paré, *«Je le pansai, Dieu le guarit»*, a derrière elle une longue tradition de thérapeutique et de foi. Ainsi, au IXᵉ siècle, dans les marges du manuscrit 420 de Laon (cf. N° 60), un scripteur que l'on peut identifier avec l'évêque Pardule, médecin et très fidèle ami du roi Charles-le-Chauve, concluait tout naturellement de même une recette additionnelle contre la « courante », effectivement fort judicieuse : *«spero dei clementia sanabitur infirmitas»*.

82
Hubert de Prouvost, *Vie de Saint Hubert*

seconde moitié du XVᵉ siècle.
74 ff., 315 × 225 mm.
B.N., Mss., Fr.424 (f.26).

Ce beau manuscrit, très soigné dans son illustration comme dans ses bordures, a appartenu à un bibliophile connu, Louis de Bruges, seigneur de la Gruythüse. Au début du volume Louis de Bruges portant la Toison d'Or reçoit l'œuvre des mains de son auteur. Ce détail permet de dater les enluminures d'après 1461 puisque c'est à cette date que Louis de Bruges reçut le collier de l'ordre. Les peintures, au nombre de neuf, représentent des actes de la vie du saint chez qui un cerf, portant la croix entre ses ramures, détermina chez le chasseur une vocation



82

monastique. Le folio exposé présente une scène de guérison après la mort du saint, et par son intervention. Deux insensés sont présents : l'un agenouillé devant le prêtre, a l'étole posée sur la tête, exorcisme de l'état de folie considérée comme démoniaque ; en effet on voit deux petits démons s'échappant du corps du patient. Un second personnage, solidement maintenu par deux gardes, attend d'être lui aussi exorcisé et guéri.

83
Vie et miracles de Monseigneur saint Louis

dernier quart du XVe siècle.
157 ff., 370 × 260 mm.
B.N., Mss. Fr.2829 (f.87).

Cet ouvrage anonyme relate la vie, puis les miracles advenus sur le tombeau du Saint roi canonisé en 1298.

Il fut écrit à la demande du cardinal Charles de Bourbon archevêque de Lyon et de la duchesse Jeanne de Bourbon, fille de Charles VII. Ce manuscrit richement illustré, appartint à Charles VIII puis à Louis XII, il fit toujours partie de la bibliothèque du roi.

Le récit de la vie de Louis IX suit celui de Guillaume de Nangis. Les miracles relatés sont au nombre de 75, c'est le recueil le plus complet des guérisons obtenues sur le tombeau de Louis IX à Saint-Denis. Pour la plupart des miracles, le récit est celui de Guillaume de Saint Pathus, confesseur de la reine Marguerite, femme de Louis IX.

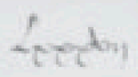
Toutes ces guérisons présentent un intérêt plus ou moins médical, dans le récit des symptômes et l'évolution de maladies subitement guéries après un pèlerinage au tombeau du défunt roi à Saint-Denis. Ici il est question d'un nommé Raoul dont la jambe enfla d'abord à la cheville, l'enflure monta du pied à la jambe, s'envenima et « tellement qu'il y eut dix trous ou pertuis ... Maître Henry du Perche, grand chirurgien ... n'en voulut nullement prendre la cure ou charge mais lui conseilla qu'il attendit l'aide de Dieu qui estoit et est le souverain médecin ».

Comme on peut le voir sur la partie supérieure droite de la page exposée, la jambe malade redevint saine et semblable à l'autre.

84
Pétrarque, *Des triomphes*

traduction française.
1503.
404 ff., 370 × 260 mm.
B.N., Mss., Fr.594 (f.135).

Cette traduction de Pétrarque a été illustrée pour Louis XII par l'un des meilleurs peintres de l'école d'enlumineurs dont le cardinal Georges d'Amboise, premier ministre et ami du souverain, fût le mécène, et que l'on appelle l'Ecole de Rouen (cf. N° 73).



Autre miracle.
Ung homme nōe
Raoul auctier
natif de norma
die auquel enuiron laage
de viii ans lui surprint en
la cheuille de son pie une en
fleure en la partie dextre la
quelle se apostuma et puis
la fist percer 2 y vint deux
trous 2 monta cestedicte
maladie du pie en la iābe

de la iambe en la cuisse et sen
uenima 2 engrigea tellemēt
quil y eut v. trous ou plus
par succession de temps auai
nessons ensemble. Icelui
patient monstra sa mala
die a maistre henry du per
quant cirurgien et moult
renomme Lequel nen vou
lut nullement prendre la
cure ou charge mais lui c
seilla quil attendist laide

83



84

L'influence italienne se fait sentir dans la composition et le style de ces quatorze peintures dont chacune illustre, en double page, le chant qu'elle préfigure.

Le symbolique des scènes est immuable : le char de la Chasteté est traîné par des licornes, celui de la Renommée par des éléphants, celui de la Mort est attelé de buffles noirs. Tenant sa faux, la Mort sous sa forme de squelette fauche, indifférente, jeunes et vieux, riches et pauvres, illustres et obscurs, tous égaux devant elle.



85

85
La danse macabre

fin XVe siècle.
44 ff., 310 × 205 mm.
B.N., Mss., Fr.995 (f.11v).

La danse macabre, ou macabré, est un sujet souvent traité dans la seconde moitié du XVe siècle. Les malheurs et le pessimisme qui suivirent le désastre de la guerre de Cent Ans s'en accomodaient fort.

D'autre part les prédications de cette époque rappelaient aux vivants ces deux thèmes : la fragilité des biens terrestres et surtout l'égalité de tous devant la mort.

Le sujet de la danse des morts inspira aussi bien les auteurs de fresques (Chaise-Dieu, Cimetière des Innocents) que les enlumineurs.

Ce volume, richement historié, dont les larges bordures s'ornent de fleurs, de rinceaux et d'angelots, se décore parfois, parmi ces fleurs, de têtes de mort rappelant le sujet du poème.

Les peintures très soignées semblent avoir pour auteur un peintre s'apparentant à l'Ecole de Rouen (cf. Nos 73 et 84).

La scène exposée représente la Mort sous sa forme de squelette tenant sa faux qui entraîne dans sa danse un médecin portant un bocal d'urine. Sous la peinture ces vers :

« La mort entraîne le médecin
« Doyes vous ici quemander
« Jadis sceutes de médecine
« Assez pour pouvoir commander
« Or vous vient la mort demander
« Comme aultre ... »

86
Cachets d'oculistes gallo-romains

Ce sont de petites tablettes en stéatite, sur la tranche desquelles sont gravés en creux le nom de l'oculiste et les noms des collyres dont il prescrivait l'usage.
B.N., Méd., AF IV, 8-9.


86


87
Médaille à l'effigie de Girolamo Fracastoro, médecin de Vérone

par Giulio della Torre (vers 1535).
Bronze, 70 mm.
B.N., Méd., AV.481.


87

88
Médaille à l'effigie de Giambattista Gonfalonieri, médecin de Vérone et de Padoue

par Giulio della Torre (vers 1520).
Bronze, 56 mm.
B.N., Méd., AV.489.


88


89
Médaille à l'effigie de Gianfrancesco Martinioni, médecin Milanais éditeur des *Aphorismes* d'Hippocrate

par un médailleur anonyme.
Bronze, 48 mm.
B.N., Méd., Ital. 216.


89

90
Médaille à l'effigie de Pietro Manna, médecin de Crémone

par un médailleur mantouan non identifié (vers 1540).
Bronze, 38 mm.
B.N., Méd., Ital. 214.

91
Médaille à l'effigie d'Angelo Cato, médecin de Sufino au service de Jean de Calabre

par un artiste anonyme (vers 1470).
Bronze, 40 mm.
B.N., Méd., AV.1311.

92
Médaille à l'effigie de François Rabelais

Pièce satirique allemande de la fin du XVIIe siècle.
Argent, 42 mm.
B.N., Méd., SIF.93.

MOULAGES DE SCEAUX

93
Sceau et Contre-sceau de Guillaume d'Auril-lac, physicien de la comtesse d'Alençon (1291).
— Archives nationales, D 5909 - 9 bis. Moulage.

94
Sceau de Humbert de Marcilly, physicien du duc de Bourgogne (1305).
— Archives nationales, D 5906. Moulage.

95
Sceau de Henri Lion, physicien (vers 1350).
— Archives nationales, D 5908. Moulage.

96
Sceau de Jean de Blancherie, apoticaire (vers 1360).
— Archives nationales, D 5857.

97
Sceau et Contre-sceau de la Faculté de Méde-cine de Paris (1398).
— Archives nationales, D 8022 - 22 bis. Moulage.



90


91



92

Liste des manuscrits exposés

Mss. de la Bibliothèque Nationale	N° du Catalogue
Allemand 124	18
Anglais 25	35
Arabe 2953	48
Arabe 2964	59
Arabe 4947	56
Chinois 5087	47
Chinois 5280	67
Français 64	54
Français 218	41
Français 396	43
Français 424	82
Français 594	84
Français 623	63
Français 628	34
Français 995	85
Français 1311	64
Français 1313	78
Français 1320	12
Français 1537	73
Français 2030	37
Français 2829	83
Français 9140	79
Français 12319	65
Français 12322	66
Français 12323	28
Français 19991	70
Français 19994	38
Français 22531	26
Français 22532	27
Français 24246	6 bis
Grec 36	21
Grec 2144	1
Grec 2179	55
Grec 2200	22
Grec 2243	74
Grec 2247	29
Grec 2419	15
Suppl. grec 247	58
Hébreu 1163	49
Hébreu 1181	16
Imprimés Rés. 4° Td^{73} 260	36
Imprimés Rés. Fol Td^{74} 2	31
Imprimés 8° Td^{74} 3	32
Imprimés Rés. R 376	42
Italien 1108	4
Latin 5239	19
Latin 6823	3
Latin 6862	57
Latin 6866	30
Latin 6880	60
Latin 6882	9
Latin 6886	10
Latin 6910 A	17
Latin 6912	25
Latin 6916	5
Latin 6931	11
Latin 6966	2
Latin 7028	14
Latin 7053	81
Latin 7056	53
Latin 7127	50
Latin 7134	44
Latin 7138	51
Latin 7147	71
Latin 8161	77
Latin 8663	20
Latin 9332	8
Latin 9333	69
Latin 10233	7
Latin 11227	80
Latin 11229	24
Latin 14023	6
Latin 14731	33
Latin 15113	46
Latin 16169	52
Latin 16187	61
Latin 17084	75
Latin 17848	62
Latin 18499	13
N. acq. lat. 1673	68
Suppl. Persan 1555	40
Suppl. Turc 693	45
Vélins 510	23
Vélins 511	23
Vélins 512	39
Vélins 1980	72
Musée de l'Assistance Publique, ms.	76

BIBLIOGRAPHIE

BARIETY (Maurice) et COURY (Charles).
Histoire de la médecine. Paris. Fayard 1963. 1217 p.

BOS (Alphonse).
La chirurgie de maître Henri de Mondeville, traduction contemporaine de l'auteur, publiée d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque Nationale. Paris. Firmin Didot. 1898. 2 vol.

BOUSSEL (Patrice) et BONNEMAIN (Henri).
Histoire de la Pharmacie. Lausanne et Paris. Porte verte. 1978. 283 p.

BEAUJOUAN (Guy).
La science dans l'occident médiéval chrétien *in* Histoire Générale des Sciences. Paris. P.U.F. 1966. 4 vol.
Tome I pp. 582-652.

BRUNET (Félix)
Les médecins grecs depuis la mort de Galien, jusqu'à la fin de l'Empire d'Orient *in*.
LAIGNEL-LAVASTINE (M.).
Histoire générale de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire et de l'art vétérinaire. Paris. Albin Michel. 1963. Tome I, pp. 433-488.

CANDILLE (Marcel)
Etude du Livre de vie active de l'Hôtel-Dieu de Paris, de Jehan Henry. Paris. S.P.E.I. 1964. 69 p.

CANDILLE (Marcel)
L'hôpital des origines au XIe siècle. Soc. Fran. Hist. Hôp. 1968. n° 20, pp. 11-40.

Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain. Paris. Letouzey. 1947... 8 vol. parus.

CROMBIE (A.C.)
Histoire des sciences de Saint-Augustin à Galilée (400-1650) Traduit de l'anglais par J. d'HERMIES. Paris. P.U.F. 1959. 2 vol.

DAREMBERG (Charles)
Histoire des sciences médicales. Paris. Baillière et fils. 1870. Tome I.

DELISLE (Léopold)
Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale. Paris. Imprimerie Nationale. 1868-1881 (3 vol.).

DUMAITRE (Paule) avec la coll. de SAMION-CONTET (Janine).
Histoire de la médecine et du livre médical à la lumière des collections de la Bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris. Paris. Pygmalion. O. Perrin. 1978. 430 p.

GARRISON (Fielding H.)
An introduction to the history of medicine.
4e édit. Philadelphia and London. W.B. Saunders. 1968. 996 p.

GUILLAND (Louis)
Alexios Apocaucos. Revue du Lyonnais, 1921 (pp. 523-541).

HERRLINGER (Robert).
History of anatomic illustration from Antiquity to A.D. 1600. Londres Pitman. 1970. 178 p.

Histoire de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire et de l'art vétérinaire. Paris. Albin Michel. Laffont. Tchou. 1976-1980. 8 vol.

Histoire des hôpitaux de France, sous la direction du Recteur Jean IMBERT, avec la collaboration des professeurs MOLLAT DU JOURDIN et GUTTON et de MM. RAYNAUD et VEYRET, de la Fédération Hospitalière de France. Toulouse. Privat. 1982.

Histoire Littéraire de la France.
Paris 1733... (40 volumes parus).

HUARD (Pierre) et GRMEK (Mirko. D.)
Mille ans de chirurgie en occident, V^{e}-XVe siècles. Paris. Dacosta. 1966. 182 p.

HUARD (Pierre) et GRMEK (Mirko. D.)
Le premier manuscrit chirurgical turc, rédigé par CHARAF ED-DIN (1465). Paris. Dacosta. 1960. 158 p.

HUARD (Pierre) et GRMEK (D.)
L'œuvre de Charles Estienne et l'école anatomique parisienne *in* la Dissection des parties du corps humain de Charles Estienne. Réimpression. Paris. Azoulay. 1972. 405 p.

HUARD (P.) et IMBAULT-HUART (M.-J.)
Petite histoire de l'iconographie anatomique. Hist. Sciences médicale. 1973. T. VII, n° 1, pp. 29-40.

HUARD (Pierre) et IMBAULT-HUART (Marie-José)
André Vesale. Iconographie anatomique. Paris. Dacosta. 1980. 255 p.

IMBERT (Jean)
Histoire des hôpitaux français. T.I. les hopitaux en droit canonique. Paris. Vrin. 1947. 334 p.

IMBERT (Jean)
Les hôpitaux en France. Paris. P.U.F. 1974. 128 p.

IMBERT (Jean)
L'hôpital français. Paris. P.U.F. 1972. 96 p.

JACQUARD (Danièle)
Cf. WICKERSHEIMER (Ernest).

KARL (Louis)
Théodoric de l'ordre des Prêcheurs et sa chirurgie. *in* Bull. Soc. Franç. Hist. Méd., t. 23, 1929, pp. 140-183.

LAIGNEL-LAVASTINE (M.)
Histoire générale de la médecine, de la pharmacie, de l'art dentaire et de l'art vétérinaire. Paris. Albin Michel. 1936-1949. 3 vol.

LECLERC (Lucien)
La chirurgie d'Abulcasis. Paris. Baillière. 1861.

LOWE (Elias Avery)
Codices latini antiquiores, t. V. Oxford. Clarendon Press. 1950 (VIII-63 p.)

MAC KINNEY (Loren)
Medical illustrations in médieval manuscripts. London, Wellcome historical medical library, 1965. 263 p.

Manuscrits enluminés de la Bibliothèque Nationale. Manuscrits d'origine italienne. t. I, VIIe-XIIe siècles, par François Avril et Yolande Zaluska. Paris. B.N. 1980. XXII-101 p. de texte et 64 p. de planches.

MERLETTE (B.) VIAL (F.) RULLIERE (R.).
Le Marcellus de Laon. Observations paléographiques et critiques *in* Hist. Sc. Med. 1980. t. XIV, n° 1, pp. 52-60.

MORTON (Leslie. T.)
A medical bibliography (Garrison and Morton). 3e éd. Philadelphia and Toronto. Lippincott. 1970. 872 p.
Nouvelle Biographie Générale.
Paris, Firmin-Didot, 1862-1877, 46 col.
NICAISE (Edouard).
La grande chirurgie de Guy de Chauliac, composée en 1363. Paris. F. Alcan. 1890.
OGDEN (Margaret S.)
The cyrurgie of Guy de Chauliac, édited by Margaret S. Ogden, London. The Early Text Society, 1971, XIV-640 p.
PELLEGRIN (Elisabeth)
La Bibliothèque des Visconti et des Sforza, ducs de Milan, au XVe siècle. Paris. C.N.R.S. 1955. VII-494 p.
RENZI (Salvatore de)
Collectio Salernitana. Napoli. 1852. 5 vol.
SAMARAN (Charles)
Catalogue des manuscrits en écriture latine portant des indications de date, de lieu ou de copiste :
t. 2 - Paris, C.N.R.S., 1962. XX-599 p.
t. 3 - Paris, C.N.R.S., 1974. XXV-834 p.
SAINT-DENIS (Alain)
L'hôpital capitulaire de Notre-Dame de Laon aux XIIe et XIIIe siècles. Thèse doct. ès lettres. 1982. Nancy II.
SINGER (C.)
Thirteenth century miniatures illustrating medical practice. Proc. Roy. Soc. Med. Sect. Hist. Med. 1916. vol. 5, pp. 29-42.
THORNDIKE (Lynn) and KIBRE (Pearl)
A catalogue of incipits of Medieval scientific writings in Latin, 2d edition. London. The mediaeval Academy of America. 1963. XXII p., 1938 col.
VELTER (André) et LAMOTHE (Marie-José)
Les outils du corps. Paris. Ed. Hier et demain. 1978. 304 p.
VIAL (F.) MERLETTE (B) PARIS (R.) et coll.
Le manuscrit 420 et la médecine carolingienne. Les recettes retenues par les laonnois. Observations médicales. *in* Hist. Sc. Med. 1980, nº 1, t. XIV, nº 1, pp. 61-70.
VIAL (F.)
L'hôpital, témoin de son temps. Evolution des structures hospitalières du Moyen-Age à nos jours.
Actes du colloque « Patrimoine et hôpitaux en France, du Moyen Age à nos jours ». Beaune. 1982.
VIAL (F.) MERLETTE (B.) ROUSSEL (Cl.) et coll.
Les manuscrits et les livres médicaux de la Bibliothèque municipale de Laon *in* Histoire des Sciences Médicales. 1979, t. XIII, nº 4, pp. 384-393.
WICKERSHEIMER (Ernest)
Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Age Paris. 1936. 2 vol.
2e éd. et supplément par Danièle JACQUART. Genève. Droz. 1979.
WICKERSHEIMER (Ernest)
Les manuscrits latins de médecine du haut Moyen-Age dans les bibliothèques de France. Paris, C.N.R.S., 1966, 255 p.

Expositions

Bibliothèque Nationale.
Les plus beaux manuscrits français du VIIIe au XVIe siècle. Paris, 1937.
Bibliothèque Nationale.
Les manuscrits à peintures en France du VIIe au XIIe siècle. Paris, 1954.
Bibliothèque Nationale.
Les manuscrits à peintures en France du XIIIe au XVIe siècles. Paris, 1955.
Bibliothèque Nationale.
La Librairie de Charles V, Paris, 1968.
Bibliothèque Nationale.
Boccace en France, de l'humanisme à l'érotisme. Paris, 1975.
Musée de l'Assistance Publique.
Dix siècles d'histoire hospitalière parisienne. L'Hôtel-Dieu de Paris. Catalogue de l'exposition organisée par l'administration générale de l'Assistance Publique et la Direction des Archives de France. Paris, 1961.
Musée de la Faculté de Médecine de Paris.
Des connaissances médicales d'après quelques manuscrits et incunables. Paris, 1965.

Maquette : Bruno Pfäffli
Imprimerie : Union, Paris

